This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

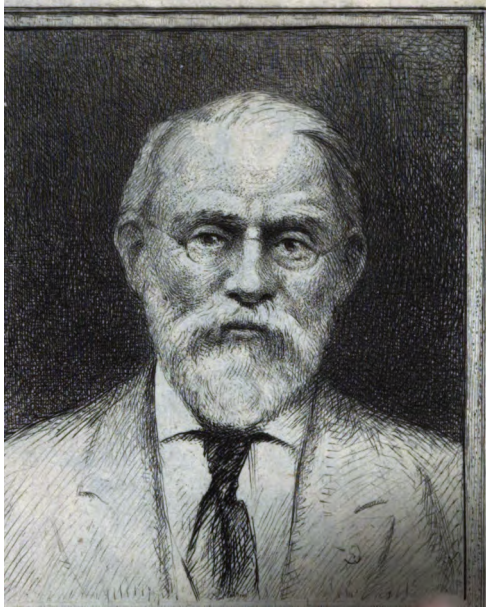
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

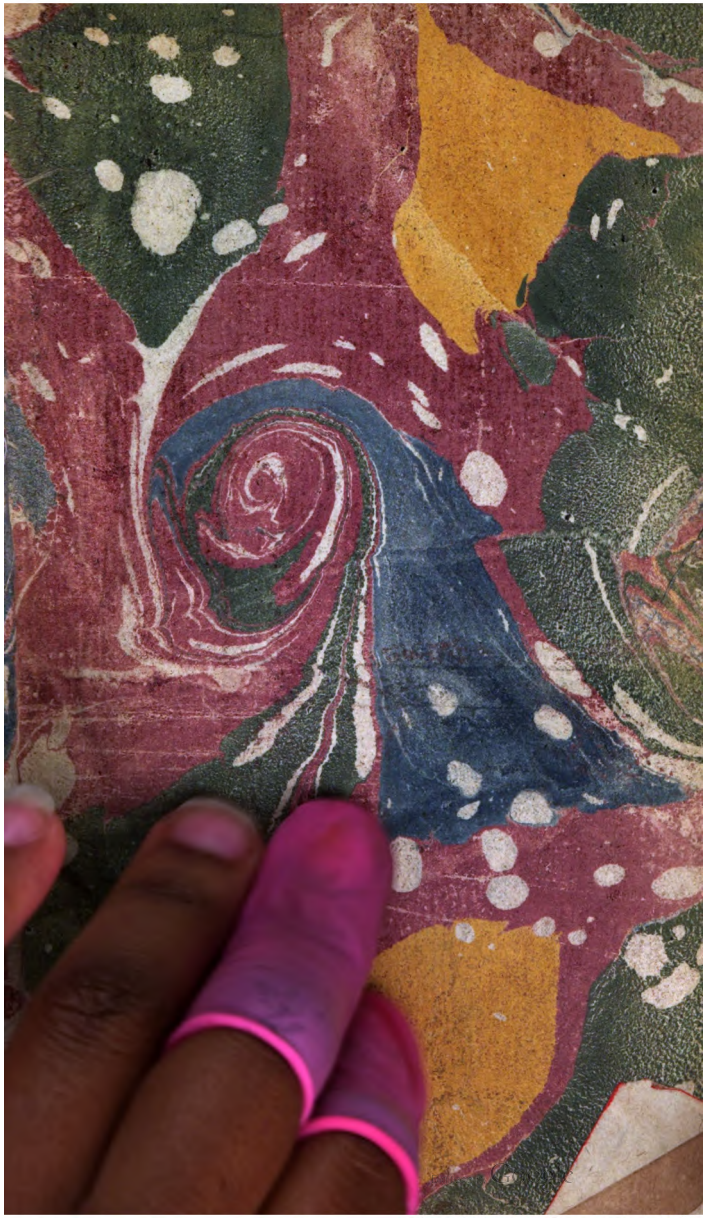
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google



SILAS WRIGHT DUNN
BEQUEST
UNIVERSITY
GENERA

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# JOURNAL ETRANGER:

## OU

NOTICE EXACTE ET DÉTAILLÉE DES OUVRAGES DE TOUTES LES NATIONS ÉTRANGÈRES, EN FAIT D'ARTS, DE SCIENCES, DE LITTÉRATURE, &c.

PAR M. FRÉRON,

*Des Académies d'Angers, de Montauban & de Nancy.*

## MARS 1756.

—— Externo robore crescit. *Claud.*

A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

MDCCLVI.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

Digitized by Google

AP
20
.J87
1756

# AVERTISSEMENT.

CE *Journal a commencé au mois d'Avril* 1754. *On ne donna que huit volumes dans cette année ; il n'y eut point de mois de Décembre.*

*M. l'Abbé* PRE'VOST *ſe chargea de la direction de cet Ouvrage Périodique au mois de Janvier* 1755 ; *il a publié, en comptant le double tome de Juin, neuf Volumes juſqu'au mois d'Août incluſivement.*

M. FRE'RON *a pris la place de M. l'Abbé* PRE'VOST *au mois de Septembre dernier ; il a fini l'année* 1755, *& a donné cinq Volumes, y compris le double de Décembre ; ce qui fait en tout juſqu'à la préſente année* 1756 *excluſivement,* 22 *Journaux.*

*Il en reſte quelques corps complets, que* MICHEL LAMBERT, *Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe, donnera au prix de la ſouſcription juſqu'au premier Mai, c'eſt-à-dire, à trente ſols le Volume. Paſſé ce temps, on payera chaque Volume quarante ſols.*

Digitized by Google

T 241 27742

*Raccolta d'opuscoli scientifici e Filologici. In Venezia.*

*Recueil d'opuscules scientifiques et Philologiques. A Veniſe.*

CE recueil, différent des *Ecots Littéraires*, a été commencé en 1728. Il forme un nombre conſidérable de volumes où l'on trouve une variété ſatisfaiſante, à ſçavoir, des Lettres, des Réponſes, des hiſtoires abrégées d'hommes ou de villes, des phénomènes de la nature, &c. De toutes ces choſes nous ne préſenterons à nos Lecteurs que celles qui nous paroîtront les plus conformes au goût général. Nous commencerons par une relation que fait M. *Calogierà* au Cavalier *Valliſneri*, Profeſſeur de l'Univerſité de Padoue, touchant une vipère qui a fait ſes petits d'une manière tout-à-fait contraire à l'ordre de la nature.



Digitized by Google

Sur la fin de Septembre de l'année 1724, M. *Calogierà* fut appellé par un de ſes amis pour voir ce rare ſpectacle. La vipère, dont il eſt queſtion, étoit dans une caſſette, au-devant de laquelle il y avoit un verre. Pluſieurs autres vipères de la même eſpèce y étoient renfermées. Elle venoit de faire par la gueule deux petits, avec leſquels étoient ſorties quelques gouttes de ſang; & elle continuoit d'allonger le cou par intervalles, comme ſi elle eût voulu vomir. On vit bien-tôt le troiſième petit paroître. Il préſenta la tête la première, mais ſi lentement, qu'il employa l'eſpace de vingt minutes à venir entièrement au monde. Dès qu'il fut ſorti, la mère reſta immobile quelque temps, après quoi elle allongea de nouveau le cou, ouvrit la gueule, & montra le quatrième petit, dont la naiſſance fut d'auſſi longue durée que celle du précédent. M. *Calogierà* & ſon ami obſervèrent encore la vipère plus d'une demi-heure; s'étant enſuite retirés pour aller diner, elle fit, durant ce temps là, un cinquième petit, de la même manière que les autres, ſelon le rapport des perſonnes qu'ils avoient laiſſées pour la veiller.

Digitized by Google

Les cinq *viperins* sortirent tous enveloppés d'une membrane fort déliée, chacun de la sienne, semblable à une soubre-veste, de la nature de la dépouille des serpens, mais plus tendre. A peine ces reptibles naissans eurent-ils été un demi-quart d'heure dans la cassette qui les avoit reçus, qu'ils commencèrent à se dépouiller d'eux-mêmes, découvrant d'abord leur tête, ensuite le reste du corps, les uns dans un jour, les autres dans deux ou trois. Leur longueur, au sortir de la mère, étoit de six pouces environ, & leur épaisseur celle d'une plume à écrire. Mais on les vit croître sensiblement, &, dans l'espace de deux heures, ils devinrent doubles de ce qu'ils étoient, croissant toujours à proportion, sans qu'ils eussent encore mangé; desorte, dit M. *Calogierà*, qu'au mois de Janvier, où mon ami voulut en faire usage, ils étoient à peu près comme les vipères d'une grosseur ordinaire. La mère ne mourut point; elle fut au contraire aussi vive & aussi forte qu'auparavant.

Après ce récit, notre Physicien passe en revûe les principaux sentimens des auteurs sur la génération des vipères,

& nous invite à le ſuivre dans tout ce qu'il en rapporte. Il commence par faire une réfléxion judicieuſe, qui eſt que la plupart des écrivains ont rapporté ſur cette matière (il auroit pû ajoûter comme ſur une foule d'autres) non ce qu'ils ont vû, mais ce qu'ils ont lû. Les uns veulent que les petits de la vipère naiſſent en déchirant le ventre de leur mère & en la tuant, pour venger la mort de leur père qu'elle a tué elle-même dans l'acte de la copulation. C'eſt le ſentiment de *Pline*, de *Galien*, & du Poëte *Nicandre* qui décrit ainſi cette mort : » Evite, Voyageur, » la rencontre de pluſieurs chemins & » les lieux découverts, toutes les fois » que le mâle de la vipère veut ſe déro- » ber à ſes approches & à ſa dent meur- » trière. Il fuit avec empreſſement, elle » le pourſuit de même. La colère & » & l'amour l'enflamment, elle bondit » en ſifflant, elle l'atteint, elle l'arrête. » Il ſe rend aux charmes de l'amour. » L'inſenſé plonge ſa tête dans la gueule » de celle qui doit le faire périr. Il la » féconde, elle le careſſe, lèche cette » tête inſtrument de ſes plaiſirs ; mais » enfin ſatisfaite, elle la tranche impi-

Digitized by Google

» toyablement. La perfide porte dans » son sein le germe d'une race, qui » vengera l'auteur de ses jours, en dé» chirant ce sein cruel qui l'a conçue. «

D'autres auteurs prétendent que la vipère conçoit & fait ses petits par l'ouverture qu'elle a trois ou quatre doigts au dessus de l'extrêmité de la queue, & qui distingue, selon eux, la femelle du mâle. M. *Calogiera* n'est pas de cet avis. Il croit avec *Galien* & *Pline* que la propagation entière se fait dans les vipères par la gueule. Il conjecture qu'il en est de même des autres espèces de serpens, ainsi que des poissons. Mais ce qu'il ne croit point, c'est que la femelle tranche la tête au mâle, qu'elle produise un petit par jour jusqu'au nombre de vingt, comme *Pline* le prétend, & que les derniers, impatiens, sortent du sein maternel en le déchirant. Il soumet néanmoins son jugement sur tous ces articles au Cavalier *Vallisneri* auquel sa lettre est adressée, & voici la réponse qu'il en reçoit.

» Le cas de la vipère, qui fait ses » petits par la gueule, est surprenant, » épineux, & il eût donné à penser à » *Démocrite* lui-même, lorsqu'il cher-

» choit avec l'œil & la main les se-
» cret de la nature dans la caverne
» d'*Abdère* (a). Mais, à force de penser
» & de repenser, d'ouvrir des vipères
» & d'examiner leurs intestins, j'ai en-
» fin trouvé la route que ces petits
» serpens, étrangers, pour ainsi dire,
» dans leur propre demeure, se sont
» heureusement ouverte à l'aveugle, sans
» tuer leur mère; & comment ils sont
» venus, à l'étonnement de la nature,
» saluer le jour. Je ne me suis pas con-
» tenté d'écouter les divers sentimens
» de mes amis, dont les uns vouloient
» que la mère, après avoir fait ses pe-
» tits par la voye ordinaire, les eût ava-
» lés vivans & les eût vomis; d'autres,
» qu'ils eussent passé, comme par détour,
» des *uterus* au *ventricule*, en perçant &
» refermant toutes les membranes qui
» s'opposoient à leur chemin, &c.
» J'ai considéré la chose dans le sens
» ordinaire, & je ne l'ai pas trouvée
» tout-à-fait contraire aux loix de la
» nature, forcée, dans certains cas, par
» une dure nécessité. Je suis enfin venu
» à bout de démontrer, que, sans dé-

(a) En Thrace.

Digitized by Google

„ chirement de membranes, les petits
„ de cette vipère ont pû trouver passage
„ par la gueule de leur mère, sans la
„ faire périr. "

Après ce court préambule qui fait partie du sujet, le Cavalier *Vallisneri* explique ce qu'il a vu de ses propres yeux. D'abord, toutes les vipères qu'il a observées donnent le jour à leurs petits par le passage qui leur sert, comme à tant d'autres animaux, à vuider la matiere fécale, les urines, &c. Il appuye son témoignage de celui de plusieurs habiles observateurs. *Pierre Valeriano* en fit faire l'expérience dans un vivier. On vit les vipéres, qu'il y avoit fait mettre, s'accoupler, se féconder, & produire de la même manière que tous les autres animaux. *Ferrante* & *Spelliola* mirent une vipere pleine dans une cassette dont les côtés étoient de fils d'archal. Ils la virent se débarrasser comme toutes les autres femelles, &c.

Pour ce qui est de celle dont M. *Calogierà* lui fait la relation, voici comme il a procedé à la découverte du phénomène qui la regarde. Il a d'abord réfléchi sérieusement sur la structure interne des vipères, dont il avoit au-

trefois publié l'anatomie ; & il lui eſt venu en penſée que les ouvertures de leurs *uterus* communiquoient au canal de la matière fécale, &c, où ſe déchargent l'inteſtin droit & les autres canaux excrétoires. Cette poſition des parties lui a donné tout de ſuite la ſolution qu'il cherchoit. Les *viperins* ayant acquis leur maturité, ſe ſeront détachés de leurs poches, voiſines des *uterus*, pour deſcendre dans le canal commun qui devoit les conduire au jour : ils en auront trouvé l'iſſue ſi fortement ſerrée ou cloſe par quelque diſgrace de la nature, qu'ils n'auront pu l'ouvrir. Se pliant donc & ſe repliant dans ce canal, pour trouver quelque paſſage, le haſard leur aura fait rencontrer l'ouverture de l'inteſtin droit ; de là montant & ſuivant avec leurs tortuoſités celle des autres inteſtins, ils ſeront arrivés au ventricule, puis à l'œſophage, & ſortis heureuſement par la gueule de leur mère.

Nous ne garantiſſons point la route que M. *Valliſneri* fait tenir aux petits de cette vipère ; c'eſt aux anatomiſtes à voir ſi elle eſt poſſible. Quoiqu'il en ſoit, il continue d'expliquer le phénomene, en diſant que ſi la mère, qui

Digitized by Google

avoit produit ſes petits de cette manière, demeura vive & ſaine, cela vint de ce qu'elle ſe débaraſſa, ſans ſouffrir des déchiremens conſidérables dans ſes principaux organes, mais ſeulement des ouvertures forcées ou des ſéparations momentanées de parties, qui lui firent perdre quelques gouttes de ſang. Pour mieux faire entendre tout ce qui vient d'être dit, M. *Valliſneri*, ſelon l'uſage des anatomiſtes, met ſous les yeux deux Planches, que nous avons fait graver en une.

Si l'on obſerve la première figure, l'on verra qu'on ne découvre nullement dans la queue de la vipère l'ouverture du canal qui ſert à la débarraſſer, parce que cette ouverture eſt couverte d'une petite lame ou écaille (*a*) qui devient *ſemi-circulaire* par le fond, & qui ſe joint parfaitement bien avec le commencement de celle qui la ſuit. Cette écaille ſert à la garantir du dommage qu'elle pourroit recevoir lorſque la vipère ſe traine par terre, & ſouvent dans des endroits ſcabreux. Elle ſe hauſſe & ſe baiſſe au gré de l'animal, au moyen de certains amas de fibres charnues & pleines de



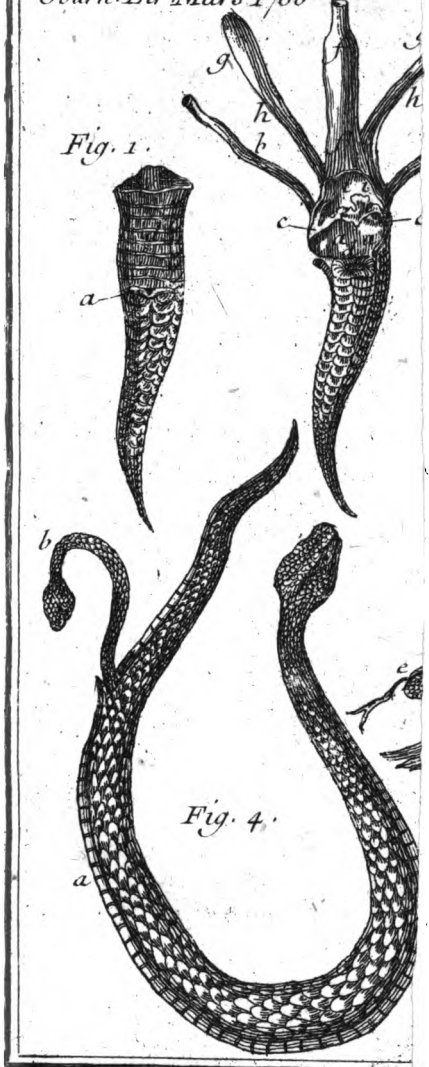
Digitized by Google

muſcles, dont elle eſt garnie par deſſous, & qui s'uniſſent à d'autres petits muſcles poſés tout autour de la partie ſupérieure de l'ouverture. Ils ſont tous munis de petits nerfs & de vaſes de toutes ſortes, pour faire leur office, c'eſt-à-dire, pour ſe dilater ou pour ſe reſſerrer, pour s'allonger ou pour ſe raccourcir. Il peut donc arriver quelquefois que cette écaille ne puiſſe plus ſe lever, ſoit que cela vienne de convulſion ou de paralyſie, ou de quelque ſuc viſqueux qui la colle & l'attache, ou de quelque autre accident extraordinaire, qui ferme l'ouverture du canal aux petits, &c.

La ſeconde figure montre cette même écaille levée (*b*). On voit tout le contour de l'ouverture du canal, muni d'une foule de fibres qui vont de la circonférence au centre (*c*), & qui forment un *ſphincter* parfait qui ſert à la fermer & à l'ouvrir pour les beſoins de la nature.

La troiſième figure eſt la ſolution du principal nœud de la difficulté. On y voit les inteſtins d'une vipère nouvellement ouverte, la cavité du canal par où elle ſe débarraſſe (*aa*), & dans les

Digitized by Google




Digitized by Google

Digitized by Google

côtés, duquel se dégorgent les deux *uterus*, qui, vers leur extrêmité, s'élargissent un peu en forme de trompette (*cc*). C'est par ces *uterus* qu'entre la semence du mâle, & c'est par-là aussi que, quand les petits sont assez formés, ils descendent par le canal que nous avons si souvent nommé, & qui les conduit à la lumière. Le mâle est muni de deux membres propres à la génération, qui entrent par l'ouverture du canal (*d*), & dont l'un vivifie de sa semence les œufs qui sont dans l'*uterus* droit, l'autre ceux qui sont dans le gauche. Ce n'est pas tout : le doigt admirable de la nature, ou plûtôt celui de l'Artiste Eternel, a fermé, avec une valvule (*ee*) épaisse & forte, les *uterus*, de crainte que la semence venant à monter dans l'intestin droit (*f*) ne fût salie par la matière fécale. Cette valvule prête cependant beaucoup, sans quoi elle empêcheroit ladite matière de descendre dans le canal par où elle s'évacue. Il y a seulement apparence qu'elle se roidit dans le moment de la copulation, pour que toute la semence rassemblée, & ensuite partagée, entre, moitié dans un *uterus*,

moitié dans l'autre, & non dans l'intestin droit qui les sépare (*ff*). On voit enfin dans cette troisième figure, les uretères (*gg*) sortant des reins (*hh*) & portant dans le canal commun l'urine qui sert comme de remède pour faire évacuer les vipères, ainsi que les caméléons, les sardines, les grenouilles, les volatilles, & une foule d'autres animaux que l'auteur s'est fait un plaisir d'anatomiser.

La quatrième figure fait voir une vipère en travail (*ab*), conformément aux loix ordinaires de la nature.

La cinquième & la sixième représentent deux petits, dont l'un est encore enveloppé de sa membrane (*cc dd*), & l'autre s'en dépouille (*efg*). Pour ce qui est de celui qui sort de la mère (*b*), il en est tout-à-fait dépouillé, parce qu'il a atteint sa parfaite maturité.

„ Cette ébauche d'anatomie, continue „ M. *Vallisneri*, donne clairement à en„ tendre le phénomène dont il s'agit : on „ conçoit aisément que les petits de la „ vipère ayant trouvé l'issue naturelle „ fermée, ont rebroussé chemin, & que, „ *n'ayant pû passer par la porte, ils ont passé*

„ *par la fenêtre : e non potendo per la* „ *porta fuggire, fuggirono per la fineſtra* „ au grand étonnement de la mère, „ qui s'eſt délivrée, de cette façon ex„ traordinaire, de ſon fardeau & de la „ mort. “

On conçoit auſſi comment ces animaux ont déchiré, dans d'autres occaſions, le ventre qui les portoit, n'ayant pas été aſſez heureux pour trouver libre l'ouverture de l'inteſtin droit, après avoir trouvé le paſſage ordinaire fermé. Pour lors, à force de ſe retourner, de heurter contre les membranes & de les rompre, ils ſe feront délivrés de leur exclavage en tuant celle qui ne pouvoit pas leur donner le jour d'une façon naturelle : & voilà ce qui aura donné lieu à la Fable qui veut que les petits d'une vipère vengent ſur elle, en naiſſant, la mort de leur père. Pour ce qui eſt de leur nombre que *Pline* fait monter juſqu'à vingt, ainſi que celui des jours, qui, ſelon le même auteur, égale celui des *vipérins*, M. *Valliſneri* ne décide rien là deſſus. Il laiſſe ſeulement à entendre que *Pline* peut avoir vû une vipère ſe débaraſſer d'un petit par jour,

Digitized by Google

durant vingt jours de suite, comme M. *Calogierà* en a vû une en faire cinq par la gueule dans l'espace de trois ou quatre heures. Mais la plus grande difficulté qui reste à résoudre est celle de leur accroissement, si considérable, sans qu'ils ayent encore mangé, qu'ils deviennent dans deux heures doubles de ce qu'ils étoient en naissant, & qu'ils vont toujours croissant à proportion. M. *Vallisneri* convient que tous les animaux, de quelque espèce qu'ils soient, venant à respirer l'air en liberté, paroissent bientôt un peu plus gros qu'ils n'étoient au sortir du sein de la mère; la raison en est que cet air dilatant les poumons, les intestins, le ventre, & se répandant en quantité dans tous les canaux des fluides, doit y opérer à proportion ce qu'il opère dans une vessie & dans tout corps poreux: mais qu'il fasse grossir en deux heures le nouveau né jusqu'à le rendre double de ce qu'il étoit en naissant, c'est ce qu'il ne sçauroit expliquer ni même croire; & ce que nous ne croyons point aussi.

Digitized by Google

*Dell' invenzione degli occhiali da naso ragionamenti Academici did. M. M. Fiorentino.*

*Dissertations Academiques d'un Florentin sur les Lunettes qu'on place sur le nez.*

UNE des qualités les plus précieuses du cryſtal eſt celle de ſervir à la conſervation de la vue. Ce ſens délicat, qui ſe reſſent d'ordinaire le premier de l'outrage des ans, reçoit un ſecours ſi grand de ce foſſile, que ſi tous les autres ſens pouvoient trouver un préſervatif auſſi efficace, l'Art ralentiroit le rapide déclin de la nature, & prolongeroit de beaucoup la brieveté de nos jours.

L'auteur inconnu de deux diſſertations que nous allons analyſer, commence par examiner ſi les Anciens ont pouſſé l'uſage du cryſtal, pour les yeux, auſſi loin que nous; c'eſt-à-dire, s'ils ſe ſont fait des lunettes à placer ſur le nez. Pour cet effet, il cherche

Digitized by Google

d'abord à découvrir l'étymologie du terme *occhidle, lunette ;* &, après avoir parcouru tous les mots latins auxquels celui là peut répondre (*a*), sans avoir trouvé rien de satisfaisant pour l'objet de sa recherche, il a recours à d'autres moyens de reconnoître la vérité. Ce sont des monumens qui ont donné lieu à de graves auteurs de douter si les lunettes dont il s'agit n'étoient pas connues de l'Antiquité. L'un d'eux (*b*) ayant vû dans une ancienne inscription quelque chose qui regardoit *l'ouvrier pour les yeux* (*faber ocularius*) dit que cet ouvrier étoit celui qui préparoit les verres destinés à garantir la vue des injures de l'air, ou à grossir les objets, & à les mieux faire distinguer. Ces paroles semblent indiquer clairement les lunettes à placer sur le nez. C'est dommage que celui qui les avance, les détruise aussitôt, en ajoutant que les anciens auteurs ne disent pas un mot de ces lunettes.

(*a*) Ces termes latins sont *Ocular, Oculare, Ocularium, Specillum, Perspicillum, Perspicillium, Conspicilium, &c.*

(*b*) *Reinesius* class. xi. num. 66.

Digitized by Google

Il y a toute apparence que les *ouvriers pour les yeux* étoient autrefois ceux qui en faiſoient de cryſtal, de verre, d'or, d'argent, de pierres précieuſes, pour les ſtatues, principalement pour celles des Divinités. C'eſt pour cela qu'on voit encore pluſieurs têtes de ces Divinités dont les yeux ſont creuſés & gâtés: telles ſont celles d'un *Jupiter Ammon*, d'une Bacchante, d'une Nymphe, d'une Idole d'Egypte. *Pline* fait mention d'un Lion en marbre, dont les yeux étoient des émeraudes. Il y a apparence que ceux de la *Minerve* du Temple de *Vulcain* à Athénes, qui, ſelon le récit de *Pauſanias*, étoient de la couleur de la mer, n'étoient autre choſe que de l'*eau marine*, eſpèce de béril des Anciens. On voit dans le cabinet de M. *Buonarotti* pluſieurs petites ſtatues de bronze, avec des yeux d'argent. De ce nombre ſont un petit cheval d'un excellent deſſein, un chien, un *Mercure* berger, portant un bélier ſur ſes épaules, & un Génie Echanſon, tenant une coupe. Voilà à quoi ſe réduiſoit tout l'art des *ouvriers pour les yeux*.

Pour ce qui eſt des lunettes à poſer ſur le nez, il n'y a nulle apparence

Digitized by Google

qu'ils en ayent connu la ſtructure. On ſçait, à peu de choſe près, toutes les différentes eſpèces de curioſités, qui étoient en uſage chez les Anciens. Il s'en eſt conſervé de chacune aſſez pour nous inſtruire de ce qu'elle étoit ; & on en déterre de temps en temps quelques-unes de pareilles à celles qui ont déja paru, ou d'approchantes. Il ſeroit bien extraordinaire que parmi tant de pierres précieuſes, de camayeux, de monnoyes, de médailles, d'anneaux, de ſymboles, de dons, de petites idoles, qui ſe découvrent depuis tant de ſiècles, on n'eût jamais trouvé une ſeule paire de lunettes.

Une preuve qui paroit pour le moins auſſi forte que la précédente, c'eſt qu'en ſuppoſant que les lunettes dont il s'agit euſſent été connues des Anciens, il y auroit lieu de s'étonner que les Poëtes, Grecs & Latins n'en euſſent jamais pris occaſion de faire de ces plaiſanteries, dont on trouve de fréquens exemples dans les Poëtes burleſques modernes, tels que le *Pulci*, *Burchiello*, *Alexandre Allegri*, &c. Mais ce qu'il y auroit de plus ſurprenant, ce ſeroit que *Pline*, qui ne laiſſe rien échap-

Digitized by Google

per, n'en eût pas dit un mot, dans le Chapitre des inventeurs des choſes. Enfin les Médecins Grecs, Latins, Arabes, en aſſignant mille ſoulagemens pour la vûe, ne parlent jamais de lunettes. Nous n'avons aucun morceau de peinture ou de ſculpture un peu ancien où on les trouve, & l'on ne doit attribuer qu'au défaut de réfléxion ou de connoiſſance, la faute qu'a faite le célèbre *Louis Cigoli*, qui, dans un tableau, où il a peint la Circonciſion du Sauveur, a repréſenté le Grand-Prêtre *Siméon* avec des lunettes, » afin de ſup-
„ pléer, dit notre Diſſertateur, à ce
„ qui manquoit à ſa vûe pour décou-
„ vrir la très ſainte petite partie qu'il
„ devoit couper. " *Per ſupplire al difetto di ſua viſta in iſcorgere la piccola ſantiſſima parte, che da lui incidere ſi dovea.* Cette faute de *Cigoli* étoit en quelque façon excuſable, ſi l'imitation des exemples d'ignorance mérite quelque excuſe. Avant lui, *Dominique de Ghirlandiao* avoit peint dans l'égliſe de tous les Saints de Florence, un Saint *Jerôme* aſſis, dans l'attitude d'un homme qui va lire, ayant devant lui ſon pupitre, d'où pendent des lunettes. Voilà des

Digitized by Google

erreurs de Peintres, & il n'y a rien jusqu'ici qui donne à connoître que de semblables lunettes fussent en usage chez les Anciens. Ce qui doit servir à le constater entierement est un passage de *Pétrarque*, où ce Poëte dit sans hésiter, en parlant de quelqu'un : „ Il ranime „ sa vûe languissante avec des lunettes. „ Nous avons été en cela plus ingé„ nieux que nos ayeux, qui, au rap„ port de *Sénèque*, usoient de vases „ de verre pleins d'eau. "

Notre Dissertateur abandonne donc l'Antiquité & se rapprochant de notre temps, il trouve les lunettes à la fin du treizième ou au commencement du quatorzième siècle, c'est-à-dire, entre l'an 1280 & 1311. *Salvino degli Armati*, Florentin, en fut l'inventeur. Cette production de l'art fut l'origine de plusieurs autres, telles que le Microscope qui grossit les objets les plus imperceptibles, le Télescope qui dévoile le ciel, l'Elioscope qui procure à l'homme l'avantage de fixer le soleil comme l'aigle, le Polemoscope, extrêmement commode à la guerre, surtout pour des assiégés, &c.

Tout le monde sçait de quelle façon

Digitized by Google

ſont faites les lunettes à poſer ſur le nez ; mais tout le monde n'a peut-être pas refléchi ſur la variété avec laquelle l'art ſe joue en fabriquant les verres ou en travaillant les cryſtaux dont elles ſont formées. Cet art ſe proportionne au beſoin des différens yeux auxquels il veut être utile. Pour la vûe courte il faut du concave, qui l'étende en faiſant voir de loin, & qui montre les objets voiſins de nous bien moindres qu'ils ne le ſont naturellement. Pour la vûe foible il faut du convexe, qui faſſe voir les objets éloignés de nous biens plus grands qu'ils ne le ſont. Pour celle qu'on veut conſerver, & pour empêcher que la blancheur du papier, par exemple, ne la fatigue, ſoit en étudiant ſoit en écrivant, il faut du plane, plus ou moins teint de quelque couleur, &c.

Voilà à quoi ſe réduit ce que le Diſſertateur avoit à nous apprendre de l'origine des lunettes, & de l'induſtrie de l'art à les perfectionner. Il auroit peut être égayé ſon ſujet de la mauvaiſe plaiſanterie d'un Gentilhomme Provençal, ſi cette plaiſanterie lui eût été connue.

Ce personnage facétieux avoit imaginé des Lunettes à ressort, & il s'étoit bien gardé de divulguer son secret. Il n'y avoit qu'un seul de ses domestiques & lui qui le sçussent. Quand il l'eut trouvé, il n'eut rien de plus pressé que de commander de très-belles lunettes quant aux verres & à la monture. Il y adapta lui-même son ressort, & les posa dans l'endroit le plus apparent de son anti-chambre, donnant ordre à ses valets de les laisser à la libre disposition de tous ceux qui voudroient en essayer, & à son domestique de confiance d'en délivrer ce qu'on appelle les honnêtes gens. Mais pour les rustres & les lourdauts, on devoit les annoncer dès qu'ils seroient attrapés. La chose fut exécutée de point en point; & l'inventeur des nouvelles lunettes se procura plus d'une fois le plaisir de voir de ces curieux bien embarrassés de leur figure, qui avoient leur mouchoir ou leur chapeau sur le nez. Ils avoient beau vouloir s'expliquer en peu de mots, pour recouvrer au plus vîte la liberté de leur nez; on leur faisoit une foule de questions qui prolongeoient la bouffonnerie de leur supplice, en découvroient

Digitized by Google

vroient la cauſe, & leur attiroient une ſerieuſe réprimande. Enfin, on délivroit tous ces nez de leur priſon, non ſans quelque petite égratignure, qui étoit le ſalaire de leur curioſité, & on les renvoyoit après pour rire à ſon aiſe.

Je reviens à notre Diſſertateur. On trouvera peut-être que ce n'étoit pas la peine de compoſer deux Diſſertations ſur les lunettes. Mais tel eſt l'eſprit des Erudits. Ils diſſertent gravement ſur une bagatelle, ſur la choſe du monde la plus indifférente au public, & ne s'aviſent preſque jamais d'éclaircir des points importans & utiles à la ſociété. J'oſerois preſque les comparer à cet Empereur Romain, qui étoit toujours péniblement occupé à prendre & à enfiler des mouches. Au reſte, je ne condamne que la longueur dans les diſſertations ſur les lunettes. On y apprend quelques uſages curieux des Anciens; c'eſt à ce titre que j'ai crû devoir en parler.



Digitized by Google

## PROMENADE AU MONT PILATE.

LA deſcription ſuivante nous a été envoyée par un Suiſſe, homme d'eſprit, curieux naturaliſte, obſervateur exact, qui a fait une étude particulière de cette fameuſe montagne de ſon païs, & qui n'avance rien qu'il n'ait vû par lui-même.

Le mont *Pilate* eſt ſitué dans le Canton de Lucerne, à peu près au centre de la Suiſſe. Il commence à l'Occident du lac de Lucerne, & ſa chaîne, d'environ quatorze lieues, s'étend du Nord au Sud juſques dans le Canton de Berne.

La Suiſſe montagneuſe n'étoit guères peuplée, lorſqu'une bande de déſerteurs Romains vint s'établir ſur cette montagne; ils lui donnèrent le nom de *Mons Fractus*; ce qui prouve qu'elle a toujours été très eſcarpée. Le lieu de leur habitation s'appelle encore aujourd'hui *Fract Mund.* Les Romains y vin-

Digitized by Google

rent assiéger ces déserteurs ; mais ils ne purent les y forcer, quoique ces derniers n'eussent d'autre défense que de rouler des pierres. Les Romains rebutés se retirèrent dans le Canton d'*Underwalden*, où leur Chef les arrêta en disant *Hic Stans* ; ils y bâtirent un hameau qui est aujourd'hui le bourg capital de ce Canton, & qui a conservé le nom de *Stans*.

La montagne s'appella ensuite *Mons Pileatus*(*a*), parce qu'elle est presque toujours couverte d'une espèce de chapeau de nuées. De-là, par corruption, on l'a appellée *Mont Pilate*. Le vulgaire, qui ne sçait pas cette étymologie, prétend que *Ponce Pilate*, de desespoir d'avoir fait crucifier *Jesus-Christ*, courut jusques sur le sommet de cette montagne, & qu'ayant trouvé un petit lac, dont nous parlerons bien-tôt, il s'y noya. Il est inutile de réfuter des contes populaires qui se détruisent d'eux-mêmes.

Le Mont *Pilate* est remarquable par sa situation. Il est isolé, & c'est la plus haute montagne de la Suisse à certains égards. Le mont *Titlio*, celui de saint

(*a*) Le mot latin *Pileus* veut dire *Chapeau*.



Digitized by Google

*Gothard* & quelques montagnes du païs des Griſons ont la cime plus élevée ; mais ce ſont des chaines de montagnes aſſiſes les unes ſur les autres, & dont la racine eſt fort au-deſſus du niveau du lac de Lucerne.

Le mont *Pilate*, dans toute ſa longueur, n'eſt inacceſſible que depuis la pointe appellée l'*Ane* juſqu'à la pointe de *la Pierre Branlante*. Ces deux pointes ſont diſtantes l'une de l'autre d'une lieue & demie. Ce n'eſt que de la deſcription de cet entre-deux formé par leur éloignement qu'il s'agit ici, le reſte de la montagne étant fort habité & très-connu.

Depuis l'*Ane* juſqu'à la *Pierre Branlante* on compte ſept cimes, dont voici les noms en langue du païs, & la ſignification en François. Je les mets de ſuite ſelon leur ſituation.

| | |
|---|---|
| *Der Eſel.* | *L'Ane.* |
| *Ober Alp.* | *La Tête Haute.* |
| *Die Band.* | *Les Rubans.* |
| *Tomlis Horn.* | *La Corne du Dôme.* |
| *Gamſch Mattli.* | *La Prairie des Chamois.* |
| *Vider Feld.* | *Le Champ du Bélier.* |
| *Der Gnap Stein.* | *La Pierre Branlante.* |

Digitized by Google

Cette montagne eſt beaucoup plus eſcarpée du côté du vent qui amène la pluye que du côté oppoſé. Mais le côté de la pluye eſt auſſi plus fertile ; les paturages en ſont plus gras, & par conſéquent il eſt plus habité. Il y a ſix chemins différens pour y monter, quatre du côté difficile, & deux de l'autre. Il n'y a que trois endroits par où l'on puiſſe paſſer d'un bout du mont à l'autre, c'eſt-à-dire, de l'*Ane* à la *Pierre Branlante*. De ces trois chemins, deux ſont fort dangereux, & le troiſième forme un ſi grand détour que peu de gens le prennent. Le chemin le plus fréquenté eſt celui de *Brundlen* ; c'eſt auſſi le plus curieux.

Au bas de ce chemin eſt un côteau rempli de très-belles fraiſes depuis la *S. Jean* d'Eté juſqu'à la *S. Jean* d'Hyver, lorſque la neige ne les couvre pas. Encore en trouve-t-on ſous la neige quand on veut ſe donner la peine d'en chercher.

Tous les ſapins que l'on voit en cet endroit, s'appellent ſapins *d'abri tempêté*, nom qui leur vient peut-être de ce qu'il ſemble que la nature les ait mis exprès à l'abri des tempêtes. Il y en a qui préſen-



Digitized by Google

tent un couvert de cinquante pieds de circonférence ; la pluye ne peut les percer. On voit ſouvent les beſtiaux s'attrouper deſſous par le plus beau temps du monde ; mais il ne manque jamais d'arriver un orage, un quart d'heure après.

Depuis le pied du rocher juſqu'à *Brundlen*, le chemin eſt aſſez praticable ; on y fait même monter des vaches, mais avec cette précaution : deux hommes conduiſent une vache, & l'un à la tête, l'autre à la queue, lui tiennent une perche du côté du précipice pour lui ſervir de garde-fou. L'on met ordinairement cinq quarts d'heure à faire ce chemin, à la moitié duquel on rencontre un ſapin peut être unique. De ſa tige, qui a huit pieds de circonférence, ſortent, à quinze pieds de terre, neuf branches d'environ trois pieds de circonférence & ſix pieds de long. De l'extrémité de chaque branche s'élève un ſapin fort gros ; de ſorte que cet arbre paroît un luſtre parfait, garni de ſes bougies. Un peu plus loin ſe trouve une petite haye, par deſſus laquelle qu'elqu'un qui n'eſt point accoutumé à une pareille vûe, ne peut regarder ſans

Digitized by Google

être effrayé. La profondeur eſt telle qu'une pierre qu'on y jette met deux minutes pour arriver à terre.

*Brundlen* eſt la plus haute & la dernière habitation ; elle eſt au pied d'un rocher affreux, dont il ſe détache ſans ceſſe des morceaux d'une groſſeur énorme. Mais les maiſons ſont ſituées de façon que tout ce qui tombe roule par deſſus ſans y toucher. Le paturage eſt admirable dans la Métairie de *Brundlen*. Elle nourrit quarante vaches pendant cinq mois de l'année, & fournit trente braſſées de foin ; on n'y fauche que les endroits où les vaches ne peuvent aller brouter, & l'on y deſcend les faucheurs avec des cordes : ils mettent l'herbe fauchée dans des filets, & la précipitent du rocher en bas, ou les tirent en haut par la même corde, ſelon ſa deſtination. On remarque que les herbes des prairies qui s'y trouvent ſont toutes différentes de celles du plat païs. On y voit des roſes ſauvages qui ſont rouges & blanches, de la forme d'une chataigne. Elles ſont dures ; la tige n'a point d'épines, & la feuille, qui eſt d'un très beau verd,



Digitized by Google

reſſemble à du myrthe. Ces fleurs n'ont aucune odeur.

Autour des pierres écroulées croît une plante de la hauteur de quatre pieds, qu'on nomme en latin *Napelles*, & en Allemand *Iſenſuetlein*, qui ſignifie *Chapeau de fer*, à cauſe que cette fleur reſſemble à un caſque; c'eſt un poiſon très-ſubtil. A quatre ou cinq pas de cette plante, dont les beſtiaux ſentent le poiſon, l'herbe reſte ſans être broutée. Cette fleur eſt d'un très-beau bleu foncé. De la touffe de ces fleurs bleues s'élevent quelques filets de fleurs jaunes, pareilles pour la forme, leſquelles ſervent de contrepoiſon aux bleues; l'on ne connoît aucun contre-poiſon pour les jaunes. Il ſe trouve auſſi des filets de fleurs blanches; mais elles ſont très-rares. Le poiſon de ces dernières eſt le plus dangereux. Il y a quelques années qu'un jeune homme prit de ces fleurs dans ſa main, & deſcendit la montagne pour aller à une danſe. Lorſqu'il fut près du lieu où l'on danſoit, il ſentit ſa main s'engourdir, & les jetta. Il danſa enſuite quelques heures avec une jeune fille. Comme dans ces

Digitized by Google

ſortes de danſes l'on ne ſe quitte point les mains, il s'échauffa de façon qu'il communiqua à cette fille, par le ſimple attouchement, le poiſon dont il étoit atteint, & ils en moururent tous deux le ſoir du même jour. Un autre homme, pour avoir mordu dans la racine, eut une heure après la tête toute enflée.

C'eſt encore auprès de *Brundlen* qu'on voit le petit lac, dont il eſt parlé dans pluſieurs Livres, & où l'on prétend que *Pilate* perdit la vie. Il ſuffit, dit-on, d'y jetter des pierres pour exciter un orage. Le fait eſt faux; mais il eſt certain que preſque tous les orages ſe forment ſur ce lac. Ils commencent par une petite vapeur de la grandeur d'un chapeau, qui va ſe coller contre le rocher voiſin du lac, & beaucoup plus élevé. Quand cette vapeur paſſe par deſſus le rocher, ce qui eſt rare, elle ſe diſſipe; mais ordinairement elle y reſte attachée, & s'aggrandit à vûe d'œil. A meſure qu'elle augmente, elle deſcend, ſe change en nuée fort noire, & occaſionne des tonnerres affreux. Ceux qui ſont ſur le ſommet de la montagne voyent l'orage ſous leurs pieds; mais

is n'en sont pas plus en sûreté, la foudre, par un mouvement particulier, tendant alors en haut aussi bien qu'en bas. Les bestiaux & les hommes n'ont d'autre ressource que de gagner les antres des rochers, où le tonnerre n'entre jamais ; il est repoussé par le vent considérable qui sort de ces antres.

Ce petit lac est d'une profondeur si grande qu'on n'a pas encore pû en trouver le fond. Il a trente-huit pieds de circonférence. Sa forme est allongée & si étroite qu'on le saute aisément. L'eau en est noirâtre & fort tranquille ; ainsi il y a grande apparence que ceux qui en parlent comme d'un gouffre où l'eau tourbillonne, ne l'ont jamais vû. Il est faux de même qu'il soit placé au sommet de la montagne. C'est dans un bois de sapins qu'il est situé, & le plan le plus élevé des arbres est de 80 toises plus bas que le sommet.

Directement au-dessus de *Brundlen*, à cent toises à peu près d'élévation, on voit au milieu du rocher qui penche en dehors, & qui est d'une pierre noirâtre, l'entrée d'une caverne, où est

Digitized by Google

une ſtatue qu'on nomme *Dominique*; elle eſt de pierre blanche, & paroît avoir trente pieds de haut. On diſtingue facilement la figure d'un homme accoudé ſur une table, les jambes croiſées, & qui ſemble garder l'entrée de cette caverne.

L'on a tenté inutilement de parvenir à cette ſtatue. Un nommé *Hueber* eſt fort célèbre dans le païs par les chemins qu'il a pratiqués depuis le rez-de-chauſſée juſqu'à *Brundlen*, & par ſon aventure tragique. Ne pouvant grimper depuis le pied du rocher juſqu'à la ſtatue, il ſe fit deſcendre du ſommet avec une longue corde. On le laiſſa ainſi couler juſques vis-à-vis de la caverne. Mais comme le rocher fuit en-deſſous, de ſorte qu'il forme dans cet endroit une eſpèce de cône renverſé, *Hueber* eut beau ſe balancer, il ne put atteindre l'entrée. Il ſe fit remonter, & aſſura que la ſtatue étoit trop bien faite pour être regardée comme l'ouvrage fortuit de la nature. Il prit une perche qu'il arma par le bout d'un crochet, au moyen duquel il eſpéroit s'approcher de la caverne; il ſe fit donc deſcendre une ſeconde fois. Cette nouvelle

tentative fut plus malheureuse encore. Comme il ne pouvoit parvenir au rocher, & qu'il tournoit toujours, la corde, fatiguée du poids qu'elle portoit, se cassa; *Hueber* tomba & fut mis en pièces.

Les gens raisonnables pensent que cette statue n'est autre chose qu'une pierre blanche qui s'est trouvée naturellement à l'entrée de cette caverne noire, & que les Romains se sont plû à la tailler & à lui donner une forme humaine. Comme l'expérience prouve que le terrein s'écroule tous les ans, on présume encore qu'en ces temps-là, loin d'être escarpée comme elle l'est aujourd'hui, la montagne étoit en talus jusqu'à cette pierre.

Les cimes qui dominent *Brundlen*, sont le *Vider Feld*, & le *Gamsch Mattli*. Il est impossible d'aller de l'une à l'autre. On monte aisément sur la première; mais pour monter sur l'autre il faut escalader un rocher d'environ soixante pieds placé sur le bord d'un des plus profonds précipices. C'est cependant le passage le plus fréquenté pour passer la montagne.

Sur la droite de *Brundlen* est l'*Ober*

Digitized by Google

*Alp*, qui nourrit soixante vaches. Le terrein en est assez plat & très-marécageux par les débordemens du petit lac. C'est la meilleure Métairie de la montagne.

Avant l'année 1735 *Brundlen* & l'*Ober Alp* étoient au premier occupant, parce qu'il étoit presqu'impossible d'y faire monter les bestiaux.

L'ancien chemin de l'*Ober Alp* subsiste encore; il est taillé dans le roc en forme de lacet, de la hauteur de cent toises. Deux hommes qui s'y rencontrent ont de la peine à s'y croiser, & celui qui monte voit en regardant en l'air la moitié des semelles de celui qui descend.

Il est inconcevable comment des vaches pouvoient y grimper. Cela s'appelle cependant la chaussée, & un homme en descend portant trois fromages qui pèsent au moins cent trente livres.

Depuis 1735 que *Hueber* a taillé le chemin de *Brundlen*, les terreins de ces deux Métairies sont devenus très-chers.

L'*Ober Alp* est dominé par la pointe de la *Pierre Branlante*. Cette pierre, qui est au sommet, déborde un peu le rocher, & paroît menacer de tomber; mais, vû

ſon aſſiette, cela eſt impoſſible, à moins qu'il n'arrivât un tremblement de terre violent. Elle eſt de la groſſeur d'une maiſon. Quand on a la hardieſſe de ſe coucher deſſus, & d'avancer la tête en dehors, elle branle ſi prodigieuſement qu'il ſemble qu'on va écrouler avec elle. En 1744, elle ceſſa de branler; & l'on s'apperçut en 1750 que cela venoit d'un petit caillou qui étoit tombé dans une fente. Un homme avec une perche, au bout de laquelle il avoit attaché un gros marteau, fit ſauter le caillou à force de frapper contre, & depuis ce temps-là la pierre a repris ſon mouvement d'oſcillation. Entre cette pointe & le *Vider Feld*, on trouve les plantes & les fleurs les plus rares & les plus belles. On diroit que la nature s'eſt plû à les placer dans les endroits les plus inacceſſibles, & où il y a le moins de terre, puiſqu'il y en a même qui ont leurs racines dans le roc.

Sur la gauche de *Brundlen* eſt la grande Métairie de *Caſtelen*. Elle nouriſſoit en 1738 180 vaches; mais en 1739 elle croula avec une grande partie de ſes beſtiaux. Toute la terre

se glissa de dessus le roc, & un gros morceau de rocher s'étant détaché de la *Corne du Dôme*, se brisa dans sa chute en cailloutage qui couvrit ce terrein immense. Cependant, depuis 1744, le vent y a rapporté beaucoup de terre, & il y revient peu à peu des quartiers de gazon. Depuis que ce terrein est inculte on en a négligé le chemin, de sorte qu'on s'y égare souvent en le cherchant, & que l'on se trouve engagé dans des pas d'où il est impossible de se tirer, & où il n'est permis ni d'avancer ni de reculer.

Il y a bien un chemin de *Brundlen* à *Castelen*; mais il est très dangereux; il s'y trouve une traverse de 15 toises en terre rouge qui est presqu'à pic, de sorte que le terrein fuit sous vos pieds; l'on n'y passe qu'en courant très vite de côté, & malgré cela l'on descend avec le terrein si bas que c'est tout ce que l'on peut faire que d'attraper le coin de l'autre bord; si on le manque on est perdu; c'est ce qui fait que peu de gens vont à *Castelen*; c'est cependant le terrein le plus curieux du mont *Pilate* pour les pétrifications, & le plus abondant pour la chasse.

Digitized by Google

Le gibier qui s'y trouve consiste en Bartavelles, Cocqs de bruyères, Chamois, Chevreuils & Bouquetins. Il y a cinq ou six chasseurs qui partagent tout entr'eux, & qui sont nourris *gratis* dans toutes les cabanes qu'ils rencontrent. Comme le gibier qu'ils tuent roule ordinairement dans les précipices, les habitans, qui le trouvent, sont très fidèles à le leur rendre; ce qui leur ménage beaucoup de chemin; sans cela il leur faudroit souvent faire trois ou quatre lieues pour aller ramasser une pièce qu'ils auroient tuée à vingt pas d'eux. L'avidité du gain qui a percé jusques dans ces montagnes, fait souvent périr ces chasseurs, lorsqu'ils ont descendu par des rochers à pic sur lesquels ils ne peuvent plus remonter. Ils ont alors recours à un expédient qui fait frémir & qu'on aura peine à croire, quoique la chose soit véritable. Ils se font avec leur couteau des entailles dans les pieds & dans les mains; en appliquant ces membres contre le rocher, le sang se fige, & fait une colle assez forte pour les soutenir; s'ils y laissoient même la main trop long-temps, ils auroient de la

Digitized by Google

peine à la détacher. Avant que d'arracher une main, ils collent l'autre, & se font ainsi, aux dépens de leur propre sang, des échelons d'une nature nouvelle & bien effrayante.

Les Chamois s'attroupent dans les fonds des endroits les plus élevés & les plus escarpés au nombre de 12 ou 15. Ils mettent des sentinelles sur les pointes, pour découvrir de haut en bas. Lorsqu'un chasseur tue une sentinelle, & qu'elle reste sur la place, le troupeau s'enfuit; mais lorsque la sentinelle tombe en dehors, tout le troupeau court après & se précipite. Quelques-uns s'accrochent alors par les cornes, mais la plûpart tombent morts ou éreintés.

Lorsque le Chamois est dans des endroits où le coup de carabine ne peut atteindre, on roule des pierres pour le faire descendre & des chasseurs tournent pour gagner la hauteur, tandis que d'autres gagnent le bas, pour le prendre entre deux feux. Alors, si on le manque, l'animal veut remonter, &, en se pendant à ses cornes, il fait des sauts en arrière d'environ deux toises d'élévation. Quand le terrein ne lui offre rien où il puisse

Digitized by Google

placer ſes pieds, il a l'adreſſe de s'accrocher de nouveau, & fait juſqu'à trois ſauts ; mais il eſt ſans exemple qu'il en faſſe quatre.

Dans la Métairie de *Caſtelen*, il coule un petit ruiſſeau nommé *Soultz* ; l'eau en eſt un peu ſalée & très pétrifiante ; les Chamois y vont boire de préférence, & l'on en tue beaucoup ſur les bords.

Les cimes qui dominent *Caſtelen* ſont la *Corne du Dôme*, *les Rubans*, & *la Tête Haute*. L'on ne peut de *Caſtelen* monter à aucun de ces ſommets, & l'on ne peut aller ſur la *Corne du Dôme* que de *la Prairie aux Chamois*.

Le rocher des *Rubans* s'appelle ainſi parce qu'il eſt étroit & fort long, & que le rocher reſſemble à des ondes moirées. Toute cette longueur eſt comme une arrête, & tranchante comme un couteau ; l'on n'y peut aller.

La *Tête Haute* eſt de figure renverſée. Le chemin en eſt très-difficile, & pour y aller, il faut paſſer de l'autre côté du mont par le *Trou aux Ceriſes*, appellé ainſi parce qu'il eſt toujours plein de noyaux de ceriſes, qui y ſont apportés par les corbeaux. Ce trou eſt comme

Digitized by Google

un tuyau de cheminée, & traverſe la montagne. En y entrant du côté de *Caſtelen*, il faut être deux pour s'aider l'un l'autre. Il ſe trouve à l'entrée une marche de dix pieds de haut, où un homme ne peut monter ſeul. De plus, un homme ſeul eſt ſouvent preſque paſſé dans le trou qu'il regliſſe, parce qu'il eſt trop large pour que l'on puiſſe s'y cramponner. Ceux qui y deſcendent s'y laiſſent gliſſer, mais il faut adroitement attraper en bas une petite pointe de rocher, qui ſert à ſe retenir, ſans quoi l'on ſe précipiteroit d'un côté ou de l'autre. Ce paſſage qui eſt très périlleux, depuis que la Métairie de *Caſtelen* s'eſt écroulée, ne ſert plus qu'aux chaſſeurs.

La façade du *Mont Pilate* eſt ſi eſcarpée que l'on n'y trouve que la ſeule métairie de *Treyen*, qui ne contient que cinq vaches : encore faut-il un homme à chaque vache pour veiller ſur elle tandis qu'elle broute ; ce qui ſouvent ne l'empêche pas de tomber. On parle comme d'un prodige d'un Chamois qui traverſa une fois cette façade.

La cime de l'*Ane* eſt dans le milieu.

Digitized by Google

Au-dessous de l'*Ane* est la source du *Torrent de la poussière*, nommé ainsi parce que ses cascades sont si élevées, que l'eau en tombe en forme de poussière. L'on ne peut parvenir à sa source. Mais l'on peut descendre au-dessous de l'*Ane* de près de six toises, & l'on voit alors cette source, à deux toises au-dessous de soi, sortir en bouillonnant d'un plateau de rocher. Ce passage est terrible, & pour y descendre entre la *Tête Haute* & l'*Ane*, il faut passer sous une voûte de neige éternelle. La montée de l'*Ane* est assez bonne, mais elle fait trembler. Il s'y trouve un tournant à la pointe de la cime, d'où l'on voit perpendiculairement dans le lac de Lucerne, qui est au pied de la montagne. L'*Ane* est de 1403 toises au-dessus du niveau de la mer. Il tiendroit bien cinquante personnes sur lui; mais, quoique ce terrein soit assez grand, on y éprouve une certaine horreur en ne voyant plus rien autour de soi, & il semble qu'on soit en équilibre sur le haut d'une perche. Il croît sur cette cime une petite fleur rouge, que l'on ne trouve point ailleurs, & dont l'odeur est très-forte, mais agréable. Ceux qui y vont ne

Digitized by Google

manquent pas d'en cueillir pour prouver qu'ils y ont été.

Le revers du *Mont Pilate* eſt bien moins eſcarpé que le côté dont nous venons de parler. On y trouve un chemin qui monte en droiture depuis le lac juſqu'au pied de l'*Ane*. C'eſt par conſéquent le plus court. On met ſix heures à y monter. On eſt enfermé juſqu'en haut dans des bois ou des rochers fort pratiquables, & l'on ſe trouve ſur la crête de la *Tête Haute* ſans s'en douter. Le premier mouvement de tous ceux qui ne ſont point prévenus, eſt alors de ſe jetter ventre à terre. Quoique la montagne ſoit de ce côté-là moins eſcarpée, elle y eſt cependant plus déſerte; les paturages y ſont plus ſecs; il y a plus de bois, plus de marais, & l'on n'y trouve que quatre habitations, dont les habitans ſont auſſi beaucoup plus ſauvages.

La Métairie de *Matt* eſt ſituée au pied intérieur de l'*Ane*. Elle nourrit quinze vaches. A vingt toiſes au-deſſus de *Matt* ſont deux bouts d'arbres pétrifiés, qu'on préſume avoir été des chênes. Ce qui prouve encore que ce n'eſt que le laps de temps qui a rendu

Digitized by Google

ce côté si sauvage, c'est qu'aujourd'hui l'on ne trouve plus d'arbres à cette hauteur-là, pas même des sapins.

La métairie d'*Ober Fract Mund* est située au dessous de *la Corne du Dôme*, & nourrit trente vaches. Le chemin qui y conduit commence à l'un des bouts du lac de Lucerne au port d'*Alpnach*; c'est le meilleur chemin, mais le plus long.

La métairie du *Dôme* est presque au sommet de cette *Corne;* elle n'a que sept vaches. C'est la plus élevée de toutes. On voit tout auprès un petit lac qui sert d'abreuvoir; il n'est pas plus grand qu'une table de quinze couverts, & peu profond. L'on monte par ce côté-là, avec assez de facilité, sur la *Corne du Dôme*, où l'on trouve plusieurs fleurs inconnues, & fort belles.

Au-dessous de la métairie du *Dôme*, commence le chemin du *Trou de la Lune*. Ce chemin n'est pas si effrayant que les autres, parce que le précipice n'a guères plus de 80 toises & qu'on voit un rocher tout vis-à-vis qui borne la vûe; mais le marcher en est assez difficile, en ce que l'on est obligé d'y cottoyer un talus presque perpendiculaire, & couvert

Digitized by Google

de caillouтage qui roule ſous les pieds. Il y a auſſi quelques crêtes de rochers à paſſer, & des bouts de gazon ſi droits qu'on ne peut ſe tenir qu'à l'herbe qu'on arracheroit ſi on s'y tenoit trop fort. Ce chemin a une bonne demi-lieue. La montagne eſt entièrement déſerte de ce côté-là; il ne s'y trouve que quelques chèvres.

Il ſort du *Trou de la Lune* un ruiſſeau qui ſe précipite à la ſortie du trou. Il faut faire une dixaine de pas dans ce ruiſſeau ſur un ſol fort gliſſant, parce que cette eau laiſſe une mouſſe au rocher; mais ce pas n'eſt point à craindre, quand on porte des ſouliers du pays, & que l'on y eſt accoutumé.

L'entrée du *Trou de la Lune* a quatre pieds de large ſur dix de haut. Il n'y a perſonne qui ne ſoit ſaiſi d'épouvante à cette entrée, où l'on ſent un froid mortel. Pluſieurs montagnards ont eſſayé de pénétrer cet antre. Mais la peur & la fatigue les ont toujours rebutés. C'eſt en 1752 qu'on eſt parvenu à y entrer aſſez avant pour être aſſuré que la montagne eſt percée d'outre en outre, & que l'ouverture oppoſée eſt

Digitized by Google

celle de la ſtatue de *Dominique* au-deſſus de *Brundlen*. L'on va tâcher de décrire à peu près les hauteurs & les largeurs de cette caverne.

L'on voit à l'entrée une voute de la grandeur de la Place des Victoires à Paris. Le fond eſt rempli de pierres entaſſées les unes ſur les autres qui ſe détachent de la voûte. Il y a une rue à gauche en entrant, de trois pieds de large, & une autre pareille en face, au fond de l'entrée. C'eſt de cette dernière rue que ſort le ruiſſeau.

Quelqu'un qui reſteroit là un quart d'heure dans l'inaction y géleroit, tant il y fait froid. Nous y allâmes au nombre de ſept perſonnes, munis de flambeaux, de lanternes, de cordes & de petits arbres pour y faire des ponts. Trois perſonnes prirent par le chemin à gauche, & quatre par celui qui eſt en face; j'étois parmi ces derniers; ainſi c'eſt du chemin qui eſt en face que je parlerai.

Ce chemin a 4 pieds de large & 6 de haut. A 6 toiſes en avant eſt un creux d'eau large de 8 pieds, très-profond; il faut monter là une chute d'eau de cinq pieds.

Digitized by Google

pieds. Nous y fimes un pont avec deux arbres, & lorſqu'un de nous fut monté, on lui allongea les lanternes au bout d'une perche. Au haut de la chûte d'eau la rue s'élargit, mais elle n'a que deux bons pieds de haut; de ſorte qu'il faut paſſer le long de l'eau à quatre pattes la longueur de dix toiſes; après quoi on trouve une place de vingt pieds en quarré, & élevée. Il ſe préſente enſuite une rue de cinq pieds de large, très-haute, de la voûte de laquelle nous vîmes tomber quelques petites pierres; il y en a qui tiennent ſi peu qu'un ſouffle peut les détacher. En cet endroit les trois hommes qui avoient pris à gauche nous rejoignirent, & deſcendirent d'une fenêtre. Les petits tournans qu'ils avoient rencontrés les avoient obligés de laiſſer leurs arbres en chemin. Nous enfilâmes delà une rue élevée; nous y vîmes une pierre très-groſſe qui menaçoit nos têtes. Il fallut ſacrifier un de nos arbres pour l'étayer, & il ne nous en reſta plus que deux. Au bout de cette rue eſt une caſcade très-fournie d'eau & haute de dix pieds. Nous fumes encore obligés de ſcier nos arbres qui étoient

trop longs, &, les ayant dreſſés, le plus hardi y monta le premier ; nous avions abandonné notre perche qui nous gênoit, & qui nous étoit d'un ſi grand ſecours pour nos lumières. Nous jettâmes pluſieurs fois nos flambeaux allumés à celui qui étoit monté ; ils s'éteignoient, & il nous les rejettoit ; à la fin, il en attrapa un allumé. Alors nous grimpames tous, à moitié noyés de l'eau qui nous entroit dans les oreilles.

La voûte étoit ſi baſſe qu'il nous fut impoſſible de monter nos arbres. Nous trouvâmes à quelques pas de là un paſſage ſi peu élevé qu'on s'y écorchoit les reins, en ſe traînant ſur le ventre. Lorſque nous l'eumes paſſé, nous fimes halte, avec du pain & du vin que nous avions attachés à notre cou, & que nous eumes bien de la peine à voiturer juſques-là. Tout en bûvant nous fimes réfléxion aux dangers que nous avions courus, & à ceux que nous aurions à courir pour le retour. Il n'y en avoit aucun qui ne fût meurtri ou tout au moins écorché. La fatigue & le grand froid nous avoient d'ailleurs fait perdre nos forces. Enfin, la crainte qu'une pierre ne vînt à tomber & à nous boucher

Digitized by Google

le passage, nous fit perdre l'envie d'aller plus avant. Notre repas fini, il y en eut un de nous qui eut la hardiesse de s'avançer seul, &, au bout de dix pas, il nous appella pour nous faire voir le jour par un petit trou, qui étoit encore très-éloigné. Il n'est pas douteux que ce ne fût la porte de *Dominique* que nous voyions; mais l'épuisement & la frayeur, comme je l'ai dit, nous firent rebrousser chemin, & nous eumes bien de la peine à revenir, & à reporter nos arbres qui nous étoient nécessaires pour les ponts. Nous primes beaucoup de *Crême de Lune* avant que de sortir. C'est une mousse ou sueur qui sort du rocher, pendant les trois jours de la pleine Lune; au bout de ce temps, cela se fond en eau blanche. Les montagnards en font très-grand cas; ils n'ont que ce remède pour toutes leurs maladies; il est excellent sur tout pour les contusions; il n'y paroît plus au bout de deux jours, en y mettant des cataplasmes de cette *Crême*. Ils guérissent aussi leurs bestiaux avec ce remède, & comme les chûtes sont très-fréquentes en ce païs-là, cette eau est très-recherchée

Tous les ans des Médecins de Montpellier viennent au bas du rocher, où ils n'oſent monter, & achètent de cette *Crême* des petits gardeurs de chèvres, qui leur en apportent. Cette *Crême* ſe conſerve tant qu'on veut; mais elle devient dure comme de la craye. Alors on la délaye dans du lait chaud, & elle retourne dans ſon premier état. On fait auſſi beaucoup de cas des crottes de chèvres de cette montagne, & on les cherche avec ſoin. On trouve ſur le *Mont Pilate* des ſimples qui ont beaucoup de vertu. Plus l'endroit où ils croiſſent eſt élevé, meilleurs ils ſont. Les chèvres broutent ces herbes ſur les cimes de la montagne, & au défaut des herbes mêmes qu'on ne peut pas toujours avoir, on ſe ſert des crottes de ces animaux; on les fait cuire avec de la graine de lin & autres drogues. Elles ſont des cures ſurprenantes; elles guériſſent ſurtout les ulcères radicalement.

En continuant de cotoyer depuis le *Trou de la Lune*, on arrive au commencement du *Vider Feld*, où il y a une cabane nommée *Boueben Sutten*, qui ſignifie la *Baraque des Poliſſons*. C'eſt l'endroit

Digitized by Google

le plus ſauvage de la montagne. Il y croît cependant aſſez d'arbres ; mais ils ſont tous noirs, tortus & briſés par les vents & par le tonnerre. Il ne demeure-là que des enfans de dix à douze ans & un chien, qui ont l'air plus ſauvages que le lieu même. Ils n'ont qu'un troupeau de chèvres qu'ils ont ſoin de traire pour ſe nourrir. Dès qu'un étranger paroît de ce côté-là, ils vont ſe retrancher dans leur cabane, & envoyent le chien après lui ; je l'appelle chien parce qu'il jappe ; mais il a une figure toute particulière & très-hideuſe.

De cette cabane on peut monter au *Vider Feld* en ſe promenant. La pente en eſt douce, & le marcher aſſez uni. On a expétimenté ſur le *Vider Feld* qu'en ſe parlant ſans hauſſer la voix, l'on s'entend très-diſtinctement à plus de trois cens pas, & qu'un coup de piſtolet tiré à la même diſtance ne ſe fait point entendre, mais eſt entendu beaucoup plus loin. Pour peu qu'on ſe place ſur le côté de la montagne, & que le rocher ſe trouve ſeulement de quelques pieds au-deſſus de votre tête, la voix ne s'entend plus ſi bien ; le coup de piſtolet

au contraire s'entend beaucoup mieux qu'en plat pays.

Au dessous du *Vider-Feld*, proche de la métairie de *Brundlen*, il y a un petit lac. Tout auprès est la source du torrent *Rumligue*. Toutes les eaux de ce côté du rocher tombent dedans; de sorte que dans les tems orageux il fait de très-grands dégats, & emporte des habitations entières. Quand il est gonflé par les pluyes l'on ne voit plus que de l'écume & du feu. Les pierres dont il roule une quantité prodigieuse, se rencontrant sans cesse, font autant d'éclairs qui perçent l'eau. L'on trouve de l'or dans son sable, & l'on a ramassé à sa source des pierres chargées de ce métal. C'est de ce torrent que sortent presque tous les arcs-en-ciel qu'on voit en ce païs-là dans la vallée d'*Eigen Thal*: il est dangereux d'entrer dans cette vallée les yeux ouverts; on court risque de perdre la vue.

Le Docteur *Lang* de Lucerne a formé un cabinet de curiosités naturelles, qu'il a trouvées dans ses recherches sur le *Mont-Pilate*. On voit dans ce cabinet une infinité de coquillages

de mer pétrifiés, & des arrêtes & carcasses de poissons. C'est au-dessous de la *Corne du Dôme*, qu'on en rencontre le plus; il y a trouvé aussi du corail. Il a encore remporté des pierres d'ardoise, qui se lèvent aisément par feuilles avec un couteau, & l'on trouve presque dans toutes un poisson. L'arrête se réduit en poussière, mais laisse son empreinte. L'on peut de plus y ramasser une grande quantité de dents de poissons. Tous les Docteurs du païs assûrent que ce sont des langues de serpens. Ils prétendent que dans une certaine saison de l'année, ces animaux se débarrassent de leur langue en la frottant contre le rocher, qu'elle tombe, & se pétrifie ensuite. Mais ce qui détruit leur système, c'est que, depuis quelques années, on a trouvé des machoires & des crânes entiers de poissons, garnis de ces mêmes dents. L'on voit dans le même cabinet du Docteur *Lang* un couteau dont la lame & le manche qui est de corne de cerf, sont pétrifiés, & plusieurs autres singularités, qu'il seroit trop long de détailler ici.

Feu M. *Maillet* avance dans son *Tel-*

liamed qu'il s'eſt trouvé dans le Canton de Berne, un vaiſſeau entier pétrifié. Ce fait n'eſt point vrai ; & il y aſſez de preuves inconteſtables que les montagnes ont été couvertes d'eau, ſans recourir à de faux exemples.

On donne au *Mont Pilate* des leçons pour marcher, comme on en donne ailleurs pour danſer. Il eſt de la dernière importance, dans les endroits périlleux, de ſe ſervir d'un pied plutôt que de l'autre, & il en eſt de même des mains. Il eſt encore eſſentiel, lorſque c'eſt ſur les pointes des rochers que l'on marche, de ſçavoir ſi c'eſt la pointe ou le talon du pied que l'on doit poſer. Faute de ces inſtructions, on peut tomber ou reſter dans une attitude gênante, ſans oſer avancer ni reculer. Il y a des traverſes où l'on ſe pend par les mains ; quelque fois même, il faut reſter accroché par un ſeul doigt ; il ſemble que la nature ait exprès placé des trous pour les y enfoncer. Ces paſſages s'appellent des *chemins ſans péril*, par la raiſon qu'on n'y riſque point de perdre l'équilibre comme ſur ceux où l'on eſt forcé de paſſer debout, collé contre la roche, & où il y a tout au-

Digitized by Google

plus un rebord de six à sept pouces sous vos pieds. Il est prudent de passer dans ces endroits pieds nuds ; on pend ses souliers à son cou.

Les souliers d'usage dans ces montagnes sont une semelle de bois léger qu'on attache avec des cuirs. On y enfonce quatre clous dans le talon, six sous la semelle. Ces clous, qui sont des clous de fer à cheval, sont à l'épreuve, ne cassent jamais, & débordent la semelle d'un demi-pouce.

C'est dans son bâton qu'est la plus grande ressource d'un escaladeur. Il faut que ce bâton soit léger, pliant, & assez fort pour porter l'homme, s'il arrive qu'il soit obligé de placer les deux extrêmités de ce bâton sur deux pointes de rocher, & de se pendre au milieu. La pointe est armée d'un bon fer & déborde de deux pouces au moins.

Lorsque l'on descend un terrein dont la pente est roide, l'on ne marche point le visage tourné vers l'endroit où l'on veut arriver. Le corps qui, dans la descente la plus douce, ne se trouve point d'à-plomb, s'écartant alors d'autant plus de la perpendiculaire que la pente seroit plus roide, on ne feroit pas qua-



Digitized by Google

tre pas ſans culbuter. C'eſt de côté qu'il faut aller en préſentant le flanc à l'endroit où l'on veut arriver, c'eſt-à-dire, au pied du terrein qui eſt en pente. Dans cette poſition, on a un pied plus élevé que l'autre; ſi c'eſt le flanc gauche que l'on préſente, ce ſera le pied droit qui ſera le plus élevé; ſi c'eſt le flanc droit, ce ſera le pied gauche; ce qu'il faut obſerver pour entendre la manière dont on ſe ſert alors du bâton. On le tient à deux mains devant ſoi, placé en eſpèce de baudrier, une de ſes pointes appuyée contre la terre. Lorſque c'eſt, comme nous venons de le dire, le flanc gauche que l'on préſente, c'eſt la main droite qui ſe trouve au bas du bâton, & la gauche eſt à ſon milieu. Dans cette attitude, l'on ſe penche ſur le bâton avec lequel on racle le terrein. On ſent aiſément avec quelle viteſſe on doit aller alors. On ſent de même que c'eſt ſans le moindre danger, puiſque le corps ainſi penché ſur le bâton, s'approchant de la ligne horiſontale, il n'y a point de chûte à craindre. Si par hazard les pieds viennent à manquer, le corps s'appeſantit naturellement ſur la pointe du bâton,

Digitized by Google

& il ne s'agit que de gliſſer vers le bas, la main gauche qui étoit au milieu. L'on ne peut alors gliſſer bien loin, parce que le bâton ſe trouvant preſque perpendiculaire, le moindre petit objet creux ou relevé ſuffit pour en arrêter la pointe.

Lorſque l'on croise, c'eſt-à-dire, qu'au lieu de deſcendre un terrein qui eſt en pente l'on ne veut que le traverſer, on tient de même ſon bâton devant ſoi en baudrier. Toute la différence conſiſte en ce que ſa pointe qui, lorſque l'on deſcend, ſe trouve au-deſſus du pied le plus élevé, doit ſe trouver ici au-deſſous du pied le moins élevé & oppoſée au précipice. Ce n'eſt plus ſur le bâton que l'on ſe couche, c'eſt ſur le terrein. Si l'on perd ſon équilibre, il faut s'abandonner, jetter ſes pieds en dehors, c'eſt-à-dire, vers la pointe du bâton, & gliſſer vers le bas ſes deux mains. De cette manière l'on ſe trouve couché ſur le côté dans l'endroit où étoient les pieds.

La façon dont on deſcend des endroits gazonnés eſt très-ſingulière. Comme ces endroits ſont fort roides & parſemés de pointes de rochers ou de

grosses pierres écroulées ; on se met sur le cul au haut de la prairie. On tient son bâton de la main gauche sans qu'il touche à terre, &, en se penchant sur la cuisse droite, on se laisse aller ; lorsqu'on rencontre une pointe ou une pierre, en donnant un coup plus ou moins fort de la main droite, selon la grosseur de la pierre, le glisseur passe sans y toucher. Le pied gauche qui par cette attitude reste en l'air, sert de gouvernail, & lorsqu'on veut se détourner, il suffit d'en donner un petit coup.

Il faut envisager d'avance, du haut en bas, une pierre où l'on puisse s'arrêter. La roideur dont on glisse vous y dresse sur les deux pieds. Alors on tient son bâton prêt pour se retenir, au cas que la secousse soit trop forte, sans quoi on pourroit aller plus loin la tête la première. Le glisseur a soin de mettre dans sa bouche un petit bois percé, en forme de cure-dent, pour aider à l'action de la respiration. Quand le glisseur se sent aller trop vîte, & que la tête veut lui tourner, il abandonne son bâton, il se retourne sur le ventre, & se retient où il peut avec les mains.

Digitized by Google

Quand on marche dans des endroits roides, semés de cailloux, comme le plus habile peut glisser avec les cailloux, on y va deux ou trois ensemble. On se munit d'une perche; tous la tiennent d'une main, & ils ont leur bâton de l'autre. Par ce moyen si l'un glisse, les autres le retiennent. Si toute la bande glisse, ce qui peut arriver, celui qui a quitté la perche est puni au gré des autres.

Cette pratique est effrayante pour un commençant; mais elle est nécessaire; on s'éprouve peu à peu, d'abord dans des endroits où il y a moins de danger, ensuite dans d'autres où il y en a plus.

Moyennant toutes ces précautions, il y périt peu de monde. On voit culbuter de temps en temps quelques-uns de ceux qui vont chercher & ramener des chèvres égarées. Ces animaux sautent souvent dans des endroits d'où ils ne peuvent retourner; alors on va à leur secours, & on les attache sur son dos. Il est aisé de voir quel péril doit courir un homme chargé d'une chèvre, obligé de passer par des sentiers où l'animal n'osoit se hazarder.

Digitized by Google

Une chose à observer, c'est qu'il est à propos d'être nuds pieds dans ses souliers, parce que l'on rencontre quelque fois des eaux qui sont si froides, que si les bas en étoient imbibés, la fraîcheur, qui se conserveroit plus longtemps, feroit trouver mal.

Il faut encore être legerement vêtu, mais chaudement, parce que plus l'on approche du soleil, plus il fait froid. Ce que l'on ne doit point surtout oublier, c'est d'avoir avec soi des provisions de bouche. L'air est si vif sur ces rochers que si l'on n'y mangeoit presque continuellement, on tomberoit de défaillance. C'est à la ceinture & par derrière que l'on attache ses provisions; à la ceinture, parce que, si elles étoient sur les épaules, leur poids pourroit faire perdre l'équilibre; par derrière, afin qu'elles n'empêchent point d'escalader.

Les Jurés Escaladeurs font leurs preuves sur des pointes de rochers très-élevés & très-escarpés. Une des principales consiste à poser le talon gauche sur la pointe du rocher, de façon que le reste du soulier déborde; il s'agit en

ſuite de poſer le talon du pied droit contre la pointe du pied gauche.

Les montagnards du *Mont Pilate* ont généralement de l'eſprit ; ce que l'on attribue à l'air qu'ils reſpirent. Ils mépriſent les habitans du plat païs, cherchent continuellement à les duper, & ne ſont honnêtes gens qu'entr'eux. Quoiqu'ils ſoient ſous la domination d'un Souverain, ils s'exemptent d'en ſuivre les loix, bien aſſurés qu'on n'ira pas les forcer dans leurs retranchemens. Le travail pénible & continuel qu'exigent les ſoins de leur ménage, ne leur laiſſe pas le temps de penſer à une religion. Lorſqu'ils deſcendent en bas, ils vont machinalement à la meſſe, pour ſuivre la foule, & l'on ne les entend parler ni pour ni contre Dieu. Ils s'appliquent beaucoup à l'étude de la nature, & en raiſonnent aſſez bien.

Ils ne ſouffrent point de femmes dans leurs cabanes, de crainte qu'elles ne faſſent tourner leur laitage. Comme ils ne peuvent occuper le haut de la montagne que quatre mois de l'année à cauſe des neiges, ils ont des habitations à mi-côté, où ils paſſent l'hyver, & où

ſe tient leur famille. Ils ne vivent exactement que de laitage ; encore ne donne-t-on aux valets de Métairie que moitié lait & moitié eau ; ce qui fit dire à l'un d'eux que s'il étoit roi de France, il auroit trente vaches à lui tout ſeul, & boiroit ſon lait pur. Malgré cela on vit très long-temps ſur ces montagnes.

Les coupes de bois y ſont très-périlleuſes. L'on ne coupe que les arbres des lieux eſcarpés. On reſpecte les autres pour ſervir d'abri aux beſtiaux. Lorſqu'on abat un ſapin, ceux qui y ont travaillé jettent un cri de joye, qui ſe fait entendre fort loin ; ſi le craquement de l'arbre n'eſt point ſuivi de ce cri, c'eſt une preuve que quelqu'un eſt bleſſé, & alors tout le monde s'empreſſe pour le ſecourir. Ils ont une fabrique de gros draps de poils de chèvre, ſans teinture ; de ſorte qu'ils ſont tous vêtus uniformément.

Leur langage différe de celui du plat-païs, & ils ſont convenus entr'eux de mots qui ſignifient des phraſes entières : ils parlent, comme nous écrivons quelquefois, par abréviations.

Ils ont conſervé des Romains les

Digitized by Google

joûtes où ils ſe plaiſent beaucoup. Ces jeux ſe paſſent en préſence des Jurés qui adjugent le prix ; & celui qui l'a gagné le conſerve juſqu'à ce qu'il trouve ſon maître, & qu'il ſoit terraſſé à ſon tour. L'on n'y voit jamais de ſang répandu ; il eſt même très rare qu'ils ſe mettent en colère les uns contre les autres ; leurs combats ne ſont que d'amitié. Mais lorſque quelqu'un du plat païs va jouter contr'eux, l'animoſité s'en mêle, parce qu'ils ſe croyent fort au deſſus de toute notre eſpèce.

On a bien de la peine à concevoir qu'un peuple ſe choiſiſſe une demeure auſſi affreuſe & y mène gaîment une vie auſſi dure. Mais quel empire n'a pas ſur le cœur de l'homme l'amour de la liberté ! Elle peut bien rendre des deſerts, des antres, des rochers plus agréables que les plaines les plus riantes & les plus fertiles, puiſqu'elle fait ſouvent préférer la mort à la vie.

Digitized by Google

## DIE TROYANERINNEN EIN TRAVERSPIEL.

## LES TROYENNES, TRAGÉDIE.

LE ſuccès que la Tragédie des *Troyennes*, par M. *de Chateaubrun*, de l'Académie Françoiſe, a eu ſur notre Théâtre eſt encore préſent à notre eſprit, & ſe renouvelle de temps en temps par les repriſes de cette piéce. Elle vient d'ailleurs d'être imprimée tout nouvellement; elle ſe vend chez *Brunet* Imprimeur-Libraire rue ſaint Jacques, vis-à-vis les Mathurins; il n'y a donc perſonne qui ne ſoit à portée de la lire & d'en juger. Nous ſaiſiſſons avec empreſſement cette circonſtance pour procurer à ceux de nos lecteurs qui aiment les parallèles, le plaiſir de comparer à cette Tragédie une Tragédie Allemande ſur le même ſujet, faite long-temps avant la Françoiſe, & le coup d'eſſai de M. *Schlegel*. Il retoucha ſes *Troyennes* dix ans après les avoir compoſées, & des corrections

Digitized by Google

ſévères les mirent dans l'état où nous les voyons aujourd'hui. On les trouve dans le Recueil intitulé : *Theatraliſche Werke Durch Johann Chriſtian Schlegel*; c'eſt-à-dire, *Ouvrages de Théâtre par M. Jean-Chrétien Schlegel*, à Copenhague chez *Mumme* en 1747.

M. *Schlegel*, Saxon, naquit avec beaucoup de talent pour la Poëſie. Il fit ſes études à Leïpſick, & fut lié d'amitié avec Mrs *Gellert*, *Rabener* & *Cramer*; il eut part comme eux aux quatre premiers volumes du *Supplément aux Amuſemens de la Raiſon & de l'Eſprit*, qui eurent tant de vogue en Allemagne. Il fut appellé en Dannemarck où le Roi lui donna une place de Profeſſeur dans l'Académie de Soroë. Il ſe chargea en même temps de l'éducation du fils unique de M *de Hagedorn*, Amiral des Flottes Danoiſes. La mort prématurée du maître & de l'élève fit perdre au Dannemarck les grandes eſpérances qu'il avoit conçues de l'un & de l'autre. On nous aſſûre que M. *Schlegel* étoit plus en état que perſonne de donner une forme heureuſe au Théâtre Allemand. Nous avons de lui dans le comique *Le Triomphe des Bonnes Femmes*

Digitized by Google

& *le Myſtérieux* qui eſt un de ces caractères que *Molière* n'a fait qu'indiquer pour ceux qui pourroient un jour marcher ſur ſes traces. M. *Schlegel* avoue lui-même qu'il a pris l'idée de cette piéce dans ces paroles du *Miſantrope* :

C'eſt de la tête aux pieds un homme tout myſtère,
Qui vous jette en paſſant un coup d'œil effaré,
Et ſans aucune affaire eſt toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde ;
A force de façons il aſſomme le monde :
Sans ceſſe il a tout bas, pour rompre l'entretien,
Un ſecret à vous dire, & ce ſecret n'eſt rien.
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et, juſques au bon jour, il dit tout à l'oreille.

Notre auteur s'attacha cependant par préférence au tragique. Sa *Didon* & ſon *Hermann* méritent ſurtout que nous les faſſions connoître un jour. Son *Canut* eſt pris dans l'ancienne hiſtoire du Nord, très-fertile en grands caractères & en événemens remarquables. Cette tragédie fut très-bien reçue par la Nation qui en avoit fourni le ſujet. Mais il eſt temps d'en venir aux *Troyennes* Allemandes.

Digitized by Google

## ACTE I.

### SCENE I.

HÉCUBE, ANDROMAQUE.

HÉCUBE.

Il faut enfin abandonner ce Temple, ô ma chère *Andromaque*. Il devroit nous servir d'asyle ; mais le meurtre & l'horreur en ont souillé l'éclat, & nous n'y sommes pas plus en sureté que dans cette place. Ce sanctuaire où nous sommes si souvent entrées en triomphe, n'est maintenant qu'un informe monceau de pierres où les Dieux ne sont plus adorés que par des esclaves. Nous allons nous éloigner des cendres de Troye. Jette, avant que de les quitter, un dernier regard sur les tristes débris de cette ville superbe. Rappelle-toi tous les maux qui nous sont arrivés ; ose envisager ta misère. Ces lieux, où nous donnions des loix, sont devenus notre prison. Voici l'endroit où coula le sang de *Priam* ; c'est dans ces décombres qu'il te faut chercher ce magnifique Palais embelli par tes charmes, & où je reçus tant d'hommages,

Le seul tombeau d'*Hector* n'est point encore profané. L'ennemi & les flammes ont jusqu'ici respecté sa gloire. Tout le reste est détruit. C'est envain que les yeux cherchent Troye ; ils ne peuvent la reconnoître. La magnificence de ses portes, la pompe de ses tours, tout est disparu. On va même bientôt nous entraîner loin de ces précieuses ruines. Pleurons sur elles, ma chère *Andromaque* ; donnons-leur des larmes tandis qu'on nous laisse la triste consolation de les voir.

ANDROMAQUE.

Un peu moins touchée des malheurs de cette ville, occupez-vous un peu plus des vôtres. *Hecube* ne songera-t-elle jamais qu'elle est esclave & sera-ce toujours en Reine qu'on l'entendra se plaindre ? Les Dieux nous ont réduites aux extrémités les plus humiliantes. Déja nos vainqueurs nous partagent entr'eux ; ils nous regardent comme un vil butin ; & nous tirent insolemment au sort. Dans cette infortune, plus terrible que la mort même, se peut-il que vous soyez encore sensible à de moindres revers ? Au reste, mes malheurs sont plus cruels que les vôtres,

Digitized by Google

qui ne peuvent durer. Ces cheveux blancs, que je vous envie, vous disent que l'instant approche où vous retrouverez votre liberté, tandis que ma jeunesse m'offre le tableau d'une longue misère.

HÉCUBE.

Je dois sans doute attendre la mort, & je la souhaite depuis long-temps. Mais combien de fois n'a point été trompée mon attente, quand je me flattois le plus de la voir remplie? Que n'ai-je le bonheur de reposer tranquillement parmi les urnes sacrées qui renferment les cendres de mes ancêtres? Pourquoi le jour où Troye périt ne m'a-t-il pas vue périr aussi? Vous êtes digne d'envie, troupe de héros que le trépas a moissonnés! Le même feu qui dévora votre ville, vous a consumés, & ses débris vous serviront de monumens. Fortuné *Priam*, Époux, Roi, Maître, & Héros, tu n'as point survécu au coup qui nous enlève tous ces noms, & ta bouche est exempte de plaindre le sort de ton Empire. Et toi *Hector*, toi mon fils, que tu es heureux! Tant que tes yeux furent ouverts à la lumière, tu ne nous laissas craindre aucun ennemi, &, bien loin de

nous voir servir des maîtres, tu ne nous vis jamais vaincus. Si, marchant à la gloire avec moins d'ardeur, tu avois une seule fois évité la rencontre d'*Achille*, qui auroit osé teindre ce Palais du sang de ses Rois? Il fut ton époux, *Andromaque*. Ce n'est pas le nombre des enfans qui fait le bonheur des mères; de tous les miens *Hector* est le seul qui m'ait donné de la joie. Oh! Dieux, falloit-il que je devinsse mére tant de fois pour donner la vie à *Pâris*? S'il n'eût jamais vû le jour, Troye brilleroit de son ancienne splendeur, & je serois heureuse. Je ne connoîtrois point les Grecs, je ne connoîtrois point *Hélène* & je serois environnée de filles & de fils. Les liens de l'esclavage attendent *Polixène*; d'autres nœuds l'attendroient. Nos fiers ennemis ne distribueroient point entr'eux les filles de *Priam*, & ils n'amèneroient point en triomphe à leurs femmes des esclaves plus nobles qu'elles. Qui sçait encore si c'est là que se bornera notre infortune? Le Ciel n'est point appaisé, & je tremble lorsque je vois tant de malheurs, & qu'il en est tant d'autres qui peuvent arriver.

ANDROMAQUE,

Digitized by Google

ANDROMAQUE.

Pourquoi chercher de nouveaux ſujets de plaintes ? Les Dieux nous ont frappés de trop de coups, pour que leur colère ne ſoit point épuiſée.

HÉCUBE.

Ce n'eſt pas pour moi que je crains : qui n'a plus rien à perdre, n'a plus rien à redouter. Si je frémis, c'eſt pour cette ville déſolée qui peut encore faire des pertes, même après ſa chute. Troye vit encore dans les enfans de *Priam*. Si je n'étois que mère, je les livrerois plutôt au trépas qu'à l'eſclavage ; mais je ſuis Reine, & Troye me fait chérir leur vie. C'eſt pour elle que je préfère leur ſouffrance à leur mort, afin qu'il y ait quelqu'un de notre race qui plaigne le courage d'*Hector*, qui loue la bonté de *Priam*, & qui montre par ſes actions à la poſtérité qui entendra le nom de Troye, combien de grandeur a péri avec elle. Tels ſont mes deſirs ; telles ſont auſſi mes craintes. Quand je conſidère l'illuſtre enfant de ton époux, quand je ſonge que *Polyxène* peut encore donner le jour à des héros, je tremble que la barbarie ne détruiſe ces derniers



Digitized by Google

rejettons d'une famille infortunée.

ANDROMAQUE.

Que d'horreurs vous me faites entrevoir, auxquelles je n'aurois pas penſé ! Quelqu'incertaines que ſoient vos terreurs, elles ont droit de m'allarmer. Quels maîtres le ſort va-t-il nous donner ? C'eſt ce que j'ignore, & ce que je ne puis ignorer davantage. Je vais donner ordre à *Lichas* de ſe rendre au camp des Grecs, pour y découvrir notre deſtinée.

SCENE II.

HÉCUBE, UN SOLDAT GREC.

LE SOLDAT.

Reine infortunée, mes armes t'apprennent que je ſuis Grec. Ma préſence ne doit pas cependant t'effrayer. Un jour vaincu par ton peuple, on me donna la vie; c'eſt un bienfait que je dois reconnoître. Notre armée ne ſe rappelle qu'avec impatience le temps que lui a coûté ſa victoire. Les regards de nos guerriers ſont tournés vers les côtes de la Grèce où ils brulent d'arriver. Mais les élémens ne ceſſent point

Digitized by Google

de nous faire la guerre. Les vents nous retiennent lorſque nous voulons y retourner, & il faudra comme autrefois répandre le ſang humain. *Achille* s'eſt montré cette nuit ſur ſon tombeau. » Grecs, s'eſt-il écrié, appaiſez la co-» lère de *Thétis*. C'eſt envain que vous » attendrez des vents favorables, tant » que vous ne ſacrifierez point ſur le » tombeau de ſon fils. » *Ulyſſe* a été le premier informé de cette apparition, & *Calcas* a prononcé qu'il falloit, pour ſe réconcilier *Thétis*, ſacrifier la plus belle Troyenne.

HÉCUBE.

Grec généreux, dont le cœur eſt aſſez noble pour me montrer de la reconnoiſſance lorſque je ne puis plus rien pour toi, parle, apprens-moi ſans détour ce qu'il me faut craindre ou eſpérer. Eſt-ce dans mon ſang que l'on veut choiſir la victime, que peut-être *Ulyſſe* demande encore plus qu'*Achille* ? Ou n'aurois-je pas plutôt la conſolation de voir venger ſur *Hélène* la chute de Troye ?

LE SOLDAT.

Pour ton païs & pour le nôtre, je voudrois qu'*Hélène* expiât par ſon ſang



Digitized by Google

tant de meurtres dont elle a été la cauſe. Mais tout le monde ignore le nom de celle que nos chefs deſtinent à la mort.

HÉCUBE.

Si les Enfers & les Dieux ne nous épouvantent point par de vaines menaces, ſi les charmes & la beauté ne ſont point donnés pour ſemer la diſcorde, ſi la juſtice ennemie de la guerre & du carnage ne doit point laiſſer ſans vengeance le ſang des héros, *Hélène*, dont l'orgueilleuſe eſpérance s'orne déja de nos dépouilles, a triomphé trop tôt. Elle ſera la victime que Troye & la Grèce ne demanderont pas moins qu'*Achille*.

LE SOLDAT.

Voici *Talthybius*. Souffrez que je me dérobe à ſes regards.

SCENE III.

HÉCUBE, TALTHYBIUS.

*Talthybius* apprend à *Hécube*, que, dans la diſtribution que les Grecs ont faite des captives, le ſort l'a donnée à *Ulyſſe*. *Hécube* déplore ſa deſtinée,

Digitized by Google

qui la met entre les mains de celui de ſes ennemis qu'elle doit le plus déteſter. Elle s'informe enſuite du deſtin d'*Hélène*. « Elle retourne dans ſes Etats, » répond *Talthybius*; un ſoupir, un regard de ſes yeux baignés de larmes, lui ont rendu *Ménélas* & la couronne de Sparte. Sa beauté, dont dix » ans n'ont point affoibli l'éclat, défend » encore ſes anciens droits dans le » cœur de ce Prince, qui l'excuſe, & » qui lui parle d'amour, au lieu de lui » faire reſſentir les effets de ſa colère. «

*Hécube* s'emporte en imprécations contre l'injuſtice des Dieux, invite *Aſtrée* à redeſcendre ſur la terre pour punir les humains, & finit par demander à *Talthybius* ce que l'on dit au camp, & ſi *Calcas* ne parle pas d'une victime qui doit appaiſer *Neptune* & les manes d'*Achille*. » Un Hérault, » répond *Talthybius*, ne peut rien dire » au-delà de ce qu'on lui a ordonné. » Vous ſerez à *Ulyſſe*; *Andromaque* ſera à » *Pyrrhus*, & *Caſſandre* a touché le cœur » du Roi; voilà, Reine, ce qu'on m'a » chargé de t'apprendre. Lorſqu'il ſera » temps, on déclarera le ſort des autres » captives. »



Digitized by Google

HÉCUBE.

» Eh pourquoi ne le point déclarer ? » Cette réserve me remplit d'effroi ! » Quelle victime destine-t-on à *Achille* ? » O Grec, annonce-moi mon triste sort. » Est ce *Polyxène*, est-ce ma fille que re- » garde ce sacrifice? Parle, & que la pitié » t'engage à m'apprendre ce que l'on » me cache. C'est le dernier coup qu'on » puisse me porter ; ne souffre pas qu'il » me frappe inopinément. Mais quoi ? » Mes pleurs te font fuir ! Ah ! ton si- » lence ne me dit que trop ce que tu » trembles de me découvrir. « *Talthybius* sort.

SCENE IV.

POLYXÈNE, HÉCUBE.

POLYXÈNE.

Ah ! ma mère, nous abandonnerez-vous plus long-temps ? Ne voulez-vous plus embrasser avec nous le pied des autels ? Le moindre bruit remplit de crainte & d'horreur le cœur de vos filles, & leur fait appréhender que vous ne quittiez la vie sans elles.

Digitized by Google

HÉCUBE.

Oui, retournons au temple de *Pallas*. Tâchons d'obtenir d'elle ma mort & ta vie.

POLYXÈNE.

Ma vie !

HÉCUBE.

C'eſt elle que l'on demande.

POLYXÈNE.

Me voilà donc enfin au comble de mes vœux ! Le Ciel, que j'importune depuis long-temps, m'accorde enfin un meurtrier. Sa main va me ſouſtraire à l'eſclavage, & la terre Troyenne me recevra dans ſon ſein, avant que je ſois deshonorée par le mépris, par l'inſulte & la ſervitude. Mais qui vous a appris cette heureuſe nouvelle ? *Hécube* lui répond qu'elle n'eſt pas encore certaine qu'on en veuille à ſes jours. Tout ce qu'elle ſçait, c'eſt que les manes d'*Achille* veulent être appaiſés par le ſang de la plus belle Troyenne. „ *Caſſandre*, „ *Andromaque* & moi, continue-t-elle, „ ſommes deſtinées à l'eſclavage ; il n'y „ a que toi, ſur le ſort de laquelle on „ garde le ſilence. Pourroit-on confon„ dre *Polyxène* avec ces femmes vulgaires „ qui ne méritent pas qu'on les informe

„ de leur deſtinée ? Quel ſujet de crain-
„ te pour ta mère ! Et toi, cruelle, lorſ-
„ qu'elle t'apprend les dangers qui te
» menacent, tu es aſſez inſenſible à
» ſes larmes pour ſouhaiter qu'ils ar-
» rivent. «

POLYXÈNE.

Ah, que ne ſuis-je la plus belle des Troyennes ? Cet avantage me vaudroit la mort, & je trouverois du moins un aſyle dans ce que la nature a de plus terrible. Faut-il donc que livrée à de longues douleurs, j'aviliſſe ma naiſſance par l'eſclavage ? Faut-il qu'après avoir eſſuyé les mépris de la Grèce, j'aye encore à redouter le ſort de *Caſſandre* ? Se peut-il qu'*Hécube* m'aime aſſez peu pour que ma vie l'attriſte moins que ma mort.

Sa mère lui répond qu'elle ne ſouhaite la mort que parce qu'elle n'a pas le courage de vivre. » Tu pourrois » un jour, continue-t-elle, donner à » Troye de nouveaux citoyens ; mais » tu préfères la honte d'honorer par ta » mort le meurtrier de ton frère. Per- » mettez, répond *Polyxène*, que la mort » de votre fille honore un ennemi au » tombeau. Ce malheur eſt encore pré-

Digitized by Google

» férable pour elle à celui de voir ſa
» vie augmenter l'orgueil des vivans.
» Mais pourquoi combattre une réſo-
» lution, que je ne ſuis pas sûre d'être
» à portée d'exécuter. Allons plutôt ap-
» prendre à mes ſœurs un danger dont
» elles peuvent être menacées, ainſi
» que moi. « *Elles ſortent.*

## ACTE II.

### SCENE I.

AGAMEMNON, TALTHYBIUS.

*Talthybius* paroît étonné que la deſtruction de Troye n'ait point calmé les Dieux, & qu'ils exigent encore une victime, choiſie parmi les reſtes infortunés de la famille de *Priam*.

» *Achille*, répond *Agamemnon*, nous
» commande la plus horrible barbarie.
» C'eſt le ſang humain qu'il veut que
» nous faſſions couler; tout autre ſacri-
» fice ſeroit indigne de ſes hauts faits,
» & terrible après ſa mort comme
» pendant ſa vie, ce ſont les plus no-
» bles victimes qui tombent ſous ſes
» coups. Ce n'eſt point l'amour que j'ai

» pour *Cassandre*, continue-t-il, c'est » la seule pitié qui m'intéresse pour le » reste des Troyens... Qui sçait d'ail- » leurs, si, au lieu d'appaiser le Ciel par » ce sacrifice, nous ne l'irriterons pas » davantage. «

Le résultat de cette scène est d'apprendre au spectateur, qu'*Ulysse*, *Calcas* & *Pyrrhus* veulent le trépas de *Polyxène*, qu'*Agamemnon* voudroit la sauver, mais qu'il ne peut s'opposer à tout le peuple que la superstition anime à cette mort.

## SCENE II.

Dans l'instant où *Agamemnon* prend la résolution d'aller apprendre lui-même à *Hécube* la demande d'*Achille* & la fureur de *Pyrrhus*, afin d'adoucir par sa propre affliction la douleur de cette mère infortunée, *Cassandre* paroît sur la scène. „ Te voici, dit-elle à *Aga-* „ *memnon* dans un mouvement pro- „ phétique, te voici, meurtrier, dont „ le fer fait cruellement expirer l'inno- „ cence ! C'est un crime dont tu ne peux „ te laver ; en consentant à la cruauté „ des autres, c'est toi-même qui cou-

Digitized by Google

„ tonnes la victime, & qui portes le „ coup par lequel on ſe flate d'appaiſer „ les Enfers. Pourquoi tarder à te ſouil- „ ler de notre ſang ? Quoi ! tu recules, „ tu pâlis, tu trembles ! Un chef de „ meurtriers doit avoir plus de cou- „ rage. " *Agamemnon* lui réplique qu'un Roi protège vainement ceux dont le Ciel veut la perte. „ La ſoif du ſang, re- „ prend *Caſſandre*, voilà le Dieu qui „ parle dans *Calcas*. A quoi donc at- „ tribuer, replique *Agamemnon*, ces „ obſtacles que toute le nature met à „ notre retour. O ruines, s'écrie *Caſ- „ ſandre*, ô Temples, dont les autels „ ont été profanés par le meurtre, par le „ viol & le ſacrilége, apprenez-lui ce „ qui irrite les Dieux. Et vous, tom- „ beaux, qu'a détruits une fureur im- „ pie, apprenez-lui pourquoi les ma- „ nes ſont indignés. O *Pallas*, ô *Nep- „ tune*, vengez-nous. Des ſcélérats ont „ été les inſtrumens de votre colère, „ puniſſez-les à leur tour. Mais je vois „ déja leurs vaiſſeaux diſperſés de tous „ côtés ; les éclairs fendent les nues, „ l'air s'obſcurcit, & leur flotte s'en- „ gloutit dans les immenſes abymes de

„ l'Océan. Armée de la foudre de *Ju-*
„ *piter*, *Minerve* venge la profanation
„ de ſes autels. Je te vois périr, *Ajax*,
„ lâche raviſſeur de ma pudicité. Il erre
„ au gré de l'onde, ce blaſphémateur
„ effréné; une foible planche eſt le ſeul
„ Dieu qui le protége, & les flots qui
„ le briſent contre un rocher, puniſſent
„ & terminent ſes blaſphêmes impies.
„ La fortune s'attache à *Ulyſſe*, & pro-
„ longe les erreurs de ſa courſe vaga-
„ bonde. Toi-même enfin, *Agamem-*
„ *non*, connois ta propre deſtinée. Des
„ mains féminines vengent ſur toi l'Em-
„ pire que tu as renverſé, &c. " *Aga-*
*memnon* troublé ordonne en ſortant à *Talthybius* d'aller dire à *Pyrrhus* que *Polyxène* vivra tant qu'il jouira lui-même de la lumière.

## SCENE III.

*Caſſandre*, qui tient ſeule un inſtant la ſcène, s'adreſſe aux débris de Troye & les invite à ſe réjouir, en leur annonçant qu'elle va les venger, & qu'elle ſera la cauſe du trépas d'*Agamemnon*.

Digitized by Google

## SCENE IV.

*Hécube* & *Andromaque* arrivent. Dans l'enthousiasme où elles voyent *Cassandre*, *Hécube* lui demande si elle sçait qui sera la victime. » Les Dieux, réplique *Cas-* » *sandre*, n'ont pas besoin de révéler ce » que les hommes sçavent. Mes im- » précations ont fait fuir le hérault » chargé de vous annoncer ce que vous » desirez de sçavoir. Mais bien-tôt vous » apprendrez deux funestes nouvelles, » au lieu d'une. « *Elle sort.*

## SCENE V.

### ANDROMAQUE, HÉCUBE, LICHAS.

*Lichas* apprend à la Reine que *Pyrrhus* & *Ulysse* sont d'intelligence pour lui enlever ce qu'elle a de plus cher. Se tournant ensuite vers *Andromaque*, il lui dit que leur rage demande la mort de son fils. Les Grecs le craignent déja dans un âge où il sçait à peine qu'il existe, & c'est le souvenir du courage de son père qui va lui coûter la

Digitized by Google

vie. On a résolu de le précipiter du haut d'une tour.

*Hécube* exhorte *Andromaque* à prendre soin de la conservation de son fils & à sauver en lui tout l'espoir de Troye. Après bien des incertitudes sur le choix d'un asyle, *Andromaque* se détermine à le cacher dans le tombeau d'*Hector*. » Les cris lugubres de son fils, dit-elle » en quittant la scène, rappelleront » peut-être ses manes à notre secours. » Qu'il soit encore après le trépas le dé- » fenseur des siens! « Elle sort pour aller chercher *Astyanax* qu'*Hécube* demande à voir, avant qu'elle le cache dans le tombeau.

## SCENE VI.

### HÉCUBE, LICHAS.

*Lichas* resté seul avec *Hécube* lui apprend ce qu'elle sçait déja de *Talthybius*, qu'il s'est répandu un bruit qu'*Achille* vouloit qu'on lui sacrifiât la plus belle des Troyennes ; mais il ajoûte qu'il a rencontré *Agamemnon* qui lui a paru consterné. *Hécube* lui ordonne d'aller trouver le Roi & de tout employer

Digitized by Google

pour le confirmer dans les sentimens de pitié où il paroît être.

## Scene VII.

*Andromaque* rentrant avec *Astyanax*, le présente à *Hécube*. „ Voilà, lui dit-„ elle, celui que me ravit la gloire „ d'*Hector*. Voilà celui qui effraye les „ guerriers, qui fait trembler les hé-„ ros, & que nous sommes contraintes, „ ajoute *Hécube*, en embrassant le jeune „ Prince, d'enterrer tout vivant. “ Durant cet embrassement, *Andromaque* adresse ses prières à l'ombre d'*Hector*, & la conjure de revenir au moins dans son tombeau pour protéger son fils.

# ACTE III.

## Scene I.

*Pyrrhus* & *Agamemnon* se présentent à la fois sur la scène ; l'un pour emmener *Polyxène*, l'autre pour la défendre. Le Roi représente à *Pyrrhus* qu'il a jusqu'ici souffert ses emportemens avec douceur, mais que sa férocité, qui ne connoît point de bornes,

Digitized by Google

le forceroit enfin à ſe ſouvenir qu'il étoit ſon chef, & à ſe faire reſpecter. „ Tous nos Princes aſſemblés, répond „ *Pyrrhus*, voilà ceux à qui je conſens „ de déférer ; je ne connois point „ d'autre autorité. Ta compaſſion n'eſt „ qu'une foibleſſe. Songe à ce que tu „ dois à mon père. Sans lui ſerois-tu „ vengé ? N'eſt-ce pas ſa mort qui ta „ couvert de lauriers, & tu refuſes à „ ſes manes errans la victime qu'ils „ demandent ! Ceſſe de croire, reprend „ *Agamemnon* que ceux qui vivent, „ puiſſent en aucune manière troubler „ le repos des ombres. Notre état après „ la vie ne dépend que de nous ſeuls, „ & le Juge qui fait trembler les Enfers ne demande pas ſi nous ſommes „ vengés, mais comment nous avons „ vêcu. "

## SCENE II.

*Ulyſſe* arrive, & dit à *Pyrrhus* & à *Agamemnon* que leur querelle allarme déja tout le camp. „ Appaiſe-la donc, „ lui dit *Pyrrhus* en s'en allant, tandis „ que je n'ai pas encore tiré l'épée. „ Ta fierté, replique *Agamemnon*, ne „ ſçauroit m'ébranler. Tu menaces,

Digitized by Google

„ c'en eſt aſſez pour conſerver la vie à „ *Polyxène*. Qui reçoit des loix, n'eſt pas „ digne d'en donner. "

## SCENE III.

*Ulyſſe*, qui a crû d'abord que le ſort de *Polyxène* touchoit *Pyrrhus*, & qu'il s'oppoſoit à ſa mort, eſt ſurpris d'apprendre le contraire du Roi même, & de voir que c'eſt lui qui s'intéreſſe pour elle. Il lui dit qu'il deshonore *Achille*, & qu'il auroit dû plutôt ne pas conſentir à ce ſacrifice que de ſe rétracter. „ Quiconque ſe rétracte, continue-t-il, „ prend une réſolution de trop. Une „ pareille conduite, qui n'eſt que blâ„ mable dans un particulier, eſt un „ crime dans un Roi, qui apprend ainſi „ aux peuples à violer les loix. C'en „ eſt une pour un Prince, lui répond „ *Agamemnon*, de ne ſe point décider „ aiſément lorſqu'il y va de la vie des „ hommes. On ne doit point, reprend „ *Ulyſſe*, oppoſer des réflexions à la „ volonté des Dieux; &, quand le ciel „ n'exigeroit pas la mort de *Polyxène*, „ la ſûreté de la Grèce l'exigeroit. Les „ Dieux, reprend *Agamemnon*, ne par-

Digitized by Google

„ lent point par la bouche de ceux
„ qui veulent des forfaits. Je n'écoute-
„ rai pas davantage une politique fauſſe
„ & cruelle, & *Agamemnon* vivra plûtôt
„ encore pendant dix ans ſéparé de ce
„ qu'il a de plus cher, que de conſentir
„ à la mort des enfans, aux douleurs
„ des femmes, & à un ſacrifice odieux.
„ Ce ne fut donc, reprend *Ulyſſe*,
„ que pour avoir le commandement
„ de l'armée, que tu eus le courage
„ de ſacrifier ta propre fille ? Tu re-
„ fuſes aujourd'hui un peu de ſang en-
„ nemi à la ſûreté de la Grèce. Mais
„ ſi ta longue abſence & tes triomphes
„ t'ont fait oublier ta patrie, ne t'ou-
„ blie point toi-même ; ſonge que le
„ peuple une fois ému, briſe, comme
„ la mer en fureur, tout ce qui lui ré-
„ ſiſte. " *Agamemnon*, frappé de ce diſcours, veut qu'*Ulyſſe* ſe charge ſeul de cette cruauté, & ajoûte, en quittant la ſcène, qu'il lui laiſſe le ſoin d'apprendre aux Troyennes quelle eſt la victime qu'*Achille* demande.

## SCENE IV.

*Polyxène* arrive dans l'inſtant où *Ulyſſe*

Digitized by Google

eſt incertain à laquelle des Princeſſes il doit s'adreſſer d'abord. „ Parle, lui „ dit-elle, je ſuis préparée à écouter „ ce que tu peux avoir à me dire. On „ ſçait que la ruſe t'accompagne, & „ que tu n'as jamais que des malheurs » à annoncer. Auſſi tout le monde a » t-il fui ta préſence. Je ſuis la ſeule qui » n'ai point couru embraſſer les autels, „ & qui te vois ſans effroi. « *Ulyſſe* cherche à écarter les reproches que lui fait *Polyxène*, & lui demande ſi, dans le temps où ils avoient encore beaucoup à donner à *Hector*, ils auroient refuſé quelque choſe à ſon ombre. » Rien, pas même mon ſang, répond » *Polyxène*. Eh bien, reprend *Ulyſſe*, » nous ne devons pas moins à *Achille*; » il nous demande une victime; nous » ne pouvons la lui refuſer. « *Polyxène* croit d'abord que c'eſt *Caſſandre*. *Ulyſſe* lui apprend enfin que c'eſt elle-même. » La gloire d'être la victime » d'*Achille* eſt bien peu de choſe, lui » dit-elle; mais les Grecs m'ont rendu » la vie aſſez mépriſable pour ne pas » la regretter. « *Ulyſſe* applaudit à ſon courage, auquel tant de peuples vont, dit-il, devoir leur bonheur.

### SCENE V.

*Hécube* qui paroît, ayant appris de *Polyxène* même que sa mort est résolue, s'emporte contre *Ulysse*. Après un dialogue assez long, celui-ci s'informe du fils d'*Hector*, que l'armée demande, & que la prudence ne permet point de laisser entre les mains de sa mère. » Ne déguise plus rien, » lui dit alors *Hécube*. Va, meurtrier, » va chercher le fils d'*Hector*, & l'ar» racher de l'autel. N'est-ce pas assez » de le perdre ? Oserois tu bien exiger » que je le trahisse ? Veux-tu que, sans » verser des larmes, je le conduise » moi-même sur la tour, & que je l'en » précipite de mes propres mains ? Va » le prendre, si tu peux, mais cesse de » me le demander. «

## ACTE IV.

### SCENE I.

ANDROMAQUE *seule.*

Où irai-je me cacher, pour que mes

Digitized by Google

douleurs ne trahiſſent point le plus cher des fils, & que mes yeux, interprètes des tourmens de mon cœur, ne portent point contre lui un témoignage mortel. O mon cher fils, les regards perçans de nos cruels ennemis te cherchent de toutes parts. *Ulyſſe* lui-même eſt à ta pourſuite ; ſera-ce lui que je pourrai tromper ? Mais que vois-je ? O ciel ! C'eſt déja le barbare ; c'eſt lui-même.

## Scene II.

ANDROMAQUE, ULYSSE.

ULYSSE.

*Andromaque* cherche peut-être ici ſon fils.

ANDROMAQUE.

Ah, *Ulyſſe*, c'eſt inutilement que je le cherche depuis le lever du ſoleil. Mon triſte cœur commence à renoncer à la douceur de le voir. Sans doute il ſera déja tombé ſous le fer dont les Grecs le menacent, au cas que je le retrouve. Encore s'il étoit mort de ta main, ce ſeroit une eſpèce de conſolation pour ſa mère, & tu aurois l'humanité de lui rendre ſon corps.

Digitized by Google

ULYSSE.

Je ſuis père, *Andromaque*, & je ne puis être inſenſible à vos douleurs : c'eſt auſſi pour moi le chagrin le plus vif d'être contraint d'exécuter la volonté des Grecs. Mais, dans quelque agitation que me jettent mes ſentimens, je ne ſuis point aſſez troublé pour oublier qui vous êtes. Votre vertu, votre amour maternel ſont plus connus d'*Ulyſſe* que de perſonne, & ce n'eſt point à lui que vous perſuaderez que votre fils vous a été enlevé à votre inſçu. Il ſçait trop, pour le croire, que, dans ces inſtans de carnage, où l'on n'eſt occupé que de ſon propre ſalut, votre corps lui a ſervi de bouclier, qu'il n'a point quitté vos bras, & que vous le portiez au milieu des flammes. Ces circonſtances, que je me rappelle avec admiration, ne me permettent point de vous croire, & l'intérêt que vous preniez alors à votre fils me répond de l'intérêt que vous y avez toujours pris.

ANDROMAQUE.

Vous avez raiſon, *Ulyſſe*; il y auroit de l'injuſtice à croire que mon fils a ceſſé de m'être cher. Ce n'eſt point

Digitized by Google

une négligence condamnable qui a ralenti mes soins, c'est l'idée trompeuse où j'étois qu'il n'avoit plus de dangers à courir. Vos sentinelles posées partout n'étoient chargées, disiez-vous, que de veiller à la sûreté des vaincus. Accablée de fatigue, n'ai-je pas pû dans ces instans où la fureur paroissoit assouvie, confier mon fils à d'autres mains ? Mais je ne le vois que trop, ce foible reste des Troyens, échappés à votre première furie, vous semble trop vil pour être conduit en esclavage. C'est pour donner chaque jour un nouveau spectacle à la rage des Grecs que vous les avez conservés. Barbares, qui continuez la guerre après la victoire, s'il faut chercher mon fils quelque part, c'est parmi vous, qui, les mains teintes de son sang, venez me le demander. Sans doute votre insatiable cruauté ne m'impute un crime, que parce qu'il lui faut une nouvelle victime.

*Ulysse* lui répond qu'il va voir si l'on veut lui ajoûter foi. *Andromaque*, restée seule, s'applaudit du succès de sa dissimulation, & sort, en voyant paroître *Agamemnon*, pour éviter le nouvel assaut qu'elle auroit à soutenir.

Digitized by Google

## SCENE III.

### AGAMEMNON, LICHAS, TALTHYBIUS.

Le Roi, qui ne ſçait à quoi attribuer la ſortie d'*Andromaque*, ordonne à *Lichas* d'aller dire à *Hécube* qu'*Agamemnon* eſt venu pour la conſoler. Il ajoûte, que, de crainte d'irriter les Dieux, il n'oſe entrer dans le Temple que ſes armes ont détruit.

## SCENE IV.

*Agamemnon*, après s'être plaint de ſa deſtinée, qui ne ceſſe d'exiger de lui des victimes humaines, paroît réſolu de ſauver *Polyxène*. *Talthybius* le confirme dans ce deſſein, & lui parle d'*Aſtyanax*. Le Roi lui répond qu'il n'oſe ſe flater de lui conſerver la vie, & qu'il craint moins pour cet enfant la violence de *Pyrrhus* que la colère d'*Achille*. *Hécube* paroît.

CENE V.

Digitized by Google

## SCENE V.

AGAMEMNON, HÉCUBE.

HÉCUBE.

Répons. Dans cette nuit cruelle qui vit tomber Troye, ne nous sauvas-tu du carnage que pour nous arracher plus cruellement la vie ? Aurois-tu pensé qu'il manquoit à nos douleurs de voir tomber nos remparts, nos Palais & nos Temples, & de promener nos regards sur leurs tristes débris ? Il falloit sans doute que le récit de nos misères vous fît encore triompher de ces Héros qui ont eu le bonheur de périr avant leur ville. C'est la vie que nous te demandons ; tu nous l'accordes ; tu es Roi, fais regner ta parole. Ne me parles maintenant ni de Prêtre, ni d'*Achille* ; il n'est rien qui puisse faire rompre des promesses fondées sur l'équité.

AGAMEMNON.

La parole que je vous ai donnée ; je vous la garde. Je sçais respecter jusqu'au sang de l'ennemi, & ce n'est point *Agamemnon*, ce sont nos Princes,



Digitized by Google

c'eſt l'armée qui vous privent de ce que je vous accordai.

HÉCUBE.

Il faut donc, avant que de compter ſur ta parole, en prendre pour garant tout ton peuple ? Ainſi les Grecs ne manqueront jamais de prétexte pour violer leur foi ! Lâches Princes, quand on décide devant vous le carnage & les incendies, vous êtes les maîtres ! S'agit-il de remplir vos ſermens, on ne vous permet point ce que l'on ſçait que vous n'avez jamais voulu faire ! Cette armée, dont tu me parles, lui as-tu repréſenté toute l'horreur de ſa demande ? A-t-elle appris de ta bouche que toute hoſtilité ceſſe, dès que l'ennemi eſt ſans pouvoir, & que celui qui ne peut nuire ne mérite point qu'on lui donne la mort. Je n'ai plus qu'un mot à te dire. Fais voir que tu es juſte, fais voir que tu es Roi. Qui ne ſçait point pardonner n'eſt point digne de vaincre.

*Agamemnon* lui répond que ſes promeſſes ne ſeront point vaines, dût-il ſoulever contre lui l'armée, en voulant en aſſûrer l'exécution.

Digitized by Google

## Scene VI.

*Polyxène* paroît, *Hécube* lui annonce que le Roi la prend ſous ſa protection. *Polyxène* s'y refuſe. Elle ne veut point être la cauſe de la diſcorde dans le camp des Grecs. D'ailleurs, tous les efforts d'*Agamemnon* pourroient être inutiles ; elle périroit alors avec honte ; elle aime mieux, tandis qu'elle le peut encore, mourir avec gloire. *Agamemnon* lui offre ſa tente pour aſyle, &, après quelque réſiſtance, *Polyxène* ſe rend aux prières de ſa mère & conſent à ſuivre le Roi qui l'emmène.

## Scene VII.

*Andromaque* ſurvient, & *Hécube* veut l'engager à mettre ſon fils ſous la protection du Roi. » Après tout ce que j'ai » vû, répond *Andromaque*, j'ai plus de » confiance dans les morts que dans » les vivans. «

## Scene VIII.

*Pyrrhus* arrive. C'eſt *Polyxène* qu'il vient chercher. *Hécube* lui dit que *Po-*



Digitized by Google

lyxène n'eſt plus avec elle & qu'il n'a qu'à prendre d'autres victimes qu'il puiſſe immoler à la fureur d'un meurtrier. Pyrrhus inſiſte pour qu'on lui livre Polyxène. » Ce que tu demandes n'eſt » plus en mon pouvoir, reprend *Hécube*. Elle a trouvé un protecteur plus » ſenſible que toi à des prières fondées » ſur la juſtice & ſur l'humanité. Et » quel eſt ce héros, s'écrie *Pyrrhus*, ſur » qui les larmes ſont plus d'impreſſion » que la crainte de mon épée. « *Andromaque* à qui il s'adreſſe pour ſçavoir ſi ce n'eſt point le Roi qui protège *Polyxène*, lui répond avec fierté, que le ſort à pû la rendre ſon eſclave, mais que rien ne pourra lui arracher un aveu qui trahiroit les ſiens, & qu'un cœur noble n'exigeroit jamais une lâcheté pareille. » Je ne vois que trop clairement, » leur dit *Pyrrhus*, lorſqu'elles ſortent, » ce que vous voulez me cacher. Mais » allez, fuyez, tremblez, vous ne connoiſſez pas encore la colère du fils » d'*Achille*.

SCENE IX.

*Pyrrhus*, reſté ſeul, s'étonne de l'audace d'*Agamemnon*, & ſort pour l'aller trouver & lui arracher *Polyxène*.



Digitized by Google

## ACTE V.

### SCENE I.

ANDROMAQUE, HÉCUBE.

HÉCUBE.

Mes chagrins m'accablent & ne me permettent point de repos. Viens, ma chère *Andromaque*, viens ; étendons nos regards le plus loin que nous pourrons. Perſonne ne viendra-t-il donc nous annoncer la vie ou la mort, & terminer notre cruelle incertitude ? Où eſt à préſent *Polyxène* ? Où eſt *Pyrrhus* ? Mais ſur-tout que fait *Agamemnon* ? La mettra-t-il à l'abri de ſa fureur, & le bras d'un Grec la défendra-t-il contre des Grecs ? Ah ! ſi la diſcorde pouvoit en ce jour venger nos infortunes ! Mais ne demandons point de vengeance. C'eſt aſſez pour moi de conſerver ma fille.

ANDROMAQUE.

Que vois-je ? ô Ciel ! Ah ! cher *Aſtyanax*, c'eſt ton ennemi irréconciliable. Cruel *Ulyſſe* ! Dieux ! Il environne de ſoldats le tombeau d'*Hector* ! Quel démon a trahi mon fils ?



Digitized by Google

## SCENE II.

*Ulyſſe* adreſſe la parole à *Andromaque*. » Puiſqu'un accident funeſte, lui dit-il, » a mis votre fils au tombeau, je viens » vous apprendre que le Conſeil de » nos Princes a réſolu de ne point verſer » d'autre ſang à la place du ſien. Les » Dieux nous demandoient le reſte du » grand nom d'*Hector*; puiſque votre » fils n'eſt plus, ce n'eſt point de lui » que l'oracle doit s'entendre. C'eſt du » tombeau de ce guerrier que les Dieux » ont voulu parler, & les ſoldats que » je viens de répandre autour, n'at- » tendent que le ſignal pour le détruire. » Il ne vous reſte qu'un moyen de con- » ſerver la paix aux cendres de ce hé- » ros. C'eſt, ſi vous le ſçavez, de nous » dire où eſt *Aſtyanax*. Rompez un ſi- » lence inutile, & épargnez-vous la dou- » leur de voir détruire ce monument » dont la ruine ne ſauvera point votre » fils. «

ANDROMAQUE.

Barbares ! Il n'y aura donc jamais rien de ſacré pour vous ? Ce tombeau que vous allez renverſer, ce fut au poids

Digitized by Google

de l'or que *Priam* obtint le pouvoir de l'élever. Mais allez, &, si vous le pouvez sans frayeur, rapportez au jour ses ossemens redoutables; rappellez-vous combien de Grecs a fait tomber son bras, & frémissez de la vengeance que ses manes irrités vous préparent. Que tardes-tu donc à executer tes menaces? Je te le répète, je n'ai plus de fils.

ULYSSE.

L'effet va vous apprendre si mes menaces sont vaines.

HÉCUBE.

Dès qu'*Astyanax* n'est plus, votre oracle ne devient-il pas inutile? N'est-ce point assez que le Ciel rempliſſe lui-même sa vengeance, sans qu'il nous faille éprouver encore vos fureurs? Mais non, cruels que vous êtes! Vous comptez la mort pour rien, quand ce n'est point vous qui la donnez, & ce sont vos mains que vous aimez à tremper dans les entrailles sanglantes des victimes.

ULYSSE.

Le Ciel ne parle jamais en vain, & il n'ordonne point aux hommes ce qu'il veut exécuter lui-même. Si *Astyanax* est mort, ce n'est point *Astyanax*

qu'il demande. Choisissez de livrer le fils, ou de voir mettre en pièces le tombeau du père. Vous vous taisez ; je me retire, & l'ordre va s'exécuter.

Les plaintes d'*Hécube* & d'*Andromaque*, qui voyent tout disposé pour abattre le tombeau d'*Hector*, occupent la troisième & la quatrième scène.

Dans la cinquième, *Andromaque*, ne pouvant plus sauver son fils, & voulant du moins conserver le tombeau de son époux, tire *Astyanax* du monument. » Viens, mon fils, lui dit-elle, » viens voir le jour pour la dernière fois. » Unis tes larmes aux pleurs de tes » mères. «

*Astyanax*, *Hécube* & *Andromaque*, se jettent aux pieds d'*Ulysse*, qu'ils ne peuvent attendrir. » Héros timide, lui » dit *Andromaque*, lorsqu'il emmène son » fils, si un foible enfant vous fait » trembler, craignez encore une femme. » Sçachez que ce cœur ne manque point » de courage, & que c'est *Hector* qui » l'a trouvé digne de son amour. «

Les gémissemens d'*Hécube* & d'*Andromaque* rempliſſent la sixième scène. *Pyrrhus* vient enfin mettre le comble à leurs douleurs, en leur apprenant qu'A-

Digitized by Google

*gamemnon* a été forcé de lui livrer *Polyxène*, & qu'elle vient d'être immolée. *Ulysse* reparoît à son tour, & dit que la mort d'*Astyanax* vient d'appaiſer les Dieux, & qu'il eſt temps de fuir une contrée où tout n'offre qu'horreur & déſolation. » O Ciel, s'écrie *Andromaque*, » permettras-tu toujours que ceux qui » nous perſécutent, prennent pour pré» texte tes ordres ſacrés.

Le ſujet de la Tragédie dont nous venons de faire l'analyſe a été traité par *Euripide* & par *Sénèque*; & ce ſont ces deux anciens qui ont fourni aux deux Poëtes modernes les morceaux les plus ſublimes & les plus belles ſituations de leurs pièces, auxquelles ils en ont ajoûtées de leur propre fond, ſuivant leur génie particulier, le goût de leur nation & l'eſprit de leur langue. S'il nous étoit permis de marquer les rangs, ce ſeroit à M. *de Chateaubrun* que nous oſerions aſſigner la première place. C'eſt en effet celui qui nous paroît avoir le plus réuni l'action trop diviſée dans tous les autres, qui n'ont pu vaincre en cela la nature du ſujet. Peut-être le Poëte François ne l'a-t-il



Digitized by Google

pas surmontée entiérement; mais il est du moins celui qui a rassemblé le plus d'intérêt sur *Hécube*.

Comme la marche du Poëte Allemand n'est point la même, il faudroit, pour comparer ces deux drames, entrer dans une discussion qui seroit trop longue, & que chacun peut faire. Nous nous contenterons d'observer qu'il y a beaucoup plus d'action dans le Poëte François, qui, par la manière dont il a préparé, annoncé ou suspendu les évenemens, a sçu les rendre presque présens, quoiqu'ils ne se passent point sous les yeux du spectateur. On ne peut, d'un autre côté, refuser à M. *Schlegel* de la force, de l'élevation, de la dignité, du sentiment même, & du pathétique. Il est étonnant qu'aucun de ces deux auteurs, qui tous deux font déplorer à *Hécube* ses malheurs, n'ait pas employé cette belle pensée par laquelle *Sénèque* commence sa *Troade*:

*Quicumque regno fidit, & magnâ potens*
*Dominatur aulâ, nec leves metuit Deos,*
*Animumque rebus credulum latis dedit,*
*Me videat, & te, Troja.*

Digitized by Google

*Letters to the People of England on the present situation and conduct of national affairs. Letter I.*

*Hoc illud eſt præcipue in cognitione rerum ſalubre ac frugiferum omnis te exempli documenta in illuſtri poſita monumento intueri : inde tibi tuæquæ reipublicæ quod imitere, capias, inde fœdum inceptu, fœdum exitu, quod vites. Tit. Liv.*

*London.* Printed for J. Scott at the Black Swan. In Pater-Noſter Row. 1755.

*Lettres au Peuple d'Angleterre sur la situation préſente et la conduite des affaires nationales. Lettre I.*

*Le principal avantage de la connoiſſance de l'Hiſtoire eſt d'y voir toute ſorte d'exemples, & les illuſtres monumens qui en ſont reſtés. Ils vous apprennent ce qu'il faut que vous imitiez pour vous & pour votre République, & à vous refuſer à des entrepriſes honteuſes dont les ſuites ſont deshonorantes. Tite-Live.*



Digitized by Google

*A LONDRES. Imprimé chez J. Scott, au Cygne noir, rue du Pater-Noſter.*

QUOIQUE la manie & la liberté d'imprimer produiſe journellement chez les Anglois de très-mauvais livres, quoique leurs ouvrages polémiques, ſurtout dans ce temps-ci, ne contiennent ſouvent que de froides plaiſanteries & des déclamations violentes, nous croyons pouvoir prévenir le lecteur en faveur des deux Lettres dont nous allons faire l'analyſe. Elles paroiſſent écrites par un homme d'eſprit, & le ſujet qu'elles traitent n'eſt pas moins intéreſſant pour le François que pour l'Anglois citoyen. Si ce dernier a pu y reconnoître qu'on l'aveugloit ſur ſes véritables intérêts, le premier y trouvera dequoi ſe convaincre de l'erreur où ſont parmi nous pluſieurs enthouſiaſtes, qui croyent qu'en Angleterre le bien du peuple eſt toujours l'objet des entrepriſes, par cela ſeul que le peuple ſemble y avoir part. Ceux qui raiſonnent ainſi ne ſavent pas diſtinguer la conſtitution primitive d'un gouvernement de l'état actuel de ce gouvernement, & ne mettroient point de différence entre

Digitized by Google

Rome du temps de *Pyrrhus* & Rome du temps de *Sylla*. Qu'il nous ſoit permis, avant que de commencer cet extrait, de confirmer ce qu'on y va lire par une réflexion ; c'eſt que lorſqu'un Etat eſt mal gouverné & que le vice y prévaut ſur la vertu, il eſt dans une ſituation d'autant plus fâcheuſe que ſa conſtitution eſt originairement plus parfaite & ſes loix plus ſages, parce qu'il a plus dégénéré qu'un autre, & qu'il a fallu un plus grand degré de corruption pour rompre les plus fortes barrières.

Voici le début de la première Lettre, que notre auteur adreſſe, ainſi que la ſuivante, au peuple d'Angleterre. „ Quiconque eſt accoutumé à lire „ avec attention ce que les poëtes, les „ orateurs & les hiſtoriens, tant Grecs „ que Romains, ont écrit ſur la dé„ cadence des Etats, & ſur les paſſions „ & les vices qui les entraînent vers „ leur ruine ; quiconque, dis-je, a pris „ l'habitude de réfléchir ſur ces prin„ cipes qui nous ont été tranſmis par „ des hommes d'un génie ſupérieur, „ ne peut manquer d'être vivement „ touché de l'analogie frappante qu'ils „ ont avec la ſituation actuelle de l'An-

„ gleterre. Les *Philippiques* de *Démosthène* „ sont remplies de peintures si vives „ & si justes de ce qui se passoit à „ Athènes de son temps, & ces tableaux „ ont tant de conformité avec ce que „ nous voyons aujourd'hui sous nos „ yeux, que la différence extrême des „ noms & l'espace immense des siècles „ ne peut m'empêcher d'être surpris „ par le rapport que les circonstances „ ont entr'elles, & d'être tenté de croire „ que je lis l'histoire de ma patrie. "

L'auteur, à la manière de l'orateur illustre qu'il vient de citer, présente succinctement à sa nation l'exemple des Perses, des Lacédémoniens, des Thébains, & des Romains, pour prouver que la gloire & la force des Etats ont toujours été en proportion avec la prudence & la vertu de ceux qui les ont gouvernés. A ces exemples, il ajoûte celui du Czar *Pierre le Grand*. Le même „ homme, qui, à la tête de cent mille „ Russes, avoit fui devant huit mille „ Suédois commandés par *Charles XII*, „ devint à la fin son vainqueur, & „ rendit sa nation respectable à l'Eu- „ rope .... Long-temps même après „ que Rome se fût prostituée au luxe,

Digitized by Google

» & à toute ſorte de vices, un Em-
» pereur vertueux ſuffit pour la rappel-
» ler à ſon ancienne grandeur & à ſa
» première félicité. Les regnes de *Tra-*
» *jan* & d'*Antonin le Pieux* ont été auſſi
» heureux que les ſiècles les plus bril-
» lans de la République.

» La vertu & la ſageſſe, le vice &
» la vénalité, ont décidé dans tous les
» temps de l'élévation & de la ruine
» des Etats. Les mêmes cauſes pro-
» duiſent toujours les mêmes effets;
» & ce ſeroit s'aveugler comme des en-
» fans que de ſe flatter que les mêmes
» vices qui ont précipité la chûte de plu-
» ſieurs Etats, n'entraîneroient pas la ruï-
» ne de l'Angleterre. Rien ne reſſemble
» plus aux effets de la vénalité dans la
» conſtitution d'un Etat, que ceux de la
» putréfaction dans la matière: elle di-
» viſe les parties qui doivent être unies,
» & détruit l'attraction qui en forme le
» ſyſtème. Il ſuit de-là qu'on ne doit
» point chercher dans le peuple les pre-
» mières ſources de la corruption. L'on
» voit même dans l'hiſtoire Romaine
» que ce furent les Patriciens qui intro-
» duiſirent la vénalité, en recherchant &
» en achetant les ſuffrages & l'amour
» du peuple.

Digitized by Google

„ On ne peut nier, continue notre „ auteur, que l'Angleterre n'ait tous les „ symptômes qui ont annoncé la déca- „ dence des autres Etats. En Angleterre „ (*a*), *le Roi ne peut pas mal faire*; les Mi- „ nistres sont donc seuls comptables des „ fautes qui se font dans le gouver- „ nement. Tels les talens & les vûes „ d'un Ministre, telles la conduite & „ la capacité de ceux dont il se sert. „ En effet, il est d'expérience que les „ petits esprits en employent toujours „ de plus petits encore, & l'on peut re- „ garder un Ministre au milieu de ses „ créatures, comme le premier terme „ d'une progression descendante. "

Tout ce que l'auteur a dit jusqu'à présent n'est qu'une introduction au sujet qu'il va traiter; il demande même excuse au Lecteur d'avoir ainsi abusé de sa patience. Il ne s'est étendu sur les exemples & sur les principes dont nous venons de rendre compte, que pour

(*a*) *Le Roi ne peut pas mal faire*: *The King can do no wrong*: c'est une maxime reçue dans la constitution du gouvernement d'Angleterre. Il suit de-là qu'on ne peut jamais faire le procès au Roi, mais à ses Ministres, & que *Cromwel* n'avoit aucun droit de faire juger *Charles I.*

Digitized by Google

prouver que l'amour de ſa patrie & non la haine du Miniſtère lui a mis la plume à la main. Il ſe flatte qu'aucun honnête homme ne le deſaprouvera, & il ajoûte, avec autant de nobleſſe que de vérité, que, quelque ſoit la diſtance que le ſort, la naiſſance & la richeſſe ayent miſe entre un Miniſtre & lui, il y en a une plus grande encore entre ce Miniſtre & la Patrie, & que nul ſujet ne peut être aſſez ſupérieur aux autres, pour que la Patrie ne ſoit ſupérieure de mille degrés à ce ſujet lui-même.

L'auteur entre en matière. Comme nous avons, dit-il, les mêmes marques de corruption & de décadence qu'ont eues les Romains, rien ne peut prévenir notre perte qu'une ſageſſe & une conduite peu communes dans les Miniſtres qui nous gouvernent. Examinons donc ce que nous devons attendre de ceux qui ſont à la tête des affaires.

C'eſt un principe univerſellement reçu qu'un Miniſtre éclairé ne ſçauroit apporter trop de ſoin à pénétrer les vûes d'une nation dont il a lieu de ſe défier. Les Miniſtres Anglois ne devoient donc épargner aucune dépenſe

Digitized by Google

pour ſavoir au juſte, par des intelligences sûres, le nombre des vaiſſeaux que la France équippoit pour ſecourir ſes Colonies en Amérique; s'ils l'ont ignoré, ils ſont coupables de négligence; s'ils l'ont ſçû, ils ſont encore plus blamables de la conduite miſérable qu'ils ont tenue.

Pour le prouver, ſuppoſons qu'il ait été décidé que la Flotte Angloiſe attaqueroit celle de France, & examinons la conduite du Miniſtère en conſéquence de ce projet. 1° Il étoit de la dernière imprudence d'envoyer l'Amiral *Boſcawen* avec onze vaiſſeaux ſeulement attaquer la Flotte Françoiſe qui en avoit 25, dont quinze armés en guerre. 2° C'étoit un aveu de la faute qu'on avoit faite & de l'ignorance dans laquelle on avoit été de la force de la Flotte Françoiſe, & c'étoit mal y remédier, que d'envoyer onze jours après l'Amiral *Holbourne* avec 6 vaiſſeaux de ligne pour fortifier *Boſcawen*. 3° Les trois Flottes de France, de *Boſcawen* & de *Holbourne* ayant mis à la voile, que devoit-il arriver ſuivant l'attente du Miniſtère? L'Amiral *Boſcawen* auroit attaqué la Flotte Françoiſe vers le 10 de

Digitized by Google

Juin que les deux Flottes se sont rencontrées; il auroit infailliblement été vaincu par la supériorité des forces des François; &, onze jours après, l'Amiral *Holbourne* seroit venu donner dans la flotte Françoise & auroit été battu ainsi que *Boscawen*. Voilà ce qu'on devoit naturellement présumer lorsque *Holbourne* a mis à voile & l'on ne pouvoit attendre autre chose de son départ, sinon la destruction de deux Escadres, au lieu d'une, ainsi que la perte d'un plus grand nombre de citoyens, qui, pour me servir des termes de l'auteur, auroient été immolés au Dieu de la guerre sur l'autel de l'ignorance.

Le salut des deux Escadres Angloises est un de ces événemens heureux qu'on ne peut se vanter d'avoir prévu, & dont on a toute l'obligation au hazard & aux vents qui ont soufflé sur les côtes de l'Amérique. Mais supposons encore que les forces de *Boscawen* eussent suffi pour battre la flotte Françoise, le meilleur moyen d'attaquer sûrement cette flotte, & d'empêcher qu'elle ne cachât sa route dans l'immensité des mers, n'étoit-il pas de l'attendre à la sortie du port? Quelle extravagance, en effet,

Digitized by Google

d'envoyer *Boscawen* sur les bancs de Terre-Neuve, où les brouillards épais qui regnent pendant trois mois de suite, pouvoient, comme ils l'ont fait effectivement, dérober la vûe de la flotte Françoise? Tel a été le bonheur de l'Angleterre que l'absurdité de ses Ministres a prevenu la ruine de sa flotte, qui n'eût pas manqué d'arriver, si elle avoit été attaquée avec toutes les forces de M. de *Macnemara*.

Mais, dira-t-on, si l'on n'a point attaqué la flotte Françoise à la sortie du port, c'est que l'on a craint d'indisposer les alliés, & particulierement le Roi d'Espagne, par une hostilité commise sur les côtes de l'Europe (*b*). Il faut bien peu connoître les hommes & ceux qui sont à la tête des affaires, pour imaginer qu'ils se laissent déterminer par cette distinction frivole, & qu'une telle subtilité puisse balancer

(*b*) Il est assez prouvé, par la prise de plusieurs vaisseaux François & par la commission qu'a reçue M. *Hawke* de croiser dans les mers de l'Europe pour attaquer leurs vaisseaux de guerre, que ceci n'est qu'une mauvaise raison dont on a voulu couvrir les fautes du gouvernement. *Note de l'Auteur.*

Digitized by Google

les intérêts des Cours. S'attacher au parti qui a le plus de fortune, voilà la maxime des Politiques. Un succès décide plus que mille raisons.

L'auteur termine ici son examen de la conduite des Ministres Anglois par rapport à leur flotte, en disant qu'elle provient d'une foiblesse d'esprit & d'une incapacité dont la source est dans la dépravation des sentimens & dans l'habitude de corrompre & d'être corrompu. Maintenant il porte ses regards sur la guerre du continent de l'Amérique, & il n'y trouve pas moins de choses à reprendre que dans la conduite des affaires navales.

Après une longue indécision, on prend à la fin la résolution d'envoyer en Amérique le Général *Braddock* avec deux Régimens. Mais il ne faut pas croire que ce secours ait été accordé au besoin & aux prières des Colonies; il n'a été obtenu que par le crédit d'un Quaker qui favorise le Ministère & auquel on avoit donné des terres sur la rivière d'*Ohio*. Ainsi l'intérêt d'un seul particulier a eu plus de poids auprès du Ministre que les demandes réitérées de deux millions de Citoyens; & le Fort

Digitized by Google

*Duquêne* situé sur les terres accordées à ce Quaker, est devenu l'objet de tous les efforts du Général *Braddock*.

Le même homme qui avoit eu le crédit d'obtenir ce secours, a encore eu celui de le faire débarquer en Virginie, plutôt qu'en Pensilvanie, quoique cette dernière Colonie plus peuplée & mieux cultivée que l'autre, fût plus propre à fournir les recrues, les rafraichissemens & les ustenciles nécessaires à une armée; outre que la marche de *Philadelphie* au Fort *Duquêne* auroit été beaucoup plus commode & plus aisée que celle qu'on a tenue.

*Tantum unus homo potuit suadere malorum.*

Mais il n'est pas étonnant qu'un marchand de Tabac qui est à Londres à la tête des gens de cette profession, s'intéresse plus à la Virginie, qu'à la Pensilvanie; surtout si cet homme chargé d'ailleurs d'un grand commerce espère que la guerre mettra ses débiteurs à portée de le payer, & que toutes les sommes destinées à l'entretien d'une armée passeront par ses mains.

Supposons cependant que tout le

Digitized by Google

monde ait agi de bonne foi; le projet de marcher d'abord au fort *Duquêne* n'en ſera pas moins répréhenſible. Il ne faut qu'une connoiſſance très-ſuperficielle de la Géographie, pour ſavoir que ce Fort ne peut tirer de munitions & de ſecours que du Canada; le chemin étant beaucoup trop long par terre de là au Miſſiſſipi, & la navigation trop pénible à cauſe des ſinuoſités que fait l'*Ohio*. Or par la ſituation du fort *Niagara* qui eſt entre le lac *Erié* & le lac *Ontario*, il eſt impoſſible que le Fort *Duquêne* ne tombe pas de lui-même au pouvoir de ceux qui ſeront maîtres du premier, toute communication avec le Canada étant alors interceptée. On devoit donc commencer par marcher au Fort *Niagara*, & ainſi, dit l'auteur, „ on auroit prévenu la défaite de l'ar„ mée Angloiſe, la honte du Général, „ la perte des citoyens, & celle de la „ dépenſe faite pour cette entrepriſe. " Il ajoûte que les Anglois ſont ſujets à s'aveugler ſur les commencemens des affaires importantes, juſqu'à ce que les choſes ſoient venues à un tel degré de fermentation, que leur attention & leur colère ſe réveillant avec fureur, elles

reſſemblent à un torrent qui détruit tout par l'impétuoſité de ſes eaux, tandis que par un cours plus tranquille il eût pû fertiliſer une contrée.

Nous ne rapporterons point ici les reproches que l'auteur fait au Miniſtère ſur le choix du Général *Bradock*, & l'opinion deſavantageuſe qu'il a de la capacité de cet Officier. Nous déplorerons plutôt la mort d'un brave homme, la première victime que ſa patrie ait ſacrifiée à une guerre commencée injuſtement.

L'infortune des armes Angloiſes en Amérique, & la ſupériorité de courage que les naturels de l'Amérique ont montrée ſur les troupes reglées d'Angleterre, prouvent aſſez combien la corruption a fait dégénerer la nation Angloiſe. Cette réflexion conduit à penſer qu'il vaudroit beaucoup mieux lever des ſoldats parmi les laboureurs & les païſans, que parmi des libertins & des gens ſans aveu & ſans mœurs. Peut être retrouveroit-on plus de courage & de cet ancien eſprit de la Nation parmi des hommes qui éloignés des affaires ne ſont occupés que de la culture des terres. L'auteur remarque ici

Digitized by Google

ici que les Anglois, si prévenus en faveur de leur Gouvernement, montrent aussi peu d'empressement à défendre leur liberté, que les François font voir d'ardeur à servir leur Roi. Il s'adresse ensuite à son Lecteur; il lui dit qu'il a desormais mis en état de juger de la conduite du Ministère; &, après avoir résumé toutes les choses qu'il a blamées dans le cours de cette Lettre, il répéte que l'Angleterre est dans cet état fâcheux qui a toujours accompagné le manque de prudence & de vertu, & que l'avenir qu'il envisage est bien effrayant, si le génie des Ministres est la seule chose qui puisse arrêter la nation sur le bord du précipice, & la rappeller à son ancienne splendeur. De crainte cependant qu'on ne l'accuse de haine particulière contre le Ministère, il veut bien croire que toutes les fautes qu'il a relevées ne viennent que d'incapacité; mais si l'intention excuse les Ministres, elle n'empêche pas la ruine des affaires qu'entraîne leur ignorance. Son but n'est donc pas d'animer ses compatriotes à la destruction de ceux qui les gouvernent, mais à la conservation de leur Patrie. Il les exhorte à ne pas



Digitized by Google

„ se laisser tromper par les cris de la po-
„ pulace, & par l'impétuosité avec la-
„ quelle on semble se préparer à la
„ guerre. Le coursier le plus rapide,
„ que son ardeur éloignera de la car-
„ rière, n'atteindra pas le but plutôt
„ qu'un autre, & le postillon qui se trom-
„ pe de chemin se fatiguera davantage,
„ mais n'en arrivera pas plutôt. Que
„ l'on pense donc à la sûreté de la Pa-
„ trie, & qu'on ne se croye pas avec
„ vingt mille hommes en état de se dé-
„ fendre contre deux cens mille. Une
„ seule bataille perdue en Angleterre
„ décideroit de son sort . . . On doit
„ donc apporter grande attention à ce
„ qui vient d'être exposé, de crainte que
„ semblables aux Troyens, qui avoient
„ mépriſé les prophéties de *Cassandre*,
„ les Anglois ne s'apperçoivent du dan-
„ ger, que lorsqu'il ne sera plus temps
„ d'y remédier.

Digitized by Google

SECOND LETTER TO THE PEOPLE OF ENGLAND ON FREIGN SUBSIDIES, SUBSIDIARY ARMIES AND THEIR CONSEQUENCES TO HIS NATION.

*Quò ruis, inquit?*
*Non tali auxilio nec defensoribus istis*
*Tempus eget.* Virg. Æneid.

SECONDE LETTRE AU PEUPLE D'ANGLETERRE SUR LES SUBSIDES ETRANGERS, LES ARMÉES AUXILIAIRES, ET LEURS CONSEQUENCES POUR CETTE NATION.

*Où courez-vous, dit-il? Nous n'avons pas besoin dans ces circonstances d'un tel secours ni de pareils défenseurs.* Virgile, Eneïde.

LE sujet de cette seconde Lettre n'est pas moins intéressant que celui de la première. L'auteur y fait voir qu'il est absolument contre l'intérêt de l'Angleterre de soudoyer des troupes étrangères, tant pour la défense de son propre païs que pour la guerre du

Continent. Mais, avant que d'entrer en matière, il agite une question bien captieuse; sçavoir: si l'on est obligé de se soumettre aux décisions du Parlement lorsqu'il agit contre l'intérêt de l'Etat? Nous avouerons ici que l'amour de la liberté & l'animosité contre le Ministère le mènent quelquefois un peu trop loin dans ses principes.

„ Tout gouvernement, dit-il, où la „ puissance législative appartient au „ peuple, & la puissance exécutrice „ au Roi, tel qu'est, par exemple, ce„ lui de l'Angleterre, ou, en général, „ tout gouvernement mixte, doit voir „ un jour l'équilibre s'altérer entre le „ Roi & le Peuple, & la balance pen„ cher tantôt d'un côté & tantôt de „ l'autre. " Il faut donc, pour remédier à ce mal, rappeller souvent une nation aux principes de sa constitution primitive, & tout bon citoyen qui voit l'équilibre rompu, doit se presser d'en dénoncer la cause, de crainte qu'on ne puisse plus le rétablir que par des révolutions cruelles & sanguinaires.

Le despotisme d'un côté & l'anarchie de l'autre, voilà les conséquences qui résultent de l'usurpation du pou-

Digitized by Google

voir, de la part du Roi ou de celle du Peuple.

Si le penchant de *Charles I* au deſpotiſme fut terrible pour la nation, l'anarchie qui lui ſuccéda ne le fut pas moins.

Ainſi toute tranſgreſſion des limites preſcrites eſt également importante à arrêter, de quelque part qu'elle vienne.

La Chambre des Communes en Angleterre repréſente tout le peuple. Pluſieurs millions d'hommes ont confié leurs privilèges, leurs droits & leur liberté à cinq cens perſonnes. Si ces Repréſentans, au lieu de ſoutenir les intérêts de ceux qui les ont conſtitués & élus, les trahiſſent & les vendent au Miniſtère, ces derniers n'ont-ils pas droit de l'empêcher & de retirer l'autorité qu'ils leur ont confiée? Ce n'eſt pas ſans deſſein qu'on répand le ſentiment oppoſé, & qu'on inſinue que les membres du Parlement une fois élus ne ſont plus comptables à perſonne. Nul homme cependant ne peut donner un droit ſur lui-même contraire à ſes propres intérêts: *ne quid detrimenti capiat Reſpublica*; c'eſt une des conditions de l'élection d'un Repréſentant.



Digitized by Google

» Choisir un certain nombre d'hom-
» mes pour en faire des protecteurs
» & des Représentans du Peuple &
» supposer qu'ils ont le droit d'agir
» contre les intérêts de ceux qui les ont
» constitués, c'est imaginer que les Mé-
» decins choisis pour soigner les ma-
» lades dans les Hôpitaux, ont le droit
» de les tuer.

Comme cette comparaison met la question dans tout son jour, je prendrai cette occasion de contredire l'auteur, & je soutiendrai contre lui que les Médecins d'un hôpital ont le droit de tuer leurs malades, lorsqu'ils donneront leurs ordonnances en bonne forme; de même que le Parlement d'Angleterre a le droit d'agir contre l'intérêt de la patrie lorsque les loix qu'il fera auront la forme requise. Qu'on prenne garde que, lorsque je dis qu'il a ce droit, je veux dire seulement qu'en faisant mal, il n'en est comptable à personne. Un membre du Parlement seroit pendu comme un simple citoyen, s'il pilloit les maisons, ou s'il commettoit quelque meurtre; un Médecin seroit puni tout de même s'il maltraitoit ses malades, & les assa-

Digitized by Google

finoit. Revenons à notre auteur. C'eſt, dit-il, la coutume de ceux qui défendent l'Adminiſtration préſente, de demander à ceux qui ſe plaignent du Gouvernement, s'ils ne ſont pas gouvernés par des loix faites légitimement. Mais peut-on dire qu'une loi eſt faite légitimement & dans les formes, lorſqu'elle eſt l'ouvrage d'une troupe de gens choiſis d'une manière illégitime; ceux qui doivent leurs places au vice & à la corruption peuvent ils avoir le pouvoir de faire des loix? Altère-t-on davantage la conſtitution de l'Etat en s'oppoſant à des loix injuſtes qu'en ſouffrant qu'elles s'établiſſent?

La tyrannie, réſidente dans un Parlement, n'en eſt pas moins cruelle pour avoir changé de place, & trois cens membres de la Chambre des Communes peuvent n'être que les échos de la voix du Miniſtre.

On doit convenir que des loix, qui violeroient la conſtitution de l'Etat, qui enrichiroient un petit nombre de perſonnes aux dépens du peuple & ſacrifieroient l'intérêt de l'Angleterre à un intérêt étranger, auroient difficilement une autorité abſolue, quand mê-

me elles seroient faites par un Parlement légitimement élû. Lorsque les loix cessent de protéger & de défendre le peuple, elles ressemblent à cette soldatesque corrompue à qui les Empereurs confioient leur garde, d'autant plus à craindre que leurs vies étoient plus immédiatement dans ses mains. Enfin il est aisé de conclure de tout ceci que le pouvoir du Parlement est illimité pour faire le bien, mais que celui de mal faire doit souffrir quelque restriction. C'est donc rendre service à sa patrie & agir en bon citoyen que de faire voir, avant qu'une loi soit faite, le bien & le mal qui en peuvent résulter. D'après ce principe, nous allons observer quels effets auroit pour le royaume d'Angleterre une armée auxiliaire, en cas que la guerre se fît sur le Continent, &, par un examen exact des affaires présentes & des exemples que nous fournit l'Histoire, inférer ce qui doit résulter des dépenses nécessaires à l'entretien de cette armée, vû l'état présent des Finances d'Angleterre.

Il est peu de partis plus délicats & qui demandent plus de circonspection que celui de prendre des troupes au-

Digitized by Google

xiliaires pour la défense de cet Etat. Lorsqu'un Ministre paroît avoir un tel dessein, le peuple, dont la liberté & la sûreté y sont intéressées, ne sçauroit y apporter trop d'attention. C'est une réflexion qui se présente naturellement à l'esprit, qu'une nation, assez forte pour se défendre elle même, n'a pas besoin de soudoyer des troupes étrangères. Plusieurs raisons confirment cette pensée. 1°. L'argent dont on paye ces secours est une véritable diminution des richesses du royaume. 2°. Des troupes mercénaires doivent manquer nécessairement de cette audace inspirée par l'amour de la patrie, sentiment qui fit toujours la force des nations, & par lequel l'Angleterre triompha autrefois. 3°. Ces mêmes hommes qui ne vont au combat que par des vûes d'intérêt, peuvent être achetés une seconde fois & devenir les ennemis de leurs premiers alliés, lorsqu'ils y trouveront leur profit. 4° Une armée auxiliaire ayant vaincu pour un peuple qu'elle auroit reconnu trop foible pour se défendre lui-même, pourroit travailler pour elle & s'emparer du païs qu'elle seroit venue secourir, comme firent autrefois les

Saxons, lorſqu'ils furent appellés par les Bretons pour repouſſer les Pictes & les Ecoſſois. 5°. Enfin, un Miniſtre injuſte, qui craindroit encore le reſſentiment d'une nation, qu'il auroit pourtant déſarmée, pourroit retenir de pareilles troupes mercénaires pour aſſurer ſa perſonne & ſoutenir ſa tyrannie.

Certainement de pareilles conſidérations méritent bien qu'on y regarde de près avant que de ſe réſoudre à recourir à des troupes étrangeres. L'auteur examine enſuite ſi l'Angleterre n'eſt pas aſſez forte pour ſe paſſer de troupes auxiliaires. Il pèſe d'abord les probabilités d'une deſcente en Angleterre, & paroît ſe raſſurer ſur la ſupériorité du nombre des vaiſſeaux Anglois ſur celu[illegible]s François. C[illegible] pendant il avoue[illegible] chemin court, le paſſ[illegible]iſé à f[illegible] un vent favor[illegible]on [illegible] der l'entrepr[illegible] p[illegible] quelque f[illegible] ſoldats [illegible] Anglet[illegible] millie[illegible] les [illegible] R[illegible]

notre auteur que cela eſt au moins poſſible, & que jamais, en entrant dans un pays, on n'a été obligé d'en combattre tous les habitans ; les armées une fois défaites & les places priſes, les peuples ſont bien-tôt ſoumis. *Céſar*, *Alexandre*, & tant d'autres conquérans avoient-ils compté le nombre de leurs ennemis ?

Mais, continue l'auteur, comme l'on peut alléguer que la défenſe de l'Angleterre n'eſt pas le ſeul objet qu'on ſe propoſe en ſoudoyant des troupes étrangères, voyons quelle autre utilité elles peuvent avoir.

„ *La balance du pouvoir*, ce grand mot „ deſtructif & illuſoire, ſi ſouvent ré- „ pété depuis la dernière révolution, „ & la ſource de tant de guerres plus „ ridicules que les Croiſades, de- „ mande toute l'attention de ce Royau- „ me. L'équilibre politique une fois „ détruit, la ruine de l'Angleterre doit „ ſuivre celle de la Germanie, & la „ France poſſédera la Monarchie uni- „ verſelle. Il n'eſt point de viſion plus „ extravagante que cette idée de la „ Monarchie univerſelle, & de l'é- „ quilibre du pouvoir en Europe.

», L'Allemagne conſpirera-t-elle contre
», ſes propres intérêts, & cette balance
», elle-même ne paſſe-t-elle pas con-
», tinuellement d'un Etat dans un au-
», tre ? Elle fut autrefois dans les
», mains de la Reine *Anne*, &, depuis,
», la force du génie du Roi de Pruſſe
», l'a fait paſſer dans les ſiennes. „
Mais ſuppoſons avec le Miniſtère que cette balance ſoit précieuſe à l'Angleterre, eſt-elle plus intéreſſante pour cette nation que pour celle du Continent, & doit-elle ſoudoyer plus de 160000 hommes, tant Ruſſes que Saxons, Hanovriens, Heſſois, Piedmontois, &c, tous deſtinés à garder leur propre pays ? Qui ne voit que ſes Etats n'ont pas beſoin de la protection de l'Angleterre pour ſe défendre, & que c'eſt ce malheureux attachement de ſes Miniſtres aux intérêts de l'Allemagne, & l'argent qu'ils y ont répandu, qui excite l'avarice des Puiſſances qui la compoſent ? C'eſt cela ſeul qui produit les guerres, & qui deſunit le Corps Germanique.

Mais de crainte que ce qui vient d'être dit ne paroiſſe partir d'un amour fanatique de la patrie, examinons

Digitized by Google

ce que l'on penſoit autrefois en Angleterre ſur les conſéquences de l'union des affaires de cette Iſle avec celles du Continent.

On peut comparer avec le temps préſent celui où les Rois d'Angleterre avoient de vaſtes poſſeſſions en France. Or, l'opinion des hommes les plus célébres & du jugement le plus ſain, a toujours été que les tréſors de l'Angleterre ne devoient être employés en aucune manière à la défenſe des Domaines d'un Roi d'Angleterre, & que l'on devoit toujours ſéparer les intérêts d'un Roi ambitieux de ceux de ſes ſujets Inſulaires. La révolte des Comtes de *Herfort*, *Bohim* & *Bigot*, dut ſon origine au mécontentement que leur donna *Edouard I*, en leur demandant leur ſervice dans les guerres de Gaſcogne, & ils eurent raiſon de ne le point accorder, puiſque l'aveu du Parlement a pluſieurs fois juſtifié leur refus.

Dans la vingtiéme année du regne de *Richard II*, dans la ſixiéme & la neuviéme de *Henri IV*, dans la premiére & la ſeptiéme de *Henri V*, il fut déclaré que les Communes d'Angleterre n'étoient point

Digitized by Google

obligées *de supporter les guerres en la terre de France & de Normandie.*

Sous le regne du Roi *Jean*, l'Evêque de *Durban* fut tué par le peuple qui étoit résolu à s'opposer aux impôts pour le soutien de la guerre en France: le Roi lui-même devint odieux aux citoyens de Londres pour la même raison, & c'est ce qui donna occasion aux guerres entre ses Barons & lui. *Henri III.*, *Edouard I*, & *Edouard III* essuyèrent les mêmes contradictions du peuple en pareilles circonstances. Il seroit trop long de rapporter tous les exemples qui prouvent que les Communes d'Angleterre ont toujours regardé l'attachement des Rois à leurs possessions dans le Continent comme très-préjudiciable aux intérêts de la nation.

Une preuve qu'elles ne se sont point trompées, c'est que jusqu'au regne d'*Elisabeth*, l'Angleterre ne s'est point enrichie par son commerce, tout l'argent que ce commerce attiroit étant dissipé par des guerres étrangères. Mais, depuis que cette Reine, dont la mémoire sera à jamais précieuse, fut montée sur le Trône, les

Digitized by Google

richeſſes de l'Angleterre ont toujours augmenté juſqu'au regne de *Jacques II*. Alors elles ont commencé à diſparoître pour faire place à des papiers qui ſemblables aux feuilles de la Sibylle, ſont ſans ceſſe agités par le ſouffle du Miniſtère (*a*).

Depuis les guerres de *Guillaume* & de la Reine *Anne*, plus de trois cens millions ſterling ont paſſé d'Angleterre dans la *balance du pouvoir* en Germanie, ſans que jamais les Anglois ayent pû la faire pencher de leur côté, & ſans même qu'ils puiſſent eſpérer d'y réuſſir, tant qu'ils auront encore un Shelling à y ajoûter. De ces trois cens millions, quatre-vingt ſont encore dûs, & la nation en paye les intérêts. Or, de calcul fait, il lui en coûteroit quatre millions ſterling pour les ſubſides qu'elle fourniroit aux trou-

(*a*) L'Angleterre a pour plus de trois milliards de notre monnoye de papiers ou valeurs idéales, & l'argent qu'elle a pour répondre à ces papiers ne monte pas à plus de trois cens trente-ſix millions de notre monnoye, au lieu que la France, beaucoup plus riche en eſpèces que l'Angleterre, n'a guère que pour douze cens millions de valeurs idéales.

pes du Continent. Comment veut-on que l'Angleterre, qui doit quatre-vingt millions, & tandis que tout l'argent qui circule chez elle n'eſt pas évalué à plus de quatorze millions, puiſſe ſoutenir ſur le Continent une guerre qui l'a ruinée, lors même qu'elle ne devoit rien. Ses plus heureux ſuccès ſeroient bien-tôt ſuivis de ſa ruine, & les tréſors qu'elle feroit paſſer en Flandres, après avoir voyagé en pluſieurs mains, finiroient par tomber dans celles des François.

L'auteur exhorte donc ſa Nation à mettre toute ſa confiance dans ſes forces navales, & à rejetter abſolument cette idée de ſoudoyer des troupes étrangères, de crainte qu'on ne puiſſe dire d'elle une ſeconde fois : *Britanniæ ſervitutem ſuam quotidie emit, quotidie poſcit* (a). *La Bretagne achete tous les jours ſa ſervitude & la demande tous les jours.* Il fait tous ſes efforts pour réveiller le courage de ſes compatriotes, & pour les animer par le ſouvenir des victoires que leurs ancêtres ont remportées. Il finit ainſi ſa Lettre.

(b) *Tacite* vie d'*Agricola*.

Digitized by Google

„ O hommes, dégénérés de la „ vertu de vos pères, voulez-vous „ voir l'Angleterre, ſemblable à *Pro-* „ *méthée*, nourrir de ſes entrailles „ l'Aigle de Germanie. Croyez-moi, „ le moment de cette cataſtrophe n'eſt „ pas fort éloigné. Lorſqu'il arrivera, „ je ne manquerai pas de ſonner l'al- „ larme. Mais ce ſon ſera pour vous „ celui de la cloche mortuaire de vo- „ tre liberté expirante que vous ſui- „ vrez au tombeau avec ces regrets „ inutiles, & cette ſtérile douleur „ qui ne convient qu'à des femmes. „ Ah plutôt que ce ſoit le ſon de la „ dernière trompette qui réveille votre „ courage endormi, & reſſuſcite la gloi- „ re du Roi & celle de la Nation!

L'auteur nous promet une troiſième Lettre que nous donnerons inceſſamment.

Digitized by Google

*LETTRE DE M. DE PARFOURU, GENTILHOMME DE NORMANDIE, LIEUTENANT DES GRENADIERS DANS LE CANADA, A MONSIEUR ***.*

COMME vous ne devez pas être fort au fait, Monsieur, de tout ce qui concerne le Canada, vous voudrez bien que je commence par quelques instructions qui sont absolument nécessaires pour comprendre le sens de ma lettre.

Nous appellons Canadiens les naturels du païs qui sont civilisés & qui vivent sous la domination Françoise, & nous donnons le nom de Sauvages aux autres naturels qui sont indépendans & qui ne sont que nos alliés.

Comme ce pays n'est que forêts, lacs & rivieres, & qu'on n'y sçait presque point ce que c'est que chemins, nous sommes obligés de faire toutes nos courses sur l'eau ou à travers les bois. Cette derniere façon de marcher, pénible par elle-même, le devient encore davantage par l'obligation où l'officier se trouve, ainsi que le soldat, de

Digitized by Google

porter sur son dos des vivres pour huit ou dix jours & quelquefois davantage. Tel est le pays ; voici en gros quels en sont les habitans.

Ils composent plusieurs nations différentes qui vivent dans une indépendance absolue, ne connoissant d'autre loi que ce qui leur plaît. Ces hommes sont en général fort grands, ont la jambe longue, & sont presque toujours en exercice. Ils vont tout nuds, à l'exception des parties que la pudeur a voulu que l'on couvrît, sur lesquelles ils portent un morceau d'étoffe appellé parmi eux *Brayet*. Quand ils sont en repos, ils portent une chemise & une couverture de laine ou de drap sur leurs épaules. Ils ont grand soin de s'épiler le visage qu'ils se peignent de vingt couleurs différentes ; ils employent à cette toilette qui les rend affreux plus de temps que n'en passent à la leur nos petites Maîtresses de France. Ils ont la plûpart la tête rasée & ne portent qu'un petit toupet de cheveux fort court sur le sommet de la tête. C'est à ce toupet qu'ils attachent des dents d'animaux ou des tuyaux de fer blanc ou d'argent, longs & gros comme le

Digitized by Google

petit doigt. Ils ont auſſi le tour des oreilles coupé, & y attachent de même des eſpèces de tire-bourre de fil d'archal ou d'argent. Leur chauſſure conſiſte dans des ſouliers de peau de chevreuil qu'ils font eux-mêmes, mais ils vont pour l'ordinaire nuds pieds. Enfin leur ajuſtement offre quelque choſe de comique. Leur naturel eſt aſſez bon quand ils ſont de ſang froid, mais ſi malheureuſement on leur fait boire trop d'eau-de-vie, ils deviennent furieux, ne connoiſſent plus perſonne, s'entretueroient & maſſacreroient tout ce qu'ils rencontreroient, ſi leurs frères, (c'eſt ainſi qu'ils s'appellent entr'eux) n'avoient attention de les faire lier ſur le champ, ce qui eſt chez eux un grand châtiment. Cette boiſſon eſt la ſeule qu'ils aiment; il faut leur en donner pour les faire agir, & ce n'eſt pas un petit embarras pour ceux qui ſont chargés de leur conduite. Cependant, comme ceux qui ſervent notre colonie ſont chrétiens pour la plûpart, ils craignent extrêmement leurs chefs. La terreur qu'ils répandent parmi les ennemis nous oblige d'avoir beaucoup de ménagement pour eux, & ce ménagement va

Digitized by Google

juſqu'à en ſouffrir tout, hors les voyes de fait. Quand ils partent pour la guerre, ils ſont armés d'un fuſil, d'une petite hâche qu'on nomme *caſſe-tête* & d'une lance. Leur manière de faire la guerre eſt des plus cruelles; chaque priſonnier qu'ils font, ils lui enlèvent la peau de deſſus le crâne avec un couteau. Quelquefois ils le tuent avant, quelquefois après. Ils ſont ſi jaloux de la parole qu'on leur donne, que, ſi quelque nation leur promet de reſter neutre & ſe tourne enſuite du côté de l'ennemi, on voit, dans cette occaſion, le père tuer le fils, le fils ſon père, &c, & cela avec un ſang froid ſi grand qu'on ne peut voir ſans être étonné le courage de celui qui reçoit la mort, & la fidélité, outrée à la vérité, de celui qui la donne. Le priſonnier, attaché à un arbre, ſe laiſſe aſſommer à coups de *caſſe-tête*, ſans ſourciller. Ce ſpectacle eſt d'autant plus ordinaire, qu'ils ne donnent la vie à aucun priſonnier, à moins qu'ils n'ayent des ordres exprès.

Les Sauvages partent immédiatement après l'action, quelquefois même avant qu'elle ſoit finie, pour aller porter en triomphe au Gouverneur-Général les

Digitized by Google

tonsures qu'ils ont enlevées, & qu'on appelle chevelure. Elles leur sont payées dix écus chacune.

Les Canadiens, au nombre de 300 & soutenus de 600 Sauvages, ont eu une affaire contre 3000 Anglois, au commencement d'Août dernier, *à la Belle Rivière* où est situé le fort *Duquêne* à nous appartenant. Ils ont tué aux ennemis 1500 hommes de troupes reglées, ont pris toute leur artillerie & se sont emparés des magasins de vivres. Le Général ennemi, qui étoit chargé par écrit des volontés de la Cour d'Angleterre, est resté sur la place. On a sçu par ses instructions que, depuis plusieurs années, cette nation méditoit de s'emparer de tout le Canada; qu'en conséquence elle avoit 15000 hommes sur pied prêts à l'attaquer de tous côtés cette année. Cette défaite presque miraculeuse, puisque la perte du côté des Canadiens n'a été que de 3 officiers, 15 soldats & 12 sauvages, nous a fait manœuvrer différemment & a dérangé toutes les entreprises des Anglois.

Nous avons passé, Monsieur, des jours bien différens, depuis le mois d'Août. Le cinquieme mois, nous par-

times de Montréal pour entrer en campagne. Notre destination étoit d'abord d'aller attaquer un Fort nommé *Choyen*. En conséquence nous en avions pris la route depuis huit jours, lorsque nous reçumes un contr'ordre qui nous força de rétrograder pour aller nous opposer à la tentative que l'ennemi vouloit faire sur le Fort *Saint Frederic*, l'une des clefs de *la Nouvelle France*. L'on avoit eu connoissance de ce dessein par les lettres du Général Anglois tué à *la Belle-Rivière*. Après avoir resté quinze jours sous le Fort, avec une armée de 3000 hommes, dont 1600 Canadiens, 700 Sauvages, & autant de François, M. le Baron *de Dieskaut*, notre Général, nous fit marcher en avant l'espace de six lieues. Le dernier avantage, remporté au mois d'Août, avoit enflé le cœur aux Sauvages, & ils étoient persuadés qu'il suffisoit de se montrer aux ennemis pour les vaincre. M. *de Dieskaut* ou partagea leur persuation ou, ce qui est plus vraisemblable, fut obligé de paroître la partager. Sa mission étoit de garantir le Fort *Frederic*; il ne s'en tint pas là. Il détacha du dernier camp un corps d'armée de 1500 hommes,

dont 600 Canadiens, 700 Sauvages, & 200 François. Parmi ceux-ci étoient les compagnies de Grenadiers du Régiment de la Reine & du nôtre. Les deux autres Régimens que nous avions avec nous, restoient à portée du Fort *Choyen*, pour contenir & observer les ennemis de ce côté-là. Ainsi composés nous nous mîmes en marche pour aller nous emparer d'un fort Anglois nommé *Ledios*, éloigné de près de vingt lieues de notre camp. Nous marchâmes jusqu'à une lieue de ce Fort, sans être découverts; mais malheureusement lorsque nous étions près de traverser un chemin pour aller au-delà passer la nuit au bivac, il parut un courier Anglois qui alloit avertir le Commandant du Fort de notre arrivée. Cet homme, n'ayant pas voulu s'arrêter, fut tué sur le champ par les Sauvages qui mirent en fuite plusieurs personnes qui conduisoient des provisions au camp distant du Fort de sept lieues. Ces fuyards allèrent pendant la nuit avertir le camp & le Fort de notre marche. Comme le jour étoit trop avancé pour aller plus avant, & qu'on ne pouvoit plus se flatter de surprendre la place le lendemain matin,

Digitized by Google

matin, les Sauvages tinrent conſeil la nuit & engagèrent M. *Dieſcaut* à aller attaquer les ennemis dans leur camp. Ils lui firent entendre qu'ils étoient fort peu, que nous les ſurprendrions, & qu'il étoit preſque sûr qu'on les battroit. Je l'ai déja dit, l'avantage du mois d'Août leur avoit inſpiré une grande confiance. Nous partimes le lendemain au point du jour à leur perſuaſion & profitâmes du chemin de communication que les ennemis avoient fait du Fort à leur camp. Nous marchions ſur cinq colonnes. Les François étoient au centre, les Sauvages & les Canadiens ſur les aîles. Arrivés à deux lieues de l'ennemi, on propoſa de faire halte pour ſe rafraîchir. Toute l'armée en avoit beſoin; il y avoit plus de vingt-quatre heures que nous n'avions ni bu ni mangé. Lorſque l'on commençoit à s'arrêter, quelques Sauvages qui étoient en avant & qui avoient fait un priſonnier, rapportèrent qu'il venoit 400 hommes à notre rencontre. Cette nouvelle empêcha le rafraîchiſſement; les Sauvages partirent auſſitôt & ſe diſpersèrent dans les bois pour inveſtir ce détachement. Nous continuâmes notre



Digitized by Google

route. Un quart d'heure après, les Sauvages, ayant apperçu les ennemis, se laissèrent emporter à leur ardeur ordinaire, & tombèrent aussitôt dessus à coups de fusil & de *casse-tête*. Ils les rompirent, il est vrai, & les poursuivirent si vivement que nous fumes obligés de courir pour les suivre. Nous arrivâmes ainsi à deux cens pas du camp. M. *Diescaut*, qui crut que les Sauvages & les Canadiens se rallieroient & reprendroient l'ordre où ils étoient avant qu'ils eussent chargé le détachement, nous donna ordre d'attaquer par le centre. Nous lui remontrâmes que nous n'avions personne à notre droite ni à notre gauche. Comme il ne connoissoit point la manière dont les Sauvages & les Canadiens font la guerre & qu'il comptoit toujours sur leur raliement, il nous ordonna derechef d'attaquer. Nous le fimes sur le champ en nous approchant à quatre-vingt pas des ennemis qui étoient en bataille devant leur retranchement pour nous le masquer. Nous fimes faire à nos troupes une décharge générale dans le dessein de foncer aussitôt la bayonette au bout du fusil. Mais nous fumes bien

Digitized by Google

ſurpris de ne plus voir qu'un retranchement & quelques têtes derrière ; ce qui nous força à nous tenir ſur la défenſive, en faiſant faire un feu preſqu'incroyable. Notre détachement de deux cens hommes eſſuya pendant deux heures & demie le feu de 2500 Anglois, outre celui de quatre pièces de canon chargées à mitraille. La violence de cette artillerie déconcerta ſi fort la plûpart des Sauvages & des Canadiens, qu'ils n'osèrent avancer, & qu'il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui vint faire le coup de fuſil à notre gauche. Pour comble de malheur, notre Général qui étoit reſté derrière nous pour conduire l'action, avoit reçu deux coups de fuſil dès le commencement de l'action & étoit hors d'état de nous donner de nouveaux ordres. Le Major occupé à le panſer nous avoit auſſi oubliés, & nous étions prêts, le Capitaine de la Reine & moi, d'aller attaquer par la droite d'où nous voyions ſortir l'ennemi pour venir à nous. Le Major général vint enfin donner ordre de nous battre en retraite. Nous perdimes ainſi 80 hommes tant tués que bleſſés. Heureuſement l'armée & les Sauvages qui pouvoient

ſe mettre après nous, ne nous pourſuivirent pas ; mais il nous fallut faire douze lieues à travers des bois inconnus pour aller rejoindre une poignée de monde, qu'on avoit détachée en avant pendant notre abſence pour garder nos batteaux. Voilà, Monſieur, l'état où nous nous ſommes vûs réduits le 8 de Septembre à deux heures après midi. Graces à Dieu je n'ai reçu qu'une legère bleſſure, quoique mes habits, ainſi que ceux de mon frère, ayent été percés de pluſieurs coups de fuſil. Le Capitaine & le Lieutenant de l'autre Compagnie ont été bleſſés, mais ils ſont guéris. Sans quelques buiſſons & quelques arbres coupés que nous avions devant nous, il n'en ſeroit peut être pas revenu quatre de notre détachement.

Nous ſommes de retour ici (*a*) depuis un mois. On y fait travailler à force à bien retrancher notre camp, & à fortifier au dehors le Fort qui n'eſt rien par lui-même. Nous voudrions bien que l'ouvrage fût déja fini ; il commence à ne pas faire chaud ſous la toile, & l'on nous promet, que, dans trois ſemaines, les rivières ſeront priſes.

(*a*) Au Fort *Frédéric*.

Digitized by Google

J'oubliois de vous dire que tout le Canada eſt en deuil, parce qu'on a perdu trois ou quatre Officiers, quelques Cadets & une quarantaine d'habitans dans notre affaire. On regarde cela comme une perte conſidérable, & l'on dit que le François eſt trop hardi & trop entreprenant. Auſſi les Sauvages nous eſtiment-ils aujourd'hui, ce qui n'eſt pas peu de choſe, & mépriſent ſouverainement les Canadiens. Cette malheureuſe affaire, car j'y reviens encore, nous a couté 120 hommes. Il eſt vrai que nous en avons tué plus de 500 aux Anglois; mais c'eſt toujours une perte que nous avons faite, parce que leur colonie eſt plus nombreuſe que la nôtre (*b*).

J'ai l'honneur d'être, Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, PARFOURU, *Lieutenant de Grenadiers dans le Régiment de Languedoc.*

*Au Fort Frédéric ce* 15 *Septembre* 1755.

(*b*) Les Anglois ont perdu beaucoup de monde que les Sauvages leur ont tué depuis que cette lettre a été écrite.



Digitized by Google

*EL DELEYTE DE LA MUSICA ACOMPAÑADO DE LA VIRTUD HACE EN LA TIERRA EL NOVICIADO DE EL CIELO.*

*LE PLAISIR DE LA MUSIQUE JOINT A LA VERTU EST SUR LA TERRE UN AVANT-GOUT DU CIEL.*

» LE Seigneur qui a mis notre cœur
» à un ſi haut prix parce qu'il vouloit
» l'acquérir lui ſeul, nous défend tout
» attachement aux créatures ; mais il
» ne nous interdit pas les plaiſirs hon-
» nêtes qu'elles peuvent nous donner ;
» le bon uſage qu'on en fait, loin de
» nous détourner de notre fin, contri-
» bue à nous y conduire plus ſûrement.
» Nous ſommes ici des voyageurs qui
» retournons du lieu de notre aſyle à
» notre patrie : voyage long & péni-
» ble, dans le cours duquel il eſt né-
» ceſſaire, d'eſpace en eſpace, de pren-
» dre quelque repos. Employer toutes
» ſes forces ſeroit les épuiſer, & faire
» ſes derniers efforts eſt la même choſe.

Digitized by Google

, que faire ſes efforts pour la dernière fois. „ Après avoir ainſi raſſuré la onſcience délicate de la perſonne dévote, mais amie de la Muſique, à qui petit Traité eſt adreſſé, *Don Feijoo*, en eſt l'auteur, entre en matière. S n lui, de tous les arts propres à r er l'homme, la Muſique eſt le plus ex ent, parce qu'elle eſt l'art le plus no , le plus honnête & le plus conforme à la nature humaine.

Sa nobleſſe eſt prouvée par la prémin ce que les Sages des nations lui ont cordée ſur tous les autres arts, en nſidération de ſon auteur, de ſon an quité, & de la magnificence de ſes ef s. Son auteur fut Dieu même ; ſon a iquité eſt celle du monde, & la formation de cet univers eſt ſon ouvrage. es livres ſacrés ſont là-deſſus d'accord vec ceux des Philoſophes.

L'auteur entre à ce ſujet dans l'explication de quelques paſſages de l'Ecriture, pour prouver que les règles de l'harmonie ont préſidé à la ſtructure de l'univers & à la diſpoſition de ſes parties. Il joint aux autorités de *Cornelius à Lapide* & de *Dom Calmet*, celle de *Kepler*. Ce ſçavant, dont le nom



Digitized by Google

eſt en crédit parmi les Aſtronomes, a expliqué, dit notre auteur, cette harmonie avec la plus grande juſteſſe. La terre y fait ſa partie ; toutes les parties mêmes de la terre ſont entr'elles dans une certaine proportion harmonique, que l'on retrouve, ajoûte notre auteur, juſques dans ce monde que nous habitons. „ Il comprend des créatures de „ quatre claſſes différentes ; les corps „ inanimés, les corps animés du regne „ végétable, ceux qui dans le regne ani„ mal n'ont qu'une ame ſenſitive, & „ ceux qui ont une ame raiſonnable. „ Les quatre claſſes ſont les quatre tons „ de la Muſique de ce monde. Le plus „ bas eſt celui des corps inanimés ; ce„ lui qui eſt immédiatement plus élevé „ eſt le ton des êtres végétables ; celui „ des êtres purement ſenſitifs ſurpaſſe „ celui-ci d'un degré ; & le plus élevé „ de tous eſt celui des ſubſtances raiſon„ nables. " Qu'il nous ſoit permis de le dire, tout ceci n'eſt qu'un paralogiſme qui ne prouve pas plus en faveur de la Muſique qu'en faveur de la Peinture, de l'Architecture, &c, tous arts dont l'harmonie eſt une qualité eſſentielle,

Digitized by Google

mais dont elle n'eſt point le caractère diſtinctif. L'harmonie de la Muſique eſt une harmonie particulière, & ne doit pas être confondue avec l'harmonie abſtraite ou univerſelle.

Revenons à notre auteur. „ Les „ plus anciens philoſophes, ſelon „ *Plutarque*, mettoient entre les mains „ de leurs Dieux ou de leurs ſi- „ mulacres divers inſtrumens de Mu- „ ſique, parce qu'ils ne concevoient „ point d'occupation plus digne de la „ Divinité que cet art. Ils le regar- „ doient donc comme un art divin „ en quelque ſorte, & par conſéquent „ d'un ordre fort ſupérieur à tous les „ autres arts. Mais je n'ai pas beſoin „ des imaginations de la Philoſophie „ Payenne bien ou mal fondées, pour „ appuyer ma penſée. Les livres ſa- „ crés ne nous parlent d'aucun autre „ art qui ſoit en uſage dans le ſé- „ jour céleſte. La Muſique eſt de mê- „ me le ſeul plaiſir ſenſible qu'ils don- „ nent aux Bienheureux. Il eſt vrai „ qu'on explique quelquefois ces con- „ certs dans un ſens ſpirituel & mé- „ taphorique ; mais la preuve qu'on „ en tire en faveur de l'art & de ſa



Digitized by Google

„ prééminence ſur tous les autres, n'en „ eſt pas moins concluante, puiſqu'il „ ſuit toujours de-là que les auteurs „ des livres ſaints n'ont point trouvé „ ſur la terre de ſymbole plus par- „ fait de la félicité céleſte que les „ charmes de la Muſique. "

Après avoir eſſayé de prouver que la Muſique eſt l'art le plus noble, on paſſe à la ſeconde propoſition, qu'il eſt le plus conforme à la nature des êtres raiſonnables. *Ariſtote* & les anciens Philoſophes ont beaucoup parlé de cette harmonie, qui eſt, diſent-ils, dans notre ame, ou qui eſt même notre ame; ils n'ont pas trop expliqué leur penſée. „ Ce que je veux „ dire, ajoûte notre auteur, n'eſt pas „ préciſément fondé ſur l'autorité de „ quelque Philoſophe, mais ſur ce que „ dicte la raiſon, que dans notre être, „ compoſé d'un corps & d'une ame „ raiſonnable, il éclate la plus parfaite, „ la plus ſublime, la plus admirable „ harmonie qu'ait produite la nature, „ ou dont l'art ait diſcouru. Elle con- „ ſiſte dans cette eſpèce de correſ- „ pondance ſympathique entre les deux „ parties eſſentielles dont nous ſom-

Digitized by Google

„ mes composés, le corps & l'ame. „ Qu'est-ce que le corps ? Une pure „ matière. Qu'est-ce que l'ame ? Un „ pur esprit. Voilà la plus grande di- „ versité qu'il puisse y avoir entre les „ substances créées. Or peut-il se trou- „ ver quelque *consonance* ou quelque „ proportion entre deux substances si „ différentes ? Il y en a une si grande „ qu'aucune autre n'en approche dans „ tous les objets où l'oreille & l'esprit „ trouvent du rapport. Tout ce qui „ frappe le corps, l'ame en ressent le „ contre-coup ; & le contre-coup de ce „ qui frappe l'ame se rend pareillement „ sensible au corps. Que la pointe d'u- „ ne épingle pique le plus légèrement „ quelque partie du corps que ce soit, „ l'impression délicate qui se fait sur „ ces fibres presque imperceptibles, „ se fait dabord sentir à l'ame. Que „ l'ame à son tour éprouve quelque „ affliction, quelque ennui qui la tour- „ mente, aussi-tôt le corps éprouve „ plusieurs mouvemens aisés à apper- „ cevoir, & qui sont comme les échos „ de cette douleur. Les traits du vi- „ sage s'altèrent, les couleurs se chan- „ gent, les convulsions se font sentir,



Digitized by Google

„ le ſang s'agite tumultueuſement, les „ forces s'affoibliſſent, il ſe répand „ quelque trouble dans toutes les „ fonctions animales ou vitales.

„ Il en eſt de même de toutes les „ paſſions. Il n'en eſt aucune qui ne „ produiſe quelque impreſſion dans le „ corps. La colère pouſſe violemment „ le ſang au dehors ; la frayeur le raſ- „ ſemble au-dedans ; l'amour allume „ des flammes dans toutes les veines. „ Les affections de plaiſir font leurs „ impreſſions, comme les paſſions tur- „ bulentes. La joye de l'ame ſe peint „ ſur le corps de traits plus ou moins „ forts, ſelon qu'elle eſt plus ou moins „ vive. Les mouvemens doux & flat- „ teurs du corps coulent d'organes en „ organes juſqu'au fond de l'ame.

„ Eſt-il une harmonie plus parfaite, „ y-a-t-il des proportions plus exactes „ & plus marquées dans le monde ? „ Je ne crois pas qu'on le diſe. Qu'on „ la compare, ſi l'on veut à celle du „ fer & de l'aiman, du flux de la mer „ & de la lune, des corps électriques „ entre eux, des cordes d'un inſtru- „ ment à l'uniſſon ; nulle de ces har- „ monies n'eſt auſſi inaltérable que

Digitized by Google

„ celle du corps & de l'ame. Celle-ci „ eſt d'une conſtance & d'une uniformité „ à toute épreuve ; les autres „ ſont dérangées dans certaines conjonctures „ par les cauſes étrangères.

„ Le rapport des deux parties eſſentielles „ dont nous ſommes compoſés, „ étant auſſi ſolidement établi qu'on „ vient de le voir, l'on reconnoît facilement „ cette eſpèce d'affinité qu'il „ y a, ſelon *Ariſtote*, entre notre nature & la Muſique. Il eſt donc ſûr „ que de tous les arts d'agrément & „ de plaiſir, le plus proportionné à la „ nature des êtres raiſonables eſt la „ Muſique. "

La conſéquence que tire ici l'auteur n'eſt pas juſte ; elle eſt la ſuite du paralogiſme par lequel il confond la Muſique, qui eſt une harmonie particulière, avec l'harmonie priſe en général. L'union des deux ſubſtances qui nous compoſent peut être une branche d'harmonie ; les ſons peuvent en former une autre, ſans qu'eux & notre nature ayent pour cela la moindre affinité. Quand on en admettroit une, il ne s'enſuivroit point encore que, de tous les arts d'agrément & de plaiſir,

Digitized by Google

la Muſique eſt la plus proportionnée à la nature des êtres raiſonables. Tous les arts ſuſceptibles d'harmonie n'auroient pas moins d'affinité avec nous, & je ne vois pas pourquoi nous ſerions moins Peinture & Architecture que Muſique. C'eſt dans ſon objet & dans ſes effets qu'il faut chercher l'excellence d'un art, & non dans des idées vagues de reſſemblance avec des choſes inconnues.

L'auteur établit mieux, ſelon nous, l'excellence de la Muſique, en prouvant par ſon ancienneté combien elle eſt naturelle. Son auteur fut *Jubal* qui n'eſt éloigné que de ſix générations de l'origine du premier homme & du monde. L'hiſtorien de ces premiers temps ne nous parle même de l'invention d'aucun autre art de plaiſir que de la Muſique. Or ce qui eſt naturel précède toujours ce qui ne l'eſt pas, ou ce qui l'eſt moins : la choſe eſt vraie, ſurtout pour ces premiers temps du monde, où les goûts des hommes n'étoient pas encore corrompus par les préventions, par les caprices, par l'exemple des goûts déraiſonables de quelques ſots en place. L'on vit dans l'enfance du

Digitized by Google

monde ce qu'on voit encore dans l'enfance de l'homme. Dans ces premiers momens de notre exiſtence, l'appétit excité & guidé par la ſeule nature, ſe porte vers les alimens les plus analogues à la compléxion, & le goût à ce qu'il y a de plus doux en ſoi, juſqu'à ce que l'intempérance, la ſatiété ou la contagion des extravagances étrangères faſſe rechercher l'aigre, l'amer, les bizarreries & les aſſaiſonnemens de toutes les eſpèces.

La troiſième partie, qui eſt une confirmation des deux autres, & qui ſe rapporte le plus directement au titre du Traité, eſt que la muſique eſt une diſpoſition à l'exercice de la vertu, ou, comme dit l'auteur, un apprentiſſage de la vie du ciel. L'objet eſt grand; eſt-il rempli? C'eſt ce que nous allons examiner.

» La félicité céleſte, dit l'auteur, » conſiſte dans un plaiſir pur, éloigné » de toute affection terreſtre, dans une » ſérénité de l'ame qu'aucune paſſion, » qu'aucun événement ne trouble; la » vertu & la muſique produiſent ſur la » terre le même effet.

Digitized by Google

» Le plaiſir que procure la vertu eſt un plaiſir pur ; celui que donne la mu- » ſique n'a rien de corrompu : l'une » & l'autre produiſent dans l'ame ce » calme ſerein, ce charme des paſſions, » ce repos délicieux qui bannit tous les » troubles. C'eſt pourquoi les Poëtes » ont donné au ciel le nom d'Olympe, » qu'ils ont emprunté d'un mont de » Theſſalie extraordinairement élevé, » & qui ſuperieur à la région des nua- » ges, jouit perpétellement de cette ſé- » rénité lumineuſe, qu'aucune vapeur » terreſtre n'obſcurcit, de ce calme » inaltérable que la diſcorde des élé- » mens ne trouble jamais, parce que » tous leurs combats ſe livrent loin de » lui. «

Ce qui releve ſurtout l'excellence de la muſique, ſelon le panégyriſte Caſtillan, c'eſt que le goût de cet art eſt une diſpoſition à la vertu ; de ſorte qu'on ne doit pas regarder l'alliance de l'une & de l'autre comme accidentelle, mais comme naturelle. Les obſtacles que l'on trouve à la vertu, ſont les paſſions & les inclinarions vitieuſes. La Muſique lève ces obſtacles de deux manières, & par le goût qu'on a pour

Digitized by Google

elle & par le plaiſir qu'elle donne.

Les paſſions humaines ſe combattent reciproquement ; ce qui les rend en quelque façon incompatibles. Qu'une paſſion domine fortement, en portant vivement le cœur vers ſon objet, elle affoiblit, ſi elle ne détruit pas, les impreſſions que les autres paſſions peuvent lui faire. Qui n'a pas fait quelquefois cette expérience au-dedans de ſoi-même ? Heureux celui dont l'inclination dominante eſt honnête, décente, portée vers un objet moralement bon, ou pour le moins indifférent ! Elle occupera tellement le cœur, qu'elle n'y laiſſera que peu ou point de place pour les autres paſſions. Il n'eſt aucune inclination plus honnête ou plus propre à produire cet effet avantageux que la Muſique....

Cependant, comme cette inclination ne domine pas toujours avec tant d'empire qu'elle n'y laiſſe quelque place à une autre ou à d'autres paſſions, comme elle n'eſt pas toujours aſſez forte pour réſiſter totalement à leurs influences malignes, il faut que le charme & le plaiſir actuel de la Muſique prêtent à l'ame le même ſecours &

Digitized by Google

lui rendent le même office. C'eſt auſſi, ſelon notre auteur, ce que produit le plaiſir de la Muſique. Non-ſeulement il fait oublier, tandis qu'il dure, les objets des autres paſſions, mais il donne encore inſenſiblement au cœur une certaine aſſiette tranquille qui corrige les aigreurs de la colère, les feux déréglés de l'amour, le fiel de la haine, les noirceurs de la mélancolie, la ſoif inſatiable de l'avarice, les ſaillies de l'ambition, & l'enflure de l'orgueil.

Voilà, continue-t-il, ce que les Poëtes ont voulu nous faire entendre par les effets prodigieux & fabuleux qu'ils ont attribués aux deux plus anciens Muſiciens, *Orphée* & *Amphion*, quand ils ont dit du premier, qu'il attiroit & qu'il apprivoiſoit les bêtes les plus féroces au ſon de la lyre, & du ſecond, qu'en touchant le même inſtrument, il avoit réuni les pierres, & formé les murs de Thèbes. Ils n'ont prétendu nous apprendre autre choſe, ſinon que le premier, par la douceur de la Muſique, avoit humaniſé les génies féroces de certains hommes, deſquels il avoit changé les inclina-

Digitized by Google

tions & les mœurs brutales en une manière de vivre honnête & convenable à des créatures raisonables, & que le second avoit, par un semblable moyen, rassemblé ces mêmes hommes qui vivoient auparavant séparés les uns des autres dans des cavernes comme les bêtes sauvages. C'est ce qui a fait dire au célèbre *Métastasio*, dans son opera intitulé : *Le Parnasse défendu contre ses accusateurs.* (*El Parnasso acusado, y defendido*).

*Se la cetra non era*
*D' Amphione ed' Orfeo, gli uomini ingrati*
*Vita trarrian pericolosa è dura*
*Senza Dei, senza leggi, è senza mura.*

C'est-à-dire : sans la lyre d'*Amphion* & d'*Orphée*, les hommes ingrats traineroient encore une vie pleine de dangers & d'amertume, sans habitations, sans loix & sans culte.

L'on rapporte ensuite plusieurs traits historiques des effets étonnans de la Musique, relativement à l'exercice de la vertu, & de certaines vertus mêmes auxquelles on ne la croit pas communément le plus favorable. *Agamemnon*, en par-

Digitized by Google

tant pour le siège de Troye, laissa auprès de *Clytemnestre* son épouse, sur la fidélité de laquelle il ne comptoit pas infiniment, le Musicien *Demodocus*, pour qu'il éteignît par les charmes de son art les feux de la concupiscence. Je doute fort que les maris jaloux d'aujourd'hui se reposassent beaucoup sur une pareille précaution. Cependant *Egiste*, selon les sources où notre auteur a puisé, ne put faire condescendre *Clytemnestre* à ses desirs, tant que vécut *Demodocus*; & il fallut faire mourir le Musicien pour triompher de la Reine. *Athenée* dit aussi que les anciens mêloient la musique dans les festins pour reprimer l'intempérance & l'incontinence. L'on rapporte d'*Empedocle*, qu'il calma subitement par les charmes de la musique la fureur d'un jeune homme qui fondoit l'épée nue sur son ennemi pour le percer. Le fameux joueur de guitarre, *Terpandre* fut appellé de l'Isle de Lesbos, & réconcilia par les sons de son instrument les esprits des Lacédémoniens partagés en deux factions.

Ce que raconte *Nicephore* n'est pas moins propre à prouver le pouvoir de

Digitized by Google

la muſique. Le peuple d'Antioche avoit outragé l'Empereur *Théodoſe* en briſant, dans une ſédition, ſes ſtatues & celles de l'Impératrice *Placide* ſa femme. Ce Prince qui avoit réſolu d'en tirer la plus ſévère vengeance, ſe laiſſa deſarmer par les airs lugubres qu'on lui chanta.

L'exemple d'*Eliſée* n'eſt pas oublié. Les trois Rois d'Iſrael, de Juda & d'Edom, réunis enſemble & prêts à donner bataille contre les Moabites, prièrent le Prophète d'intéreſſer ſon Dieu au ſuccès de leurs armes. La colère du Prophète étoit fortement allumée contre le Roi impie d'Iſrael. Il fit venir un Muſicien qui touchoit un inſtrument nommé *Pſalterium* à peu près ſemblable, ſelon *Dom Calmet*, à notre Harpe d'aujourd'hui; il le fit jouer en ſa préſence, ſe mit en prières, & obtint la victoire en faveur des Rois alliés. Mais que faiſoit la muſique à ce ſuccès? Elle calma cette colère, qui, quoique juſte & provenant d'un principe de zèle, empêchoit la ferveur de la prière, & l'heureux effet qu'on en attendoit. La maladie de *Saül*, poſſédé d'un malin Eſprit, & que la guitarre du

Digitized by Google

jeune *David* guériſſoit ou ſuſpendoit, prouve la même choſe.

Il y a ici une diſſertation, un peu ſavante pour un éloge de la Muſique, ſur la nature de ce mauvais Eſprit de *Saül*. Quelques Docteurs, à ce que l'on nous apprend, ont penſé que l'auteur de la nature avoit conféré à la Muſique la vertu prodigieuſe & ſurnaturelle de réprimer les Démons, comme il l'avoit donnée au poiſſon de *Tobie*. L'on ne prétend point attaquer leur opinion, mais il ſemble plus naturel de regarder l'état de *Saül* comme une pure maladie, d'épilepſie, par exemple, ou de mélancolie. Ce que l'on croit poſſeſſion n'eſt ſouvent qu'une altération d'humeurs qui peut ſe calmer par la Muſique, comme il ſera facile de l'expliquer à notre auteur, puiſqu'il ſoutient qu'on a tort de qualifier de fable ce que *Plutarque* dit de *Thalès* de Crète qui fit ceſſer une peſte dans Lacédémone par le moyen de la Muſique.

Comme on ne voit plus les effets de la Muſique, le P. *Feijoo* a cru qu'il étoit naturel de propoſer la queſtion ſur la préſéance de la Muſique ancienne

Digitized by Google

ou moderne. Ce ſont de ces queſtions plus amuſantes qu'inſtructives; & qui ſont d'autant plus inſolubles qu'elles ſont plus approfondies. En effet, dit notre auteur, ce qu'on vient d'entendre des effets de la Muſique ancienne, ne prouve rien contre la moderne. „ De „ ce que deux ou trois Muſiciens de „ l'Antiquité ont fait admirer quelques „ effets prodigieux de leur art, auxquels aucun Muſicien moderne n'eſt „ parvenu, peut-on inferer bien ſûrement que la Muſique ancienne a été „ en ſoi ſupérieure, ou ſeulement égale „ à la nôtre? Ne peut-on pas attribuer „ ces effets admirables, non à l'excellence de la mélodie, mais à l'habileté „ incomparable de l'artiſte? *Plutarque* „ dit qu'un ancien Muſicien, nommé „ *Olympe*, qui ſe ſervoit d'une lyre qui „ n'avoit que trois cordes, ſurpaſſoit „ tous les agrémens de ceux qui employoient des lyres de ſept, de neuf ou „ de douze cordes. *Gaſpard Sanz*, habile Compoſiteur, dit dans ſon *Traité* „ *de la Guitarre*, qu'il avoit vû un joueur „ de cet inſtrument toucher une eſpèce „ de guitarre d'une ſeule corde, de

Digitized by Google

„ manière qu'il sembloit entendre plu-
„ sieurs instrumens différens. "

L'on oppose encore à la Musique moderne le Musicien *Antigenidas*, qui enflammoit, quand il vouloit, la fureur guerriere d'*Alexandre*, au point de lui faire prendre les armes, & de lui faire charger tous ceux qui l'environnoient, s'ils ne l'évitoient au plutôt. On y joint l'exemple du célèbre Musicien *Timothée*, qui excitoit ou qui calmoit à son gré la colère du même *Alexandre*, selon qu'il employoit dans sa Musique le mode Phrygien ou le son Phrygien. Mais nous avons aussi des prodiges à citer dans les Musiciens modernes. Durant le festin des nôces du Duc *de Joyeuse*, sous le regne de *Henri III*, un fameux Musicien de ce temps produisit successivement sur un Gentilhomme qui se trouvoit à la cérémonie, les deux effets que nous venons de dire avoir été produits sur *Alexandre*. Un Maître à Danser d'Alais, attaqué d'une maladie violente qui dégénera en frénésie, refusoit obstinément toutes sortes de remèdes, faisoit des efforts continuels pour sortir du lit, & menaçoit

çoit tous ceux qui l'en empêchoient. Le premier Magistrat de la ville, nommé M. *de Mandajor*, homme d'un esprit cultivé, ayant eu connoissance de la chose, imagina que la Musique pourroit être utile au malade. Un Musicien qui se trouva présent, prit un violon; le Malade se tranquillisa dès les premiers airs, s'endormit d'un doux sommeil après un quart d'heure de Musique, & se réveilla parfaitement guéri de sa fièvre.

Après ces exemples on rapporte ceux de *Saint Augustin* & de *Saint Grégoire Le Grand* qui vont plus directement au but de l'auteur, qui est de montrer comment la Musique sert à la vertu. Le Diacre *Jean*, Historien de la vie de *Saint Grégoire* dans le neuviéme siècle, dit que l'on conservoit à Rome de son temps le lit où ce grand Docteur, presque toujours malade, écoutoit & formoit de jeunes enfans à la Musique, malgré ses infirmités.

## SOBRE LA INVENCION DE EL ARTE QUE ENSEÑA A HABLAR LOS MUDOS.

## SUR L'INVENTION DE L'ART, PAR LEQUEL ON APPREND A PARLER AUX MUETS.

CE n'eſt point des principes de cet art qu'il s'agit dans cette eſpèce de diſſertation de *Don Feyjoo*. Il n'y eſt queſtion que d'en fixer le véritable inventeur. Si l'on en croit notre Bénédictin Eſpagnol, celui qu'il faut regarder comme tel, eſt *Frère Pierre Ponce*, Religieux du Monaſtère Royal d'*Oña*, Ordre de *S. Benoît*, & par là ſon compatriote & ſon confrère. Le P. *Feyjoo* avoit déja avancé ce fait dans le quatrième tome de ſon *Théâtre Critique*, au chapitre intitulé *Glorias de Eſpaña*. Voici ſes paroles. » J'ai réſervé exprès » pour la fin, dans la vûe de fermer » avec une clef d'or ce diſcours & tout » le livre, la plus noble invention Eſ- » pagnole: invention à laquelle on peut

» à juſte titre accorder la préférence ſur
» toutes celles que l'on connoît. Ce ſe-
» cret merveilleux eſt l'art de faire par-
» ler les Muets, ſourds de naiſſance.
» L'Eſpagne eſt redevable à l'Ordre de
» *S. Benoît* de la gloire qu'une pareil-
» le découverte fait rejaillir ſur elle;
» car c'eſt notre Moine *Frère Pierre Pon-*
» *ce*, Religieux du Monaſtère Royal de
» *Sahagun* (*a*), qui l'a faite. C'eſt de
» quoi rendent témoignage *François*
» *Valles* dans ſa *Philoſophia Sacra*, ch.
» 3; *Ambroiſe de Morales* dans ſon Livre
» des *Antiguedades de Eſpaña*, & enfin
» notre Hiſtoriographe *Yepes*. En par-
» lant de ce fait, *Valles* dit que non-
» ſeulement l'inventeur lui étoit con-
» nu, mais qu'il étoit ſon ami. *Petrus*
» *Pontius*, *Monachus Sancti Benedicti*,
» *amicus meus*, *qui* (*res mirabilis!*) *natos*
» *ſurdos docebat loqui*, *&c.* *Ambroiſe de*
» *Morales* nous apprend que le *Frère*
» *Pierre Ponce*, Religieux de l'ordre de
» *Saint Benoît*, avoit montré à parler à
» deux frères & à une Sœur du Con-
» nétable, tous trois muets, & qu'il

(*a*) Le P. *Feyjoò* avertit dans ſes *Cartas Eruditas* que c'eſt d'*Oña* qu'il faut lire.

» inſtruiſoit (dans le temps où *Morales* » écrivoit) un fils du *Juſticia de Ara-* » *gon.* Ce qui rend cette merveille en- » core plus grande, continue-t-il, c'eſt » qu'il leur reſte toujours la ſurdité qui » les privoit de la parole. Ainſi on leur » parle par ſignes ou on leur écrit, & » ils répondent ſur le champ verbale- » ment. Ils écrivent auſſi avec beau- » coup d'ordre une lettre ou autre cho- » ſe ſemblable. *Morales* continue ſon » récit en diſant qu'il avoit entre les » mains un écrit de l'un des frères du » Connétable, nommé *Don Pierre Ve-* » *laſco*, dans lequel il rendoit compte » de la manière dont le *P. Ponce* lui » avoit appris à parler.

» Cet art ſuit un ordre différent de » celui de l'inſtruction ordinaire. Dans » celle-ci les hommes apprennent d'a- » bord à parler, enſuite à écrire. Les » Muets au contraire apprennent d'a- » bord à écrire, enſuite à parler. On » commence par l'écriture de toutes » les lettres de l'alphabet, après quoi » on les inſtruit dans l'articulation pro- » pre de chaque lettre, en leur mon- » trant l'inflexion, le mouvement & » la poſition de la langue, des dents &

Digitized by Google

» des lèvres, que chaque articulation » exige. On passe après cela à l'assemblage des lettres entr'elles pour former » les paroles, &c.

» Ce que l'on ne sçauroit trop admirer dans l'inventeur de cet art, c'est » que non-seulement il l'ait inventé, » mais qu'il l'ait encore porté à sa perfection, comme il est évident par le témoignage d'*Ambroise de Morales*. Pour » comprendre de quelle difficulté il » étoit d'arriver à la perfection, il faut » remarquer qu'il n'en est point de cet » art comme des autres, dont la découverte amène naturellement les progrès. Ici les progrès sont beaucoup » plus difficiles que la découverte. » L'inventeur ne peut faire un pas dans » l'instruction, qu'il ne lui en coute de » nouveaux efforts d'esprit.

» C'est ici, s'écrie le P. *Feyjoo*, que nous » avons lieu de déplorer le malheur attaché depuis deux siècles aux Espagnols. Les étrangers jouissent mieux » que nous-mêmes des richesses de notre pays, sans excepter de ces richesses les productions du génie. C'est » en Espagne qu'a été inventé l'art qui » apprend à parler aux Muets, & il n'y



Digitized by Google

» a eu, depuis long-temps parmi nous ;
» perſonne que je ſçache qui l'ait voulu
» cultiver tandis que les étrangers en ont
» profité & en profitent très-bien.

» *Sic vos non vobis mellificatis apes.*

» On voit, continue le *P. Feyjoo*,
» dans les *Mémoires de Trévoux* de
» 1701, que M. *Wallis*, Profeſſeur de
» Mathématiques dans l'Univerſité
» d'Oxford, & M. *Amman*, Médecin
» Hollandois, ont pratiqué avec ſuc-
» cès cet art en faveur de beaucoup de
» Muets, ſur la fin du ſiècle dernier
» & au commencement de celui-ci.
» L'un & l'autre ont publié la métho-
» de pour les inſtruire, d'abord l'An-
» glois, enſuite le Hollandois. Ce
» qui doit paroître étrange, c'eſt qu'ils
» aient donné à leurs ouvrages le nom
» de *Nouvelle Méthode*, comme ſi l'un
» ou l'autre en euſſent été les inventeurs,
» tandis qu'il y avoit cent cinquante
» ans que notre Bénédictin Eſpagnol
» avoit imaginé & exercé la même mé-
» thode.

» *Sic vos non vobis vellera fertis oves.* «

Digitized by Google

A ces premières plaintes le Père *Feyjoò* a cru devoir en joindre de nouvelles dans la dissertation dont il s'agit. La grande réputation de M. *Pereire* qui a aussi découvert un art pour faire parler les Muets, lui a paru diminuer la gloire de *Pierre Ponce*, & c'est pour assûrer exclusivement à ce dernier l'invention d'un art si utile, qu'il reprend ici la plume. Cette dissertation n'est donc, comme nous l'avons dit ci-dessus, qu'un ouvrage polémique dans lequel D. *Feyjoò* s'efforce de prouver que *Pierre Ponce* est l'unique inventeur de l'art de faire parler les Muets, & que tous ceux qui ont mis cet art en pratique, n'ont opéré que d'après lui.

Sans prétendre faire de ce Journal un théâtre de débats littéraires, encore moins y prendre parti, j'oserai combattre l'opinion du P. *Feyjoò*. L'obligation que mes compatriotes ont à Monsieur *Pereire* d'être venu se fixer parmi eux pour y corriger la nature, me fait un devoir de prendre sa défense.

C'est d'abord sans fondement que le P. *Feyjoò* se plaint de l'oubli dans

lequel les étrangers ont laissé tomber *Pierre Ponce*. *Paul Zacchias*, dans ses *Quæstiones Medico Legales*, parle avec éloge du talent de ce Bénédictin Espagnol; *Amman* en fait plusieurs fois mention dans la Préface de son ouvrage (*b*). L'Académie des Sciences enfin, dans l'Approbation qu'elle a donnée à M. *Pereire* & qui a été insérée dans les Journaux du temps, parle du confrère du P. *Feyjoo*

(*b*) Il est bon d'avertir ici que c'est dans l'extrait que le *Journal de Trévoux* a fait de l'ouvrage d'*Amman* que D. *Feyjoo* a pris la légère notion qu'on l'a vû rapporter ci-dessus. Il donne à entendre qu'il l'a tirée de *Morales*; mais elle ne se trouve ni dans ce dernier, ni dans *Vallès*, ni dans *Tepes*. M. *Pereire* parle lui même, en toute occasion, de *Pierre Ponce*, ainsi que de D. *Feyjoo*. Je lui ai entendu dire plusieurs fois que c'est ce qu'il a lû dans ce dernier, qui lui a inspiré la première pensée de chercher les moyens de faire parler les muets, en lui faisant regarder ces moyens comme possibles. Le Père *Feyjoo* ne peut douter de ce dernier fait, dont il nous apprend lui-même qu'il a été instruit par un de ses compatriotes. Le Docteur *J. de Torrez*, dont il fait avec raison l'éloge, tant sur son talent pour la médecine, qu'il exerce à Paris avec succès, que sur ses autres

Feyjoo. Il n'eſt pas hors de propos de rapporter ici le préambule de cette Approbation. L'on y verra d'autres inventeurs de l'art dont il s'agit, antérieurs à *Ponce*, & à l'égard deſquels on pourroit par repréſailles dire de ce Religieux ce que celui-ci donne prétexte à D. *Feyjoo* de dire de *Wallis*, d'*Amman* & de M. *Pereire*. Voici ce qu'on lit dans cette Approbation. » Ce n'eſt point » d'aujourd'hui qu'on voit confirmer » par l'expérience la poſſibilité d'un » art ſi curieux & ſi utile. M. *Wallis* » en Angleterre & M. *Amman* en Hol» lande, l'ont pratiqué avec ſuccès dans » le ſiècle dernier. Les ouvrages de ces » deux Sçavans ſont connus de tout le » monde. Il paroît par leur témoig» nage qu'un certain Religieux s'y étoit » exercé bien avant eux. *Emmanuel Ra» mirez de Cortonne* & *Pierre de Caſtro*, » Eſpagnols, avoient auſſi traité cette » matière, *long-temps auparavant*, & » nous ne doutons point que d'autres

qualités, lui a mandé les miracles qu'opéroit M. *Pereire*, & l'aveu qu'il faiſoit que ſans D. *Feyjoo* il n'eût jamais penſé à la recherche de ſon art.

» auteurs n'aient encore écrit & don-
» né au Public des méthodes sur cet
» art. L'exemple de M. *d'Azy d'Eta-*
» *vigny* (c) est le premier & le seul dont
» nous ayons connoissance. »

Le P. *Feyjoò* n'est pas mieux fondé à prétendre que la méthode de *Wallis*, d'*Amman* & de M. *Pereire* est la même que celle de *Pierre Ponce*. Il est hors de doute que ce dernier a possédé l'art dont il s'agit, & qu'il ne l'a tenu d'aucun des trois que l'on vient de nommer, qui lui sont tous postérieurs. Les regîtres des morts du Monastère d'*Oña* en fournissent la preuve. On lit ce qui suit dans un extrait qui en a été fait : » *Obdormivit in Domino*
» *frater Petrus de Ponce hujus Omnienſis*
» *domûs benefactor, qui inter cæteras virtu-*
» *tes quæ in illo maximè fuerunt, in hâc*
» *præcipuè floruit, ac celeberrimus toto or-*
» *be fuit habitus, scilicet mutos loqui do-*
» *cendi. Obiit anno 1584, in Menſe Au-*
» *guſto* ».

La seconde preuve est l'acte de fon-

(c) *M. d'Azy d'Etavigny* est le premier élève de *M. Pereire*. Cet aveu de l'Académie est digne de remarque par rapport à l'honneur qui en revient à *M. Pereire*.

Digitized by Google

dation que le P. *Ponce* fit d'une Chapelle. Il eſt daté du 24 Août 1578. L'on y voit que ce Religieux avoit eu pour diſciples pluſieurs fils de grands Seigneurs, ſourds & muets de naiſſance, & qu'il leur avoit enſeigné à parler, à lire, à écrire, à calculer, à prier Dieu, à ſervir la Meſſe, & à quelques-uns le Latin, le Grec, l'Italien, la Philoſophie naturelle, l'Hiſtoire & l'Aſtrologie.

Ces preuves ne permettent point de douter que le P. *Ponce* n'ait eu le talent de donner la parole aux Muets, & nous ne ferons point difficulté de croire qu'il en a été l'inventeur. Ce n'eſt pas non plus ce que l'on prétend diſputer au P. *Feyjoò*. Ce qu'il voudroit établir & que l'on ne peut lui accorder, c'eſt que ceux qui ſont venus depuis *Ponce* n'ont agi que d'après ſa méthode.

On lit dans l'Approbation que le P. *Antoine Perez*, Supérieur de Saint Martin de Madrid (Abbaye Royale de Bénédictins) donna en 1620 au Livre de *Jean-Paul Bonet* ſur cet art, que le P. *Ponce* ne ſongea jamais à enſeigner le ſien à perſonne, *Don Feyjoò*, qui s'eſt

engagé à faire reconnoître celui-ci, non-seulement pour le premier, mais encore pour l'unique inventeur de l'art en question, ne s'accommode point de ce partage de gloire. Il veut absolument que ce Religieux ait enseigné sa méthode, & que *Bonet* n'ait été qu'un plagiaire. » Il faut, dit-il, ou que le » P. *Antoine Perez*, Censeur du livre » de *Bonet*, n'ait pas été assez instruit » sur le compte de P. *Ponce*, ou qu'il » ait dissimulé artificieusement ce qu'il » en sçavoit, pour l'honneur de l'au- » teur du livre qu'il approuvoit; car, » continue-t-il, il est certain que *Pon-* » ce enseigna son art à quelques-uns. » Par malheur pour D. *Feyjoo*, rien n'est moins établi que cette certitude. Il cite à la vérité le P. *Castañiza* qui, après avoir dit, que le Moine *Ponce* enseignoit aux Muets non-seulement à parler, mais encore à peindre, ajoute : *C'est ce dont peut rendre bon témoignage Don Gaspar de Gurrea, fils du Gouverneur d'Aragon, son disciple & autres.* On voit par cette citation que le P. *Ponce* avoit le secret d'instruire les Muets, mais l'on n'y verra jamais qu'il enseigna son secret, comme prétend l'inférer le P. *Feyjoo*.

Digitized by Google

La seconde preuve qu'apporte D. *Feyjoo* n'est qu'une raison de convenance. Il lui paroit impossible qu'on apprenne à parler aux Muets, sans leur faire connoître tout l'artifice qu'on y employe, vû, dit-il, que le moyen de réussir est de leur faire exécuter tous les préceptes de l'art. Mais ne voyons-nous pas les enfans ordinaires apprendre une infinité de choses & les pratiquer dans la suite de la vie, sans que néanmoins ils puissent rendre compte de la maniére dont ils les ont apprises? La parole elle-même en est un exemple. Tout le monde apprend à parler, tout le monde parle; & cependant presque tout le monde ignore non-seulement le méchanisme des organes de la parole, mais l'art même d'arranger convenablement les différentes parties du discours. Nous sommes tous à cet égard des *Bourgeois-Gentilshommes*, qui faisons de la prose sans le sçavoir. Combien de Sçavans se trouveroient embarrassés, si on les questionnoit sur les élémens de ces mêmes sciences dans lesquelles ils excellent, ou s'ils étoient obligés de le enseigner à d'autres? Puisqu'une pareille

aptitude ne ſe rencontre pas toujours chez ceux qui ont tous leurs ſens, & auxquels on n'a rien caché des moyens dont on ſe ſert pour les inſtruire, à plus forte raiſon ne ſe trouvera-t-elle pas chez des Sourds & Muets, dont les idées ſont ſi bornées. On ne voit pas, outre cela, qu'il ſoit impoſſible au maître de cacher ſa méthode à un Muet, ſurtout s'il ſe trouve dans cette méthode quelque choſe de plus que de ſimples inſtructions. Le maître ne peut-il pas avoir des moyens particuliers pour procurer certaines diſpoſitions à ſon élève, ou pour accoutumer chez lui les organes de la parole aux poſitions néceſſaires?

Le P. *Feyjoò* appuye ſa préſomption ſur un fait qui ne prouve rien moins que ce qu'il veut lui faire prouver. Ce fait eſt l'eſpèce de compte que D. *Pierre Velaſco*, élève de *Ponce*, rendit de la méthode de *Pierre Ponce*. Voici le paſſage d'*Ambroiſe de Morales* (*d*) où cela ſe trouve : paſſage que le P. *Feyjoò* n'a pas rapporté.

(*d*) Dans ſon livre *de las antiguedades de Eſpaña*, à l'article de *la excelencia de la tierra de Eſpaña, y ſu gran riqueza, y fertilidad, y coſas ſeñaladas que ay en ella.*

Digitized by Google

„ Y porque ſe goze mas particular-
„ mente eſta maravilla, y ſe entienda
„ algo de el arte que ſe ha uſado en
„ ella, y quede por memoria ; pondré
„ à qui un papel que yo tengo de ſu
„ mano. Preguntó uno delante del al
„ Padre Fray Pedro Ponce, como le
„ havia empezado à enſeñar la habla.
„ El Padre Ponce dixo al ſeñor D. Pedro
„ lo que ſe le preguntava, y el reſpondiò
„ de palabra primero, y deſpues eſcri-
„ vió aſſi :

„ Sepa Um. que quando yo era niño
„ que no ſavia nada UT LAPIS ; co-
„ mencé à aprender à eſcrivir primero
„ las materias que mi maeſtro me enſeñó,
„ y deſpues à eſcrivir todos los vocablos
„ Caſtellanos en un libro mio, que para
„ eſto ſe havia hecho ; deſpues, ADJU-
„ VANTE DEO, comencé à deletrear,
„ y deſpues pronunciar con toda la fuerza
„ que podia, aunque ſe me ſalia mucha
„ abundancia de ſaliva : comenté deſ-
„ pues à léer hiſtorias que en diez años
„ he leido hiſtorias de todo el mundo :
„ y deſpues aprendi el Latin. Ytodor
„ era por la grande miſericordia de
„ Dios, que ſin ella ningun mudo lo
„ podia paſſar. “

Digitized by Google

» Afin, dit-il, parlant de la parole
» donnée à *Velasco*, que l'on jouisse
» plus particulierement de cette mer-
» veille, que l'on comprenne quelque
» chose de l'art qu'on y a employé, &
» que cela demeure dans la mémoire, je
» mettrai ici un écrit que j'ai de sa main.
» Quelqu'un, continue-t-il, demanda
» au Frère *Ponce*, comment il avoit
» commencé à lui montrer à parler. Le
» *P. Ponce* dit au Seigneur *D. Pierre* ce
» qui venoit de lui être demandé, & ce-
» lui-ci y répondit d'abord verbalement
» & ensuite par écrit, comme il suit.
» Sçachez, Monsieur, que, quand j'é-
» tois enfant, que je ne sçavois rien,
» *ut lapis*; je commençai à apprendre
» premièrement à écrire les matières
» que mon maître m'enseigna, & en-
» suite à écrire tous les mots Castil-
» lans dans un livre à moi qui avoit
» été fait pour cela. Ensuite, *adjuvante*
» *Deo*, je commençai à épeler & pro-
» noncer, avec tout l'effort dont j'é-
» tois capable, quoiqu'il m'échappoit
» une grande quantité de salive. J'ai
» commencé après cela à lire des histoi-
» res, qu'en dix ans j'ai lû des histoi-
» res de tout le monde, & ensuite
» j'ai appris le Latin : & tout se faisoit

„ par la grande miséricorde de Dieu ;
„ car sans cela aucun Muet ne le pour-
„ roit pas passer (e).

Telle fut la réponse de *Velasco*, & c'est à quoi se réduisent les notions qu'il a données sur la méthode de son maître, dont il ne paroît guères que *Ponce*

(e) On a cru devoir traduire mot à mot la réponse de *Velasco*, & laisser les défauts de construction qui s'y trouvent. Ce sont des monumens du degré de perfection auquel l'art de *Pierre Ponce* avoit élevé les connoissances de son disciple. On ne trouveroit point ces défauts dans un *Extrait de l'Histoire des Machabées*, de la façon de *M. de Fontenai* sourd & muet de naissance, l'un des derniers élèves de *M. Pereire*. J'ai entre mes mains cet Extrait bien fait & bien écrit par ce jeune homme, avec lequel je me suis trouvé fréquemment, & que j'ai eu l'honneur de présenter au Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar. *M. de Fontenai* a tout au plus vingt ans ; il prononce assez distinctement pour être entendu de tout le monde ; & il est à remarquer qu'il étoit un peu trop âgé, lorsque *M. Pereire* l'a entrepris. Il sçait le François, le Latin, l'Espagnol, l'Histoire, la Géographie, la Géométrie, &c ; en un mot il y a très-peu de jeunes gens aussi bien élevés & aussi instruits. Il n'est pas moins recommandable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. C'est quelque chose d'admirable que le tendre attachement qu'il a pour son maître, & la reconnoissance qu'il fait éclater à chaque instant avec autant de vivacité que de naïveté, pour toutes les obligations qu'il lui a.

Digitized by Google

ait pris soin de laisser d'autres vestiges. Si *Ponce* avoit en effet laissé sur son art quelque indication plus particulière, *Morales*, qui ne rapporte le fait que l'on vient de voir que pour faire connoître quelque chose de cet art, ne l'eût-il point rapportée de même ? Ce n'est ici qu'une raison de convenance ; mais on sent de quelle force elle est ; lorsque le P. *Feyjoo* est dans l'impossibilité de montrer d'autres monumens de la méthode de *Ponce*. C'est de la possibilité qu'il y avoit que *Ponce* enseignât sa méthode, que le P. *Feyjoo* conclud qu'il l'a enseignée. N'est il pas plus naturel de conclure de la réponse de *Velasco*, qui n'offre qu'une notion indéterminée, qu'il est très-possible que l'écolier ignore l'art dont se sert le maître ? Une autre observation, c'est que, malgré les recherches les plus exactes, on n'a pû trouver dans le Monastère d'*Oña*, où *Ponce* passa la plus grande partie de sa vie & mourut, aucune trace de cette méthode : d'où il est naturel de conclure que non-seulement *Pierre Ponce* n'a jamais songé à enseigner son art, comme l'a assûré en 1620 le P. *Perez*, mais qu'il le cachoit avec soin.

Digitized by Google

Le P. *Feyjoò* s'appuye sur un fait pour prouver que *Pierre Ponce* avoit laissé quelque chose sur son art, & que *Bonet* en a eu connoissance. Mais les circonstances qui accompagnent ce fait & les réfléxions qu'elles font naître, renversent l'induction que l'on en veut tirer. On voit, comme nous l'avons dit ci-dessus, dans les œuvres de *Morales*, que *Ponce* avoit appris à parler à deux frères & à une sœur du Connétable. *Bonet* se qualifie dans son livre de Sécrétaire du Connétable, & fait entendre, dit-on, qu'il a donné la parole à un frère de son maître. Le P. *Feyjoò* en conclud, 1°. que *Bonet* connut encore en vie, chez le Connétable, l'un des deux frères à qui *Ponce* avoit appris à parler, & qu'il voulut s'en approprier l'instruction. 2°. Qu'il trouva dans cette maison tous les enseignemens nécessaires sur la théorie & sur la pratique de l'art dont il s'agit. Il n'est guères possible de justifier *Bonet* sur le premier point, & le silence qu'il garde sur les instructions faites par *Ponce* dans la maison de son maître est une preuve de sa mauvaise foi. Son plagiat n'est pas aussi prouvé. Il

Digitized by Google

ne paroît point vraisemblable que *Bonet* ait trouvé chez son maître une instruction plus satisfaisante que celle qu'a donnée Pierre *Velasco* dans sa réponse. En effet, cet élève de *Ponce*, le plus sçavant des deux frères, mort il y avoit long-temps, n'ayant pû donner de plus grands éclaircissemens sur l'art de son maître, comment *Bonet* en aura-t-il pû apprendre davantage de son frère beaucoup moins éclairé? Une nouvelle preuve que *Bonet* n'est point plagiaire, c'est qu'il ne connoît point l'art qu'on veut qu'il ait dérobé. Pour le convaincre qu'il n'a pas sçu donner la parole aux Muets, il suffit de refléchir *qu'il veut s'approprier l'instruction du frère du Connétable, laquelle n'a point été son ouvrage, & qu'il ne dit point du tout (ni aucun autre auteur dont nous ayons connoissance) avoir instruit quelque autre Muet.* On objecteroit en vain que, quoiqu'il n'ait enseigné aucun Muet, il pourroit néanmoins avoir eu la théorie de l'art dont il est question. La théorie a tellement besoin ici d'être jointe à la pratique, qu'elle ne peut exister sans elle & que par elle. D'ailleurs, si son ouvrage contenoit la méthode de *Ponce*, com-

Digitized by Google

me le P. *Feyjoò* semble le penser, on n'auroit pas manqué en Espagne, où il est imprimé depuis 1620, de s'en servir avec succès, ce qui n'est point. Il y a apparence que *Bonet*, ayant cherché inutilement à découvrir le secret de *Ponce*, & ne voulant point perdre entièrement ses peines, composa son livre, en combinant, comme il put, le peu qu'on lui apprit chez le Connétable, avec ses propres idées & avec ce que *Denys* d'*Halicarnasse* a écrit sur les Lettres. Pour *Amman* & *Wallis*, le prétendu rapport de ressemblance entre leur méthode & celle de *Ponce*, en ce qu'ils se servent comme lui du moyen de l'écriture, n'est pas un motif suffisant pour en conclure l'identité. Ils pourroient, il est vrai, avoir pris de *Ponce* l'idée de ce moyen, mais ils n'en doivent pas moins pour cela être regardés comme les inventeurs de leur art, qui consiste moins dans le moyen que dans la manière de l'employer. C'est de quoi le P. *Feyjoò* lui-même est forcé de convenir, lorsqu'il dit, en parlant de M. *Pereire*, *qu'il lui restoit toujours un vaste champ pour exercer son génie, s'il avoit à former toutes les règles*

*de l'art ſur les principes que lui fourniſſoit une ſi petite notion.* Rien n'eſt plus vrai que cet aveu du P. *Feyjoò* au mot de notion près, qui n'eſt peut-être pas juſte, s'il ne veut parler que de l'indication que donne la réponſe de *Velaſco*. La preuve de ce que j'avance, & que la réponſe de cet élève n'apprend rien de la méthode de *Ponce*; c'eſt l'inſuffiſance dont elle eſt pour faire retrouver cette méthode.

Tout ce que je viens de dire me paroît prouvé d'une manière déciſive qu'*Amman* & *Wallis* ne devoient point à *Ponce* leur façon de procéder. A plus forte raiſon M. *Pereire* ne lui devra-t-il point la ſienne, lui qui en ſuit une différente de celles d'*Amman* & de *Wallis*. Quelle eſt-elle? C'eſt ce que l'on ignore, & ce qu'il ne craint point que l'on découvre.

Quand le P. *Feyjoò* auroit prouvé qu'*Amman* & *Wallis* tenoient leurs méthodes de *Ponce*, la différence de celle de M. *Pereire* avec les leurs, lui aſſureroit encore la gloire d'être l'inventeur de ſon art. C'eſt auſſi cette différence que le P. *Feyjoò* voudroit détruire; mais comment pourra-t-il prouver la reſſem-

Digitized by Google

blance qui eſt entre une choſe & une autre choſe qu'il ne connoît pas ? S'il n'a aucune raiſon pour établir la parité, il n'en eſt pas de même de la diſſemblance, en faveur de laquelle deux faits que je garantis, forment la plus forte préſomption. Les voici. En 1745 M. *Pereire* paſſant à la Rochelle, y apprit à un Muet à prononcer quelques mots. Ce prodige fit du bruit & parvint juſqu'à M. d'*Azy d'Etavigny*, Directeur des Fermes à la Rochelle, dont le fils étoit muet. La répugnance qu'il eut à confier l'inſtruction de ſon fils à un étranger le fit d'abord recourir au livre d'*Amman*, qu'il envoya plein de confiance à Beaumont-en-Auge (Abbaye & Collège de Bénédictins, où depuis trois ans il avoit mis ſon fils) aux PP. *Dom Caſeaux*, Prieur de l'Abbaye, & *Dom Bailleul*, Principal du Collège. Ces Peres mirent tout en œuvre pour faire réuſſir les préceptes d'*Amman*; leurs efforts furent inutiles, & après un an de tentatives infructueuſes, il fallut recourir à M. *Pereire*, qui vint à bout de ce qu'ils n'avoient pû exécuter. La capacité & les talens des PP. que l'on vient de citer ſont trop connus,

Digitized by Google

pour que l'on puisse accuser leur inhabileté ; c'est donc à la différence de méthode qu'il faut attribuer la différence du succès. On trouve des indices du fait que je viens de rapporter dans le Mercure d'Août 1747.

Le second fait est celui du P. *Vanin* de la Doctrine Chrétienne. Plein d'un zèle & d'un desintéressement des plus édifians, cet Ecclésiastique s'est dévoué depuis long-temps à instruire les sourds & muets. La dissertation d'*Amman*, l'ouvrage de *Wallis*, rien enfin de ce qui a rapport à son objet ne lui est inconnu. Il étoit même sur le point de donner au public un ouvrage de sa composition sur cette matière, il y a environ sept ou huit ans, & il avoit déja fait graver à grands frais nombre de planches, lorsqu'il entendit parler de M. *Pereire*. Les succès de ce dernier & les entretiens qu'il a eus avec lui, l'ont fait non-seulement renoncer à donner son ouvrage, mais l'ont encore porté à procurer à M. *Pereire* un élève en état de reconnoître ses peines (*f*). Voilà donc la méthode de M. *Pereire*

(*f*) *M. le Couteulx*, Cousin de Mrs *le Couteulx* Banquiers.

reconnu

reconnue différente de celle d'*Amman*, & sa supériorité décidée par un juge en état de prononcer. Peut-il rester à présent le moindre doute que M. *Pereire* ne doit qu'à lui seul l'art merveilleux qu'il possède ?

J'ai crû devoir entrer dans cette discussion en faveur de ce fameux *Mutismicien*, à qui la France est si redevable de ce qu'il a bien voulu la choisir pour le théâtre de ses utiles opérations. Au reste, le P. *Feyjoo* ne sçauroit se plaindre que je cherche à enlever à sa patrie un avantage qui lui est dû. Que *Ponce* soit l'unique inventeur ou que M. *Pereire* partage cette découverte avec lui, peu importe à l'honneur de sa nation, puisque M. *Pereire* est né en Espagne. Il me paroît même plus glorieux pour elle de pouvoir se vanter d'avoir produit deux génies créateurs, que de n'en avoir qu'un à citer.

Si les Journaux n'avoient point retenti des miracles qu'a faits M. *Pereire*, j'en donnerois ici l'énumération. Je me contenterai de rapporter un fait déja connu, mais que je choisis entre plusieurs autres, tant à cause de son autenticité, que parce que c'est celui qui a donné

lieu à la dissertation du P. *Feyjoo*? M. *Pereire* ayant entrepris M. d'*Etavigny*, le fit voir, quand il fut au milieu de son instruction, à l'Académie des Sciences par M. *de la Condamine*. Les Académiciens, frappés d'admiration, engagèrent M. *Pereire* à poursuivre, & il le fit avec tant de succès, que, quelques mois après, M. d'*Etavigny* fut présenté au Roi par M. le Duc *de Chaulnes*. Sa Majesté lui fit différentes questions par signes & par écrit auxquelles il répondit de la manière la plus satisfaisante. Le Roi toujours zélé pour les découvertes utiles & pour le bien de l'humanité, fit à M. *Pereire* une pension de 800 liv.

Il seroit sans doute à souhaiter que M. *Pereire* dévoilât les mystères de son art; mais il n'est pas moins juste qu'il tire une récompense proportionnée aux soins que sa découverte lui a coûtés. L'avantage public & son avantage particulier se trouveront satisfaits, si ce que l'on a proposé s'éxécute. Il s'agit d'établir, en faveur de M. *Pereire*, une Chaire au Collège Royal, où il formeroit des maîtres dans son art. L'utilité de ce projet qui n'intéresse point une seule

Digitized by Google

nation, mais tous les peuples du monde, en fait eſpérer la réuſſite. Je vais tâcher d'en faire ſentir la néceſſité, & j'emprunterai pour cela une partie de ce qui a été dit dans le Mercure de Mars 1750 pag. 153. „ Les Muets, en fait de connoiſſances métaphyſiques, ſont les „ plus ignorans de tous les hommes. „ On peut voir là-deſſus les *Mémoires* „ *de l'Académie des Sciences* de 1703, pag. „ 18, les *Leçons de Phyſique* de M. „ l'Abbé *Nollet*, Membre de cette Aca- „ démie, tom. 3. page 441, le *Traité des* „ *Sens* de M. *le Cat*, fameux Chirurgien „ de Rouen, pag. 295, &c. Ces con- „ noiſſances, renfermant celles de la „ Religion, on en ſent l'importance. „ Il y a dans le Royaume beaucoup plus „ de Muets qu'on n'imagine. Dans Pa- „ ris ſeul il y en a plus de cent.

„ Le ſieur *Pereire* ne ſçauroit inſtruire „ à la fois plus de trois Muets; & il faut „ quatre à ſix ans pour achever l'inſtru- „ ction. Il eſt convenable pour la bon- „ té de la prononciation que les enfans „ apprennent à lire dès l'âge le plus ten- „ dre; la multiplicité des élèves exige „ par conſéquent la multiplicité des „ maîtres.



Digitized by Google

„ La publication de cet art pourroit „ donner lieu à de nouvelles découvertes, & seroit d'une utilité beaucoup plus étendue qu'on ne pense, „ pour apprendre à lire aux enfans & „ pour corriger plusieurs défauts de la „ prononciation, &c. L'Alphabet manuel du sieur *Pereire*, incomparablement plus commode que l'écriture „ pour parler à ses élèves, seroit encore „ d'un grand secours pour les personnes sourdes par accident.

„ Quelque près de la perfection que „ M. *Pereire* ait porté son art, il est des „ découvertes qu'il n'a point faites, qu'il „ est sûr de faire, & qu'il ne tentera „ jamais, parce qu'elles sont de nature, à ce qu'il prétend & doit sçavoir, „ à découvrir son art. En supposant „ d'ailleurs, comme on doit le supposer d'après ce qu'il assure, que „ son système embrasse plusieurs parties, on sent combien il seroit plus „ convenable pour la plus parfaite instruction des Muets, de partager „ entre plusieurs maîtres ces différentes parties. «

Digitized by Google

*Istoria d'un Sonnambulo, scritta da Giovan-Maria Pigatti Dottore di Medicina.*

*Histoire d'un Somnambule, écrite par Jean-Marie Pigatti Docteur en Médecine.*

LES auteurs anciens & modernes ſont pleins d'exemples de Somnambules ; ce Phénomène eſt donc aſſez commun. Mais le fût-il encore davantage, ſa ſingularité lui imprimeroit toujours un caractère de rareté, propre à en faire recueillir les différentes circonſtances, qui ſont en même-temps partie de l'hiſtoire de l'eſprit humain. *Jean-Baptiſte Negretti*, de Vicence, eſt un des Somnambules dont les opérations cauſent le plus d'étonnement par leur ſuite. Cet homme étoit au ſervice du Marquis *Louis Sale*, lorſque Mrs *Reghelini* & *Pigatti* l'obſervèrent en des temps différens. Ce ſont les obſervations de M. *Pigatti* que nous donnons ici. Elles ont

été faites en Italie en 1745 : si le Somnambule vit encore, ce qui est très-possible, il peut avoir aujourd'hui environ 40 ans.

La taille de *Negretti* étoit médiocre, son tempérament presque sec, son teint entre le pâle & le brun, son caractère ardent & porté à la colère, sa passion celle du vin. Il étoit, de son propre aveu, Somnambule depuis l'âge de onze ans, & ce qui offre une singularité particulière, il ne l'étoit pas toujours, mais d'ordinaire au printemps; c'est-à-dire, depuis le commencement de Mars jusqu'à la fin du même mois, ou jusqu'au milieu d'Avril. Quant aux autres saisons de l'année, son sommeil étoit tranquille, à l'exception de quelques nuits de l'Automne, où il s'asseyoit brusquement sur son lit, s'éveilloit, se recouchoit, & dormoit de nouveau tranquillement. Le Printemps étoit donc la saison propre aux observations des curieux. La scène commençoit environ à deux heures après minuit; & quelque-temps auparavant il paroissoit si accablé de sommeil, qu'il pouvoit à peine se soutenir. Voi-

Digitized by Google

ci ce qu'il fit la première nuit que M. *Pigatti* l'observa.

Il alla s'asseoir sur un siège de l'antichambre, & y dormit à l'ordinaire, pendant un quart d'heure, après lequel il se tint quelque temps droit sur son séant & immobile, comme s'il eût pensé ou fait attention à quelque chose. Il se leva ensuite, se promena dans l'antichambre, tira sa tabatière, & voulut prendre du tabac: ne pouvant en venir à bout, à cause de la petite quantité qu'il y en avoit, il parut se fâcher, & s'étant approché du siège sur lequel se tient d'ordinaire l'Ecuyer de la Dame du logis, il l'appella par son nom, & lui en demanda. On lui présenta une tabatière, il prit du tabac & le savoura, en le tirant. Quand cela fut fait, il se mit dans l'attitude d'un homme qui prête l'oreille; puis, comme s'il eût reçu son ordre, il courut prendre une torche, l'approcha d'une chandelle allumée, que l'on tient toujours à la même place, leva ensuite la torche comme si elle eût été allumée, s'achemina doucement vers la salle, & delà vers l'escalier, qu'il descendit avec

assûrance, tournant & s'arrêtant où il falloit ; enfin, étant arrivé à la porte d'entrée de la maison, il se plaça au lieu accoutumé, &, peu après, ayant fait une inclination aux Dames & aux Cavaliers qui étoient dans son idée, il éteignit le flambeau, remonta promptement, & l'alla remettre à sa place. Il fit trois fois la même action ce soir-là.

De l'antichambre il passa à l'office, chercha dans sa poche la clef du buffet, & ne la trouvant point, il appella par son nom celui à qui son maître lui commandoit de la lui remettre, avant que d'aller se coucher. On la lui apporta : il ouvrit le buffet, prit une soucoupe d'argent, sur laquelle il mit quatre caraffes, s'en alla à la cuisine, dans l'intention, selon toute apparence, de les remplir d'eau ; cependant il les rapporta vuides. Il prit le chemin de l'appartement d'en haut ; quand il eut monté la moitié des marches, il laissa le tout sur un petit pilier qui se trouvoit dans cet endroit, acheva de monter, & alla frapper à une porte. Comme elle ne s'ouvroit point, il descendit chez le valet de chambre, y fit quelques que-

Digitized by Google

tions, remonta en courant, & donnant un coup de coude à la soucoupe, il la renversa & brisa les carafes. Il frappa une seconde fois à la même porte, qui resta toujours fermée: il redescendit, & prit en passant la soucoupe. Il rentra dans l'office, & la laissa sur une petite table. Il passa de-là dans la cuisine, où ayant pris un seau, il alla au puits le remplir d'eau, & le reporta dans la cuisine.

Il prit de nouveau la soucoupe, & n'ayant pas trouvé dessus les carafes, il entra en fureur, disant qu'elles devoient y être, qu'il les y avoit mises, & demandant tantôt à l'un, tantôt à l'autre, s'il les avoit ôtées. Enfin, après diverses recherches, il rouvrit le buffet, en prit deux autres, les rinça, les remplit d'eau, & les mit sur la soucoupe: il repassa, en les portant, dans l'antichambre, & vint jusqu'à la porte de la salle de compagnie, où, quand il fait la même chose en veillant, il remet ce qu'il porte au valet de chambre, lui étant défendu d'entrer. Le valet de chambre reçut la soucoupe & les carafes, &, quelque-temps après, il les lui rendit. Il les reporta à l'offi-

ce, rouvrit le buffet, & remit chaque chose à sa place. Quand cela fut fait il retourna dans la cuisine, prit quelques plats & se mit à les nettoyer exactement avec un linge mouillé. Il s'approcha ensuite du feu, comme pour faire sécher ce linge : après quoi il se remit à nettoyer les plats qui restoient. La chose finie, il retourna au buffet, prit dans une corbeille la nappe & la serviette dont il avoit besoin, porta la main sur une autre corbeille plus petite, & s'approcha, en la tenant, d'une table sur laquelle on tient d'ordinaire une lumière. Là, comme s'il se fût aidé de la clarté, il choisit une cuillier, une fourchette & un couteau, & reporta la petite corbeille au buffet qu'il referma.

Ayant ramassé tout ce qu'il en avoit tiré, il le porta dans l'antichambre, le déposa sur un siège, prit une petite table ovale, sur laquelle mange la Dame du logis, & mit le couvert avec la plus grande propreté. Il faut remarquer que quand il cherche cette table, s'il porte la main sur quelqu'autre de celles qui se trouvent dans le même endroit, & qui sont à peu-

Digitized by Google

près de la même forme, il ne les prend pas. Cette fineſſe de tact eſt d'autant plus ſingulière, que dans d'autres occaſions il paroît l'avoir groſſier. Le couvert étant mis, il ſe promena, ſe moucha, & ayant tiré une ſeconde fois ſa tabatière, il n'eſſaya plus d'y prendre le tabac avec les doigts, comme s'il ſe fût reſſouvenu, après deux bonnes heures, de la difficulté qu'il avoit éprouvée; il le verſa ſur ſa main. Là finit cette ſcène, parce qu'on lui jetta un peu d'eau ſur le viſage; ce qui eſt une des manières de l'éveiller.

Le lendemain, avant que le Somnambule ni perſonne de la maiſon fût encore endormi, la Compagnie étoit, contre l'ordinaire, dans l'appartement du Marquis. Comme il ne s'y trouvoit pas ſuffiſamment de ſièges pour le monde qui arrivoit à chaque inſtant, on appelloit ſans ceſſe pour qu'on en apportât. Le Somnambule frappé de cela & gagné par le ſommeil, s'endort. Après un court repos, il ſe lève, ſe mouche, prend du tabac (préludes ordinaires dont nous ne ferons plus mention) monte dans l'appartement d'en haut, com-

mence à chercher des sièges, & à les porter à l'endroit où étoit la compagnie. Ce qu'il y eut de plus remarquable en tout ceci, c'est qu'en ayant une fois pris un de chaque main, quand il fut arrivé à la porte de la premiére pièce, laquelle étoit fermée, il ne heurta point, mais débarassa une de ses mains, ouvrit la porte, reprit le siège qu'il avoit posé, & le porta avec l'autre où il falloit.

Quand il crut en avoir porté suffisamment, ce qu'on conjectura par les paroles qu'il prononçoit, il s'en alla à l'office, chercha dans ses poches la clef du buffet, & ne la trouvant point, en parut chagrin. Il prit une lumière, se mit à chercher dans tous les coins de l'office & sur toutes les marches de l'escalier, allant d'une vîtesse extrême, les yeux fixés sur la terre, & y portant souvent la main, dans l'idée qu'il avoit perdu la clef. Le valet de chambre la lui mit adroitement dans une de ses poches. Après bien de recherches inutiles, reportant la main dans cette poche, & y trouvant la clef il se fâcha de sa balourdise, ouvrit le buffet, prit une serviette, un plat & deux

Digitized by Google

pains, le ferma & passa dans la cuisine. Là il prépara sa portion de salade, alla chercher dans le garde-manger tout ce qu'il falloit pour l'assaisonner, le fit à merveille, se mit à table & en train de manger. Un des assistans lui ôta adroitement le plat qu'il avoit devant lui & en substitua un, où il y avoit des choux mortifiés, arrosés du vinaigre le plus fort & imbibés de cannelle. Il continua de manger à son ordinaire. Enfin, à la place des choux, on mit devant lui des beignets crus qu'il avala sans paroître faire aucune différence entre ces mets.

Pendant qu'il faisoit son repas, il s'arrêta deux ou trois fois, croyant qu'on l'appelloit, ce qu'il faisoit connoître par quelques paroles. Persuadé à la fin que la chose étoit vraie, il se lève, monte précipitamment l'escalier, entre dans la salle de compagnie; de-là voyant, selon toute apparence, qu'on ne lui ordonnoit rien, il passe dans l'antichambre, demande aux autres domestiques si on l'avoit appellé, & s'en retourne dans la cuisine fâché d'avoir interrompu son souper. Quand il l'eut fini, il dit tout bas

que s'il avoit quelque argent il iroit boire à un cabaret voisin qu'il nomma. Il fouilla dans son gousset, & n'y trouvant rien, il ne se détermina pas moins, à y aller, ajoutant qu'il payeroit le jour d'après, & qu'il espéroit que le Cabaretier lui feroit crédit. Il descend à grands pas l'escalier, & court avec une vîtesse extrême vers l'endroit éloigné du logis de deux portées de fusil. Arrivé, il frappe à la porte sans examiner si elle étoit ouverte, comme s'il eût sçu qu'à cette heure elle devoit être fermée. Mais peu après s'étant assuré avec la main qu'on venoit de l'ouvrir, il entre, appelle le Cabaretier & lui demande un demi-setier (*a*) de vin. On lui fait donner la même mesure d'eau, il la boit pour du vin, & après en avoir avalé le premier verre, il demande à son hôte s'il veut lui faire crédit jusqu'au lendemain matin : demande qu'il ne fait point avant que de boire, de peur qu'on ne lui refuse du vin. Toute l'eau étant avalée,

(*a*) *Mezza inghistara.* C'est une mesure qui tient deux verres.

Digitized by Google

il prend congé, & s'en retourne au logis avec précipitation. Arrivé à la porte d'entrée, il se retire modestement dans un coin pour pisser, monte ensuite l'escalier, entre dans l'antichambre, & demande aux autres domestiques si son maître l'a fait appeller. Il conçoit que non, en paroît charmé, ajoute qu'il a été boire, & qu'il s'en trouve mieux. Pour lors, M. *Pigatti* lui ouvre les paupières avec le doigt; ce qui est une autre maniere de l'éveiller.

Le lendemain, quelques Seigneurs s'entretinrent pendant quelques heures avec le Marquis dans son appartement. Le Somnambule, après s'être un peu endormi, selon son ordinaire, se leva, prit une torche, descendit d'abord à la porte d'entrée du logis, lâcha de l'eau, monta à la porte de l'appartement de son maître, essaya d'allumer sa torche à un fanal qui est dans cet endroit, acheva de monter lentement & en faisant les poses qu'il falloit jusqu'à l'antichambre qu'il traversa, pour aller à la porte de la salle de Compagnie, afin d'éclairer à son ordinaire ceux qui en sortiroient. Il mit ensuite le

Digitized by Google

couvert de la Dame de la même manière qu'auparavant, avec cette circonstance particulière qu'il ne chercha point la petite table dans l'antichambre, mais dans une arrière-chambre, où il sçavoit qu'on l'avoit transportée. Après cela il passa dans la cuisine, y prit quelques noix qui lui étoient destinées, & se mit à les manger, en les cassant à merveille avec les dents. Pendant ce tems quelqu'un boucha le trou de la serrure du buffet, sachant qu'il le lui faloit ouvrir pour y remettre sa serviette. Il vint en effet & sentit l'obstacle; & croyant qu'il venoit du tuyau de la clef, il se mit à la battre contre le plancher, comme pour faire sortir l'ordure qui étoit dedans. Après l'avoir tenté de cette façon & de plusieurs autres, il essaya de nouveau d'ouvrir; mais trouvant toujours la même resistance, il courut prendre un fêtu, & l'inséra à différentes reprises dans le tuyau de cette même clef. Pendant ces opérations on déboucha la serrure, & il ouvrit le buffet comme il le desiroit.

Il retourna ensuite à la cuisine, & ayant appellé le Cuisinier par son nom,

Digitized by Google

il lui demanda un peu de tabac, & le pria de lui prêter un *Dadieci* (*b*), disant qu'il ne pouvoit vivre sans un verre de bon vin. Il l'assura qu'il lui rendroit ce *Dadieci* à la fin de la semaine, où il devoit recevoir le payement d'un mois de ses gages. Le Cuisinier le lui prêta ; il le mit dans son gousset, passa dans l'antichambre, & s'avança vers le siége où se tient d'ordinaire le valet de chambre. Il lui demanda s'il vouloit venir boire avec lui ; & se figurant qu'il le refusoit, il le pressa de diverses maniéres, soit par paroles, soit par signes, parlant toujours bas, & comme à dessein que les autres domestiques ne l'entendissent point. A la fin, croyant l'avoir persuadé, il s'achemina vers le cabaret & demanda une mesure entiére, parce qu'il s'imaginoit être en compagnie. Le vin fut apporté ; il en remplit un verre qu'il présenta à son ami, & but ensuite lui-même à sa san-

(*b*) C'est une monnoye de l'Etat de Venise, dont le Dictionnaire de la *Crusca*, ni les autres ne parlent point. Je n'ai pas été à portée de consulter des livres de monnoye. Au reste je crois l'explication de ce mot superflue.

Digitized by Google

té ; mais il ne but que deux verres ; ce qui faisoit précisément la portion de vin qui devoit lui revenir pour sa moitié.

Peu après il mit la main dans son gousset pour payer son écot. Ne trouvant point le *Dadieci* qu'on lui avoit presqu'aussi-tôt escamoté que prêté, il entra en fureur, visita & renversa toutes ses poches, & ne le trouvant pas davantage, il pria le valet de chambre de payer pour lui, lui disant qu'il le rembourseroit. Retourné au logis, il entra dans la cuisine, raconta au cuisinier son aventure, renversa de nouveau toutes ses poches, marqua celle où il avoit mis le *Dadieci*, prit une lampe, & alla, le visage contre terre, chercher dans tous les endroits où il avoit été. Il fouilla une troisiéme fois dans ses poches, dans l'une desquelles un des assistans lui avoit mis un *Felippo*. (*c*) Il toucha plusieurs fois cette piéce sans en faire cas. On lui mit après cela un *Marchetto*. A pei-

(*c*) Je n'ai pas trouvé dans le Dictionnaire de la *Crusca* plus d'éclaircissement sur cette monnoye que sur la précédente & la suivante.

Digitized by Google

ne l'eut-il touché qu'il le prit pour le *Dadieci*, parce qu'il eſt de la même grandeur. Après avoir marqué ſon étonnement ſur ce qu'il ne l'avoit pas trouvé d'abord, il courut dans l'antichambre, ſe fit changer le prétendu *Dadieci* par le valet de chambre, laiſſa ce qu'il croyoit que celui-ci lui avoit prêté, & compta le reſte, recommandant en même-temps au valet de chambre d'atteſter au cabaretier la vérité du fait, afin qu'il ne le prit pas pour un eſcroc. Il retourna dans la cuiſine, & ſe mit à chanter de joie d'avoir payé ſa dette. Il faut remarquer que le même jour le valet de chambre lui avoit dit, que ſi le ſoir l'envie lui prenoit d'aller au cabaret, il lui en donnât avis, parce qu'il iroit avec lui.

Quand il eut fini de chanter & de danſer, il demanda du tabac. On lui préſenta une tabatière, dans laquelle étoit du caffé brûlé & moulu, qu'il prit pour du tabac. Il demanda enſuite à un de ſes camarades, s'il avoit fermé les fenêtres de l'appartement d'enhaut. Cette demande faite, il s'avança pour prendre une lumière; mais il fut trompé par le cou d'une bouteille qui

Digitized by Google

lui tomba sous la main, & qu'il prit pour un chandelier. Il monta l'escalier en tenant cette bouteille, & ayant trouvé la porte de l'appartement fermée, il descendit chez le valet de chambre pour prendre la clef, remonta, ouvrit la porte, entra, mit son prétendu chandelier à terre, s'avança vers les fenêtres qu'il trouva fermées, & loua l'exactitude de son camarade. Durant cet intervalle, on mit un chandelier véritable à la place de l'imaginaire, il le prit, sortit, ferma la porte, alla remettre la clef à sa place, & le chandelier à la cuisine.

Il passa de-là dans l'antichambre, où quelqu'un s'avisa de lui frotter les jambes avec une canne. Il crut que c'étoit un chien de la maison, & ne fit d'abord que le gronder. Comme l'incommodité continuoit, il courut dans la cuisine, se munit d'un fouet, retourna dans l'anti-chambre, & se mit à poursuivre le chien qui étoit dans son idée, déchargeant des coups de toutes ses forces. Cependant on continuoit de l'exciter; ce qui le faisoit entrer en fureur, & maudire le chien qui étoit toujours entre ses

Digitized by Google

jambes, quoiqu'il ne lui donnât jamais à manger. Il étoit outré de ce qu'il ne pouvoit l'atteindre Enfin, il tira de sa poche un morceau de pain qu'il présentoit en étendant la main, comme pour amorcer l'animal qu'il appelloit par son nom, en tenant le fouet caché. Cette scène dura quelque temps; après quoi on fit jetter devant lui un manchon qu'il prit pour le chien. Il s'acharna dessus & déchargea sa colere en paroles & à grands coups de fouet. Quand il se fut satisfait, on l'éveilla.

M. *Pigatti* observa encore le Somnambule les deux nuits suivantes. Parmi les nouvelles actions qu'il fit, voici les principales, & ce qui, selon toute apparence y donna lieu. Le jour qui précéda la première de ces nuits, le valet de chambre lui avoit dit que le soir, quand il seroit couché, il fît de la bouillie & qu'il vînt l'en avertir, parce qu'il iroit en manger avec lui. En mettant donc son couvert, il commença à marmoter, que s'ils avoient à faire de la bouillie, il falloit se dépêcher. Il ajouta ensuite que c'étoit un Vendredi de Mars, (ce qui se trouvoit

véritable) & qu'on ne pouvoit guères en manger ; que cependant il l'auroit volontiers changée pour ses choux. Néanmoins il dit à la femme de cuisine de mettre au plus vîte un chaudron au feu. Il s'en repentit après, & quand son couvert eut été mis, il alla se présenter devant le siège du valet de chambre, & exhorta ce camarade à différer la chose à un autre soir, afin de se mieux réjouir. Lorsqu'il crut l'avoir persuadé, il alla à la cuisine manger ses choux.

Le jour qui précéda la seconde de ces nuits, le Précepteur des fils du Marquis s'entretint quelque temps avec le Somnambule, sur les choses qu'il faisoit en dormant. Il lui dit : *Faites de la bouillie ce soir, & venez ensuite dans ma chambre, je vous donnerai pour boire.* Notre homme s'endormit à son ordinaire, puis se leva du siège sur lequel il étoit, en se plaignant qu'il faisoit grand froid dans la chambre, en tremblant, frappant des pieds contre le plancher, & donnant d'autres marques de l'incommodité qu'il sentoit.

Peu après, il alla préparer ce qu'il falloit pour mettre le couvert, & en

Digitized by Google

le faisant, il disoit qu'il vouloit duper le Précepteur. Il passa même dans l'antichambre pour le dire au valet de chambre. Il revint dans la cuisine, mit son couvert, mangea, & en mangeant marmota à plusieurs repriſes quelques paroles qui avoient rapport à la tromperie qu'il méditoit. Quand son repas fut fini, il retourna dans l'antichambre, & s'efforça de persuader au valet de chambre d'aller avec lui. Lorsqu'il crut l'avoir gagné, il alla chez le Précepteur, & le pria poliment de tenir sa promesse. Celui-ci lui mit dans la main une petite piéce de monnoye. Il le remercia, sortit, appella le valet de chambre, & l'ayant pris par le bras le mena avec lui au cabaret. Quand ils y furent arrivés, il fit apporter du vin, & se mit à raconter parmi les verres la tromperie qu'il faisoit au Précepteur, accompagnée de ses moindres circonstances. En la racontant il se pâmoit de joye, & faisoit de grands éclats de rire. Il finit par boire à différentes repriſes à la santé du même Précepteur. Le divertissement fini, il paya pour son camarade, le prit de nouveau par le bras, & revint avec lui au logis.

Digitized by Google

Quoique M. Pigatti eût observé le Somnambule cinq nuits consécutives, il ne laissa pas de l'observer encore plusieurs autres par intervalles. Il remarqua chacune de ces nuits, qu'il faisoit toujours quelque action nouvelle. Mais il se convainquit surtout dans celle-ci comme dans les précédentes, que la vûe, l'ouie, le goût, l'odorat étoient des sens dont les fonctions étoient suspendues pour lui dans ces momens. Non-seulement il confondoit les mêts, comme on l'a vû par ce qui a été dit, mais le bruit le plus fort, la lumière approchée de ses yeux jusqu'à lui brûler les sourcils, une plume avec laquelle on frottoit sans ménagement le dedans de ses narines, ne faisoient aucune impression sur lui. Il n'en étoit pas de même du toucher; il l'avoit; quelquefois même d'une certaine finesse, quelquefois aussi fort grossier. M. Pigatti ajoute à tout ce qu'il vient de dire de cet homme, qu'il rendoit de temps en temps en dormant le devoir à sa femme : reste à sçavoir s'il auroit eu de la finesse dans le tact sur cet article, & s'il se seroit apperçu durant le sommeil de la supercherie dont

dont *Jacob* ne s'apperçut pas étant éveillé.

Tel eſt en ſubſtance le récit de M. *Pigatti*. M. *Reghelini*, qui eſt l'autre obſervateur, a fait, avant le premier, une eſpèce de diſſertation ſur ce phénomène; mais elle n'a rien de particulier que les raiſons phyſiques qu'il cherche à en donner. L'idée, premier principe de nos actions & l'unique mobile par lequel l'ame pouſſe les eſprits animaux à mouvoir le corps eſt, ſelon lui, la première cauſe de ce phénomène. La ſeconde eſt l'ouverture des canaux auſſi libres pour ces mêmes eſprits pendant le ſommeil que pendant l'éveil. Ces deux principes ainſi établis, voici comme M. *Reghelini* raiſonne. L'ame fortement occupée de certaines idées pendant le jour, s'en occupe ſouvent auſſi pendant la nuit, même plus fortement encore, parce qu'elle n'eſt point diſtraite par une foule d'autres idées que les objets lui préſentent, quand les ſens ſont éveillés. Si donc alors il arrive que les eſprits animaux continuent d'avoir le même mouvement qu'ils avoient au dernier inſtant de l'éveil, ou que l'ayant perdu, ils le recouvrent par

quelqu'agitation extraordinaire du sang, ils doivent continuer de produire dans le corps les mêmes effets que les idées leur faisoient ou leur eussent fait produire pendant le jour. Quant à la suite de ces effets ou opérations, elle vient de celle des idées, dont l'une en réveille plusieurs autres conçues avec elle; ce qui arrive également lorsqu'on ne ne dort point.

A l'égard de l'exactitude de ces mêmes opérations, elle n'est pas plus extraordinaire que leur suite. Si un homme qui veille ne monte un escalier, sans broncher, que parce que son idée lui fait voir des degrés, des contours & des appuis, pourquoi celui qui dort ne les trouveroit-il pas avec une assûrance égale, s'il a la même idée. Il en est ainsi de toutes les autres choses que fait un Somnambule. Ce raisonnement de M. *Reghelini* n'est pas à l'abri des objections. Il n'y a aucun doute que l'homme qui en veillant, monte un escalier, ne le monte sans broncher que parce qu'il voit des degrés, des contours, & des appuis; mais il est de même hors de doute qu'il ne voit ces choses qu'au-

Digitized by Google

tant que l'idée en est excitée, & produite en lui par la présence des objets. C'est par-là seul que l'idée que l'on a des choses en est représentative, & conséquemment on lève plus ou moins la jambe à raison de l'élévation plus ou moins grande des degrés. Dans le sommeil, où l'entremise des sens n'a pas lieu, la représentation n'existe pas, & si l'on mettoit un Somnambule dans un endroit qu'il ne connût pas, il est certain qu'il se heurteroit, qu'il se précipiteroit, qu'il, &c. N'est-il pas plus vraisemblable d'attribuer la justesse des opérations d'un Somnambule, d'abord à la justesse de l'idée représentative qu'il a des choses connues, & ensuite à l'habitude où sont les esprits animaux de courir, lorsqu'il veille, en telle ou telle quantité, & de telle ou telle manière, pour lui faire faire tel ou tel mouvement. Au reste, M. *Reghelini*, en physicien modeste, se garde bien de donner ces raisons, ainsi que quelques autres d'un moindre poids, pour des preuves convaincantes. Il sent bien que, pour expliquer de pareils effets, il faudroit pénétrer plus avant, & connoître mê-

me le *quomodo* de l'union de l'ame avec le corps : connoissance qui ne paroît point être donnée à l'homme. Aussi ne ne présente-t-il ce qu'il avance que comme des recherches nées du simple desir d'entrevoir quelque lueur de vérité. Il veut qu'on le regarde comme un homme qui ne fait qu'admirer, en passant, les effets merveilleux de cette main qui a ordonné avec tant de sagesse les moindres choses d'ici-bas, & qui a voulu ensuite laisser un vaste champ aux spéculations bornées de notre foible intelligence.

---

*DER BESTE FÜRST. Ein Vorspiel auf das hohe Geburtsfest Ihrer Konigl. Hoheit der Durchlauchtigsten Fürstinn und Frau JOHANNEN ELISABETHEN, Verwittweten Fürstinn zu Anhalt, Herzogin zu Sachsen, Engern und Westphalen, gebornen Erbinn zu Norwegen, Herzogin zu Schleswig-Holstein, der Stormarn und Ditmarsen, Grafin zu Askanien, Oldenburg und Delmenhorst, Frau zu Zerbst,*

Digitized by Google

*Bernburg, Jever und Kniphausen, &c. Des Russischen Kaiserlichen Catharinen-Ordens Ritterinn, &c. Verfasset von L. A. V. Gottschedinn. Den 24 October 1755.*

*Le meilleur Prince. Drame composé à l'occasion de l'anniversaire du jour de la naissance de son Altesse Royale la Serenissime Princesse & Dame Jeanne Elisabeth, Princesse douairière d'Anhalt, Duchesse de Saxe, d'Angrie & de Westphalie, née héritière de la Norwège, Duchesse de Schleswig-Holstein, ainsi que des Stormars & des Ditmarses, Comtesse d'Ascanie, d'Oldenbourg & de Delmenhorst, Dame de Zerbst, Bernbourg, Jever & Kniphausen, &c. de l'Ordre de Sainte Catherine de Russie, &c. Par Madame L. A. V. Gottsched. Le 24 Octobre 1755.*

TRois choses rendent ce petit ouvrage digne d'être connu de nos Lecteurs; la personne auguste qui en est l'objet, Princesse née avec tous les talens, toutes les graces, toutes les



Digitized by Google

vertus qui peuvent orner l'autorité & la faire adorer ; l'auteur célèbre qui l'a composé, Madame *Gottsched*, dont les vers contribuent à la gloire du Parnasse Germanique ; enfin l'ouvrage même, regardé comme un des meilleurs morceaux qui soient sortis de la veine heureuse & féconde de cette Muse Allemande. On sent combien toute poësie doit perdre en passant dans une autre langue, & dans un autre langage, c'est-à-dire, la prose. La mesure rompue, l'harmonie détruite, l'expression-mère, si l'on peut parler ainsi, presque toujours dégénérée ; tels sont les défauts trop sensibles de la plûpart des versions. On a, je crois, comparé un excellent original à l'endroit d'une étoffe magnifique, & la traduction à l'envers. Mais cet envers même suffit à des yeux intelligens pour juger de la beauté du dessus. C'est ce qui nous engage à traduire ce Drame, non dans sa totalité, mais avec assez de détails pour mettre les connoisseurs en état d'admirer le génie de Madame *Gottsched*, la fiction qu'elle a employée, & le tour adroit qu'elle a pris pour louer. Il ne sera pas inutile de dire ici un mot

Digitized by Google

de la Princeſſe célébrée dans ce poëme en dialogue.

JEANNE ELISABETH, Princeſſe douairière D'ANHALT-ZERBST, eſt fille de CHRISTIAN-AUGUSTE, Duc de HOLSTEIN-EUTIN, Evêque de Lubeck, & ſœur du Roi de Suède aujourd'hui régnant. Elle nâquit le 24 Octobre 1712 & fut mariée le 8 Novembre 1727 à CHRISTIAN-AUGUSTE, Prince D'ANHALT-ZERBST. En 1744, elle reçut l'Ordre de *Sainte Catherine* de Ruſſie. Ayant perdu ſon époux le 16 Mars 1747, elle fut nommée tutrice de FREDERIC-AUGUSTE, Prince héréditaire, & Régente de la Principauté d'ANHALT-ZERBST. Quoique ce Prince, ſon fils unique, ait été déclaré majeur en 1751, elle a continué l'adminiſtration de la Principauté pendant le voyage qu'il a fait en France & dans d'autres contrées de l'Europe, ſelon l'uſage des Princes des premières Maiſons d'Allemagne. La fille unique de la Princeſſe douairière d'ANHALT-ZERBST porte le nom de SOPHIE-FREDERIQUE-AUGUSTE. Elle nâquit le 2 Mai de l'année 1729. En embraſſant le 9 Juillet 1744 la Religion Grecque, elle prit le nom de CATHERINE ALEXIEWNA,

& épousa le 1 Septembre 1745 CHARLES-PIERRE-ULRIC, fils de CHARLES-FREDERIC, Duc de HOLSTEIN-GOTTORP, & d'ANNE PETROWNA, fille du feu Czar PIERRE LE GRAND. CHARLES-PIERRE-ULRIC, qui, depuis qu'il a embrassé la Religion Grecque, s'appelle PIERRE-FEDEROWIZ, a été déclaré Grand Duc de Russie en 1742, & successeur désigné au trône de cet Empire.

## SCENE I.

### LA VÉRITÉ ET LA POLITIQUE.

LA POLITIQUE.

Juste Vérité, écoutez mes plaintes. L'Humanité vient de me faire les plus sanglans outrages. Elle prétend que je devrois être bannie de toutes les Cours des Souverains.

LA VÉRITÉ.

L'Humanité ! Je ne sçaurois accorder ce procédé avec sa douceur. Une passion trop vive vous emporte sans doute.

LA POLITIQUE.

Vous en jugerez vous-même. Mon ennemie s'avance, & sa bouche vous confirmera ce que je dis. Son cœur trop efféminé n'est sensible qu'à la pitié.

Digitized by Google

Comment pourroit-elle occuper ma place auprès des maîtres du monde ? C'eſt à l'autel & non au trône qu'eſt appellé celui, qui, au lieu de ſçavoir regner, ne ſçait que s'épuiſer en bienfaits.

LA VÉRITÉ.

Permettez que je diffère de prononcer. Voici l'Humanité.

## SCENE II.

L'HUMANITÉ & les précédens.

L'HUMANITÉ.

Je ſalue l'éternelle Vérité, le plus bel enfant du Ciel. Déja ſans doute inſtruite de mon différend avec la Politique, elle ſçait que je ne lui envie point le funeſte avantage de décider le ſort des peuples par le fer ; mais puis-je voir avec indifférence qu'elle étouffe dans les cœurs des Princes les ſentimens que je leur inſpire, comme s'ils pouvoient mieux s'approcher de la Divinité qu'en devenant par mes conſeils les pères des peuples ! Prononcez, adorable Vérité, ſur nos prérentions ; c'eſt à vous que je m'en rapporte.



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA VÉRITÉ.

Pour remplir sans légèreté l'emploi d'arbitre que vous me déférez, que chacune de vous me fasse le portrait du Prince qu'elle regarde comme le plus parfait. Je porterai ensuite un jugement impartial. Comme je ne connois point la dissimulation, je ne connois pas non plus la flatterie.

L'HUMANITÉ.

Un grand Prince sçait par sa religion révérer le Maître du monde. Quelqu'élevé que soit son trône, il ne croit pas que cette élévation le mette au-dessus des devoirs; il est toujours attentif à rendre à la Divinité les hommages qu'il exige lui-même des humains. C'est la piété des peuples qui fait leur fidélité, & quiconque méprise les Dieux se promet l'impunité en violant les devoirs les plus saints. Le Prince sage est convaincu de ces deux maximes; aussi donne-t-il l'exemple à ses sujets, & les affaires les plus importantes ne peuvent lui faire négliger le culte qu'il doit à l'Être Suprême.

LA POLITIQUE.

O Humanité, quelle erreur est la vôtre, & comment pouvez-vous croire

Digitized by Google

que ce fantôme qu'il plut aux hommes de nommer Religion, ait jamais contribué à les rendre vertueux ? Leur bonheur en dépend-il davantage ? Sans les ſages conſeils de leurs maîtres, les ſujets imploreroient envain les ſecours du Ciel. Les biens que l'on prend pour ſes faveurs, on ne les dut jamais qu'à la prudence, & le Prince, fait pour l'être, ne cherche point à compenſer par des holocauſtes les malheurs de ſon peuple.

L'HUMANITÉ.

Les ſacrifices du Souverain parfait ne ſont point offerts non plus comme une compenſation ſpéculative pour des maux réels : ſa piété ſeule les lui demande.

LA POLITIQUE.

Un Prince ſage mépriſe toutes ces pieuſes chimères, ſource intariſſable de querelles & de diviſions. Guidé par moi, ſon bras étouffe dès le berceau la perſécution & la haine, & ces guerres ſaintement cruelles qu'enfante la ſuperſtition en fureur n'ont pas ſous lui le temps d'éclater. Eſt-il une doctrine préférable aux autres ? C'eſt ce qu'il ne décide point, & il n'immole jamais ſes peuples pour mettre les prêtres d'accord.



Digitized by Google

L'HUMANITE.

Un Prince, dont le cœur entend ma voix, n'employe point sans doute sa puissance à fomenter les dissentions qui divisent les ministres des Dieux; la Religion ne lui inspire que de la douceur, & tous ceux qui honorent sincèrement la Divinité sont sûrs de sa protection.

LA POLITIQUE.

Un Prince véritablement grand a plus d'un devoir à remplir. Il sçait que la dévotion ne fait pas fleurir les Etats, & que la prudence, unie à la force, rend seule un Empire redoutable. Ce n'est donc que du sang des ennemis que son courage doit cimenter le repos de ses sujets. A-t-il repoussé les dangers, il entoure ses vastes Etats de tout ce que *Bellone* inventa de plus formidable. C'est pour lui & pour ses victoires que la terre semble avoir produit dans ses entrailles ce métal qui, semblable à la foudre des Dieux, répand de toutes parts, au gré de mon Prince, l'épouvante & la mort. Tandis que sa puissance le fait craindre au-dehors la sûreté regne dans l'intérieur de ses Etats. Sa rigueur sévit contre les mutins qui s'érigent témérairement en

Digitized by Google

juges de ſes actions, & refuſent de plier leur tête ſous le joug qu'il impoſe à tous. En uſant ainſi de ſon pouvoir abſolu, ſon regne peut paroître dur, mais il n'en eſt pas moins celui d'un père qui ne veut point par ſa lente modération aggraver ſur ſes enfans la peſanteur du châtiment. Senſible à la pitié, il n'en fait point paroître. Il laiſſe au ſuccès le ſoin de le juſtifier, & l'événement fait voir combien étoient ſages les vûes d'un Prince que la molleſſe fuyoit comme un tyran.

L'HUMANITÉ.

Je les reconnois; voilà tes ſages maximes! Ce n'eſt qu'à travers des ruiſſeaux de ſang & de larmes que ton héros ſe trace une route à l'immortalité. Au lieu de l'aimer comme leur père, ſes ſujets n'ont pour lui que le reſpect craintif de la ſervitude. Les cris de l'innocence opprimée, les plaintes de la veuve & de l'orphelin frappent ſes oreilles d'un bruit inutile; ſon cœur n'en eſt point émû. Sa joye la plus vive eſt de voir les humains humiliés étouffer, en rampant autour de ſon trône, les malédictions dont leurs cœurs l'accablent, & il ſe plaît à conduire comme de vils

troupeaux des peuples déchus par ſes uſurpations des droits de l'humanité. Son cœur ſans ceſſe agité par les flots de la vengeance & de la fureur eſt maîtriſé par plus de tyrans que ne le fut autrefois Athènes.

La guerre n'eſt point l'objet de l'inſtitution des Princes. C'eſt pour veiller au bonheur des peuples qu'ils ont été créés; c'eſt pour protéger leur liberté, ce bien ſi eſſentiel à l'homme. Il n'y a que des hommes libres qui ſçachent penſer noblement, & l'attachement des opprimés pour leur oppreſſeur ne peut être ſincère. Quel bien ſa puiſſance redoutable procure-t-elle donc à votre Prince, & que lui en revient-il de fouler à ſes pieds des milliers d'eſclaves? Plus craint encore de ſes ſujets que de ſes ennemis, ils croyent ſe devoir une eſpéce de vengeance de leur ſervitude; & s'ils baiſent ſon Sceptre, ce n'eſt qu'en maudiſſant ſa tyrannie.

Semblable à la Divinité qui ne ſe manifeſte que par les bienfaits, un Prince humain ſçait, même ſans armes, attirer les hommages de ſes ſujets & de ceux qui n'ont pas le bonheur de l'être; le repos regne dans tous ſes Etats, ainſi que dans ſon ame; & ſa

Digitized by Google

douceur lui attache inviolablement les peuples. Ce qu'il promet à ses voisins, il l'observe religieusement; ils n'oseroient rompre une paix assurée, ni attaquer l'ami des nations. Empêcher que les crimes ne se multiplient, faire la félicité de toute une contrée par le chatiment d'un petit nombre de coupables, mettre la vertu à l'abri des insultes : voilà le seul but qu'il se propose. La probité parle par sa bouche sacrée, &, si elle étoit bannie de la terre, elle se retrouveroit dans son cœur. Tel est le portrait de mon Prince. Sa gloire ne sçauroit se ternir dans les siècles les plus reculés. Les peuples qui l'environnent le respectent, ses sujets le chérissent, & la mort l'enlevera trop tôt à la terre. Prononcez maintenant, divine Vérité, & que votre décision termine notre querelle.

LA POLITIQUE.

J'y consens. Vos lumières me font espérer que vous aurez senti la force de mes raisons.

LA VE'RITE'.

Vous vous écartez l'une & l'autre du véritable objet. (*à l'Humanité.*) Votre Prince est trop doux, (*à la Politique*) Votre Héros est trop sévère.

Digitized by Google

Le fer, instrument de la tyrannie, peut faire plier sous le joug le plus odieux ; mais les esprits se révolteront sans cesse, tandis que la douceur s'établit des trônes dans tous les cœurs. Protéger avec équité une nation paisible vaut sans doute mieux que de verser le sang de ses semblables, fût-ce pour la conquête du monde entier.

Qui craint qu'on le juge n'est point sans reproches. Un Prince juste & humain souffre donc qu'on éclaire ses actions; s'il arrive qu'un peuple imbécille, méconnoissant la sagesse de ses mesures, le rende la victime de la médisance, sa magnanimité le défend; le Temps, ce vengeur de la vertu, fait voir son mérite, & l'Eternité le couronne.

( *à l'Humanité.* )

Vous, Déesse, ne croyez point que la douceur suffise pour assurer un trône. Où trouverez-vous une région assez heureuse pour n'être habitée que par des hommes vertueux ? La plûpart des mortels, asservis aux vices, abuseroient impunément d'une clémence qui ne seroit point corrigée par une prudente sévérité.

La Politique a donc raison d'em-

Digitized by Google

ployer la puiſſance, pour mettre à l'abri de la trahiſon & de l'impoſture le Prince élevé ſous ſes yeux.

Un Prince ſage ſe fait plus d'honneur de ſon cœur que de ſa dignité. C'eſt ſa vertu qui fait le plus brillant éclat de ſon diadême. En regnant ainſi ſur la terre, il ſe rend digne de recevoir une couronne plus éclatante encore, & il ne quitte le trône que pour paſſer à l'immortalité.

(*à la Politique & à l'Humanité.*)

C'eſt ainſi, Déeſſes, que regneroit un Prince, en faveur de qui vous vous réuniriez. Mettez donc fin à vos débats pour le bonheur du monde.

Vous, Politique, bornez votre empire à l'eſprit des maitres de la terre, & ſouffrez que l'Humanité ſe rende maitreſſe de leurs cœurs. Sa douceur tempérera votre ſévérité, & le Prince, formé par vos ſoins mutuels, ſera pour la poſtérité la plus reculée le modèle des meilleurs Princes.

LA POLITIQUE.

Mais y a-t-il ſur la terre une ame aſſez grande pour deſirer d'être conduite par nous? Si cette merveille exiſte, faites-nous la connoître.

Digitized by Google

LA VÉRITÉ.

Elle existe, & vous la connoîtrez. Voici le GÉNIE TUTÉLAIRE DE ZERBST qui pourra vous l'indiquer.

SCENE III.

LE GÉNIE TUTÉLAIRE DE ZERBST, & les précédens.

Avec quelle joye ne vous ai-je point écoutées ! Pour terminer toute contestation entre vous, je n'aurai qu'à citer le nom d'ELISABETH.

Le haut rang qu'elle occupe l'éleve moins (*à la Politique*) que la prudence consommée, avec laquelle elle pratique vos sublimes leçons. (*à l'Humanité*) Elle aime comme vous à faire du bien. Trop grande pour ne pas dédaigner la vengeance, elle ne connoit que la bonté. Tous ses sujets sont à ses yeux autant d'enfans auxquels elle doit tous ses soins, & le peuple entier se soumet sans réserve à la volonté d'une mère, soumise elle-même à la vertu. Tel est le bonheur du peuple sur lequel regne ELISABETH.

LA VÉRITÉ.

Je ne puis que confirmer le récit du *Génie*. Il n'y a que l'ingratitude qui puisse se taire sur le mérite d'ELISABETH.

Digitized by Google

LE GÉNIE.

Le jour qui la vit naître pour orner cet univers, la destina en même temps à faire la félicité du peuple que je protège. Le retour de ce jour heureux ranime la joye dans tous les cœurs. Quelle gloire ! L'héritier de son nom, se montrant digne d'elle, préfère à des Sceptres le bonheur dont nous jouissons aujourd'hui. Que ses sujets n'ont-ils des couronnes à donner ! Pénétrés de reconnoissance.....

LA VÉRITÉ.

Elle a droit à des dons moins fragiles. Depuis long-temps j'observe jusqu'à ses moindres actions, & je lui prépare les honneurs que mérite son éminente vertu. Mais la Divinité qui préside au Temple de Mémoire s'approche ; c'est elle que je veux charger de l'exécution de mon dessein.

## SCÈNE IV.

LA VÉRITÉ, LA POLITIQUE, L'HUMANITÉ, LE GÉNIE DE ZERBST, L'HISTOIRE.

LA VÉRITÉ.

Histoire, votre emploi est d'instruire

la postérité. Tracez donc d'un pinceau fidèle l'éloge d'une Princesse qui fait l'objet de notre admiration.

L'HISTOIRE.

Je connois mon devoir ; ordonnez. J'obéirai d'autant plus volontiers qu'il ne me seroit pas permis de me taire. Mais vous savez qu'on ne me confond que trop souvent avec la fiction qu'inspire la partialité.

LA VÉRITÉ.

Ce que j'exige ne vous engage à rien qui puisse blesser votre délicatesse. Il ne s'agit point ici de prêter des couleurs à la flatterie ni de cacher au monde, déja trop aveuglé, les foiblesses de ses maîtres. C'est la gloire d'*Elizabeth* que vous avez à peindre. Ecrivez qu'elle employa tous les efforts de son génie pour procurer le bonheur d'un peuple qui venoit de perdre son père, & que son exemple fit plus sur ses sujets que ne font ailleurs les loix les plus sévères. Ecrivez qu'elle assûra la félicité de la postérité la plus reculée par l'heureuse éducation qu'elle a donnée à ses enfans & qu'un jour les peuples qui habitent les rives du Wolga,

Digitized by Google

recueillant les fruits de sa sagesse, rendront graces au Ciel de ce qu'ELISABETH fit pour eux. Ecrivez qu'elle pense noblement, & qu'elle écrit comme elle pense. Ecrivez enfin qu'elle ne connut point de devoir plus sacré que de rendre les plus sinceres hommages au couple auguste qui lui donna la vie; qu'imitant les Dieux, elle aima jusqu'à ses ennemis, & préféra de pardonner lorsqu'elle avoit le pouvoir de punir. Cet éloge dicté par la Vérité étonnera sans doute les races futures, mais il ne leur paroîtra point suspect.

L'HISTOIRE.

Je serai ce que je dois être, l'interprète de la vérité.

*(elle se retire.)*

LE GÉNIE.

Ah Ciel, écoutez les vœux d'un peuple fidelle, & conservez lui une vie si précieuse. Triste sort des humains! Que ne peut-elle être immortelle comme sa gloire! Mais n'adressons point des vœux trop hardis à la Divinité. Que favorable à nos ardens desirs, elle daigne seulement conserver la ver-

Digitized by Google

tueuse ELISABETH jusqu'au terme le plus reculé de la vie humaine.

## SCÈNE V.

LA VE'RITE', LA POLITIQUE, L'HUMANITE', LE GE'NIE ET LE DESTIN.

*(Le rideau du fond du Théâtre se lève, & le* DESTIN *paroit sur un trône élevé.)*

LE DESTIN.

Vos vœux sont exaucés. ELISABETH sera comblée de plus de biens que son cœur n'en pourra desirer. Elle verra le regne fortuné de ses enfans, si dignes de porter la couronne, & le monde, frappé de son bonheur, reconnoîtra avec respect que la plus grande vertu méritoit la plus grande récompense. *(Le rideau tombe.)*

La Drame est terminé par une sixième scène très-courte. Le GÉNIE enchanté se félicite de l'Oracle du Destin. Il finit par adresser la parole à la Princesse, à laquelle il présente les vœux unanimes & la satisfaction générale de ses sujets chéris.

Digitized by Google

Madame *Louise-Adulgonde-Victoire Gottsched*, auteur de ce Divertissement, est née à Dantzick, où M. *Kulmus*, son père, que le feu Roi de Pologne FREDERIC-AUGUSTE avoit nommé son Médecin, exerçoit son art avec beaucoup de célébrité. Les progrès de Mademoiselle *Kulmus* dans les Lettres, ainsi que son talent pour la Poësie, s'étoient déja fait connoître d'une manière éclatante, lorsque M. *Gottsched* l'épousa. Il étoit Professeur dans l'Université de Leipsick, & il tient aujourd'hui un rang distingué parmi les Sçavans & les beaux esprits de sa nation. Ce lien conjugal, formé par le rapport le plus rare des mêmes études & des mêmes talens, annonçoit aux jeunes époux les jours heureux qu'ils passent à Leipsick, dont ils sont l'un & l'autre l'ornement.

Madame *Gottsched* a donné au Public différens ouvrages Dramatiques de son invention, parmi lesquels on estime particulièrement celui qui a pour titre, *la Mésalliance*. Elle a traduit aussi du François en Allemand plusieurs pièces de Théâtre, qui, pour la plûpart, se trouvent dans un Recueil publié par son mari. L'Allemagne lui doit encore des traductions bien faites de quelques bons ouvrages Anglois. Le choix des auteurs qu'elle a fait passer dans sa langue naturelle a toujours fait honneur à son discernement. Elle est présentement occupée à traduire en Allemand les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris*.

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÉRES.

RECUEIL D'OPUSCULES SCIENTIFIQUES ET PHILOLOGIQUES. Page 3
DISSERTATIONS SUR LES LUNETTES QU'ON PLACE SUR LE NEZ. 17
PROMENADE AU MONT PILATE. 26
LES TROYENNES, TRAGÉDIE. 66
PREMIERE LETTRE AU PEUPLE D'ANGLETERRE, &c. 107
SECONDE LETTRE AU PEUPLE D'ANGLETERRE, &c. 123
LETTRE DE M. DE PARFOURU, GENTILHOMME DE NORMANDIE, &c. 138
LE PLAISIR DE LA MUSIQUE JOINT A LA VERTU, &c. 150
SUR L'INVENTION DE L'ART POUR APPRENDRE A PARLER AUX MUETS. 170
HISTOIRE D'UN SOMNAMBULE, &c. 197
LE MEILLEUR PRINCE, *Drame*, &c. 221

## *APPROBATION.*

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER pour le mois de Mars. A Paris, ce 27 Février 1756.

LAVIROTTE.

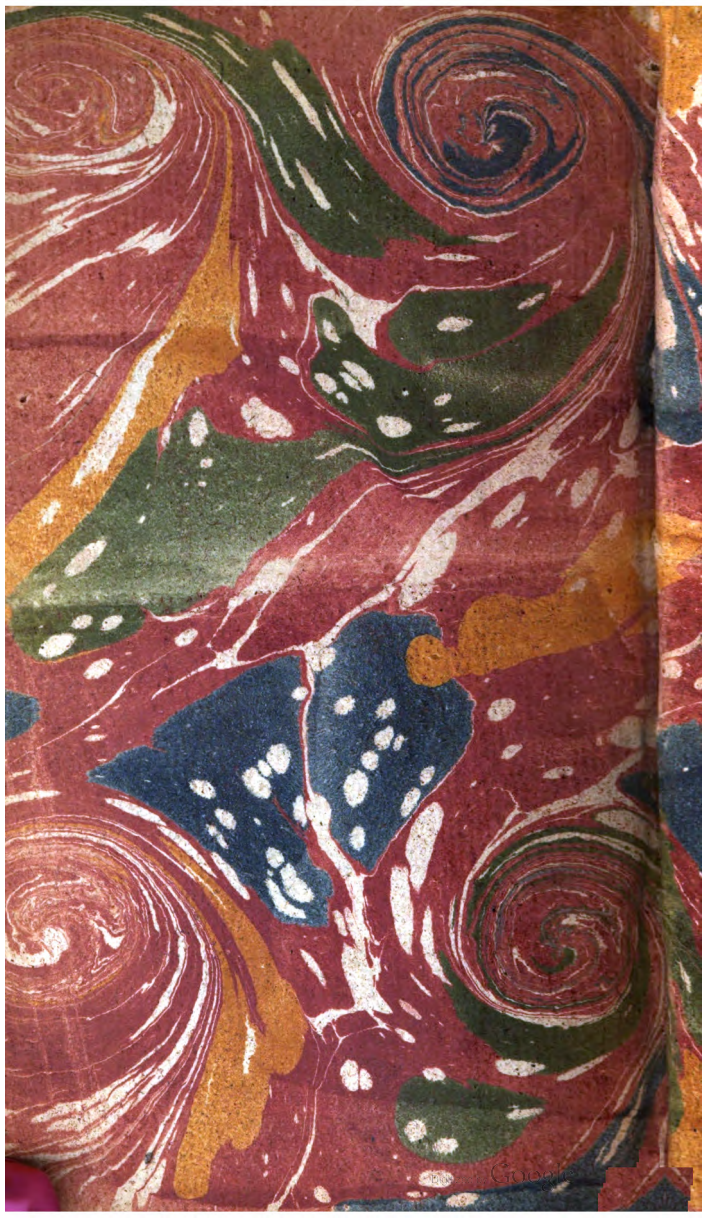
Digitized by Google

Digitized by Google

DO NOT CIRCULA

Digitized by Google

Digitized by Google



UNIVERSITY OF MICH
3 9015 06371 1355
A 489866
Digitized by Google

Digitized by Google